MEMOIRES
ET
AVANTURES
SECRETES ET CURIEUSES
D'UN VOYAGE
DU
LEVANT.

Par Mr. DE MIRONE.

TOME SECOND.

A LIEGE,
Chez EVERARD KINTS, Libraire & Imprimeur à la Nouvelle Imprimerie en Souverain Pont.

M. DCC. XXXII.

MEMOIRES ET AVANTURES

Curieuſes & ſecrétes d'un Voyage du Levant, &c.

SOMMAIRE.

Des habitans de Conſtantinople, de Galata, de Pera, & generalement de tous ceux qui habitent le Boſphore de Trace; ſçavoir, des Turcs, des Chrétiens, des Juifs, des Eſclaves, des Eunuques & des Femmes.

CHAPITRE PREMIER.

Des Turcs & de leur ſcience.

RIEN n'eſt plus plaiſant que d'entendre le vulgaire parler des Turcs, il n'y a point de comparaiſons trop baſſes, ni de termes trop groſſiers dont on ne ſe ſerve pour les caracteriſer; non, le diable que l'on met à toute ſauſſe, n'eſt pas plus avili que ces pauvres Mahometans. Les plus ſcelerats d'entre les hommes ſont par maniere d'inſulte appellés Turcs; les femmelettes & les enfans tremblent & fremiſſent à la ſeule prononciation de ce nom. C'eſt ſans doute par repreſailles que la populace, & ceux qui ne les connoiſſent pas, les traitent de cette maniere: car ils n'épargnent pas les Chrétiens. L'idée qu'ils en ont n'eſt pas

moins deſavantageuſe ; mais avec cette difference, qu'ils parlent avec raiſon, puiſqu'ils vivent parmi eux ; (je ne parle ici que des Chrétiens Grecs Schiſmatiques qui font rougir le Chriſtianiſme, comme nous le verrons dans la ſuite) au lieu que ceux qui regardent les Turcs comme des monſtres, ne les ont jamais pratiqués, car ils changeroient bien-tôt de langage : en effet, il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de pouſſer plus loin la pieté, la probité, l'honnêteté, l'integrité & la charité que le font les Ottomans ; il eſt vrai que ſi l'on renferme ſous le nom de Turcs, tous les Muſulmans en general, comme les Arabes, les Barbarois & les Renegats, on trouvera de grands ſcelerats capables de toutes ſortes d'excès, & auſſi cruels que les Scythes ; mais dans quelle Nation ne voit-on pas des bandis & des coquins, des voleurs & des meurtriers ? Je ne parle donc ici

que des vrais Mahometans, ſçavoir des exacts obſervateurs de l'Alcoran, & particulierement des Turcs de Conſtantinople beaucoup plus civiliſés que ceux des autres Pays; j'avoüerai encore que parmi ceux qui habitent cette grande Ville, il s'en trouve qui ne pouſſent pas la politeſſe fort loin, parce qu'ils manquent d'éducation; mais pour peu qu'on les frequente, on reconnoit aiſément que cette groſſiereté n'a rien de farouche; la charité & la déference qu'ils ont pour les étrangers ſont trop connuës pour pouvoir en douter: premierement, c'eſt un abus de croire que l'ignorance regne generalement parmi les Turcs; leur eſprit eſt vif & pénetrant comme celui de tous les Orientaux: or cet eſprit étant bien cultivé dès la tendre enfance, il doit s'enſuivre d'excellens progrès, même dans les ſciences les plus abſtraites & les plus difficiles. Les Colleges qui ſont fondés par les Sultans

ſont ſi bien reglés, que lorſqu'on voit quelqu'un des jeunes gens qu'on y place qui manque de capacité, ou d'aſſiduité à ſes devoirs, on le bannit auſſi-tôt du College pour faire place à d'autres. Là, chaque heure a ſes occupations ; or n'étant jamais oiſifs, il ne peut manquer d'arriver de grands fruits d'une telle aſſiduité & vigilance; on ne les retire de ces Colleges que pour les charger d'emplois, d'où ils parviennent par degrés aux charges les plus diſtinguées de l'Empire. Il faut donc ſe deſabuſer de cette opinion vulgaire, que tous les Muſulmans ſans diſtinction, ayent toûjours fait & faſſent encore profeſſion d'ignorance : car ils ont eu un nombre incroyable de gens renommés par leur ſçavoir, particuliérement des Arabes & des Perſans, & ils ont dequoi remplir de grandes Bibliotheques. Dans le douziéme ſiecle il y avoit plus de quatre cens ans qu'ils étudioient avec appli-

cation, & jamais les études n'ont été ſi fortes chez eux, que lorſqu'elles étoient les plus foibles chez nous, c'eſt-à-dire, dans le dixiéme & l'onziéme ſiecles : les Muſulmans, de quelque Nation, ou de quelque Pays qu'ils ſoyent, ont deux ſortes d'études ; les unes qui leur ſont propres, les autres qu'ils ont empruntées des Grecs ſujets des Empereurs de Conſtantinople.

Leurs études particulieres ſont premierement leur Religion, c'eſt-à-dire, l'Alcoran ; les vies de leurs prétendus Saints, & les fables qu'ils en racontent ; les cas de conſcience ſur les pratiques de Religion, comme la priere, les purifications, le jeûne, le pelerinage, & leur Theologie ſcholaſtique qui contient un nombre infini de queſtions ſur les attributs de Dieu ; ſur la prédeſtination, le jugement, la ſucceſſion du Prophete : d'où viennent entre eux tant de ſectes qui ſe traitent mutuellement d'Heretiques. D'au-

tres étudient l'Alcoran & ſes Commentaires, plûtôt en Juriſconſultes qu'en Theologiens, pour y trouver les regles des affaires & la déciſion des differens : car l'Alcoran eſt leur unique Loi tant pour le ſpirituel que pour le temporel. D'autres s'appliquent encore à leur Hiſtoire, qui a été écrite avec grand ſoin dès le commencement de leur Religion & de leur Empire, & qui a toûjours continué depuis ; mais ils ſont fort ignorans des Hiſtoires plus anciennes, mépriſant tous les hommes qui ont été avant Mahomet, & appellant tout ce tems, le tems d'ignorance ; parce que l'on avoit ignoré leur Religion. Ils ſe contentent des Antiquités des Arabes, contenuës dans les ouvrages de leurs anciens Poëtes, qui leur tiennent lieu d'Hiſtoire pour tous ces tems-là. En quoi on ne peut deſavoüer qu'ils ne ſuivent le même principe que les anciens Grecs, de cultiver leurs propres traditions,

toutes fabuleuſes qu'elles ſoient ; mais il faut reconnoître auſſi que leur Poeſie n'a que des beautés fort ſuperficielles, comme le brillant des penſées & la hardieſſe des expreſſions. Ils ne s'appliquent point à ce genre de Poëſie qui conſiſte en imitation, & qui eſt le plus propre à émouvoir les paſſions : & ce qui les en a éloignés, a peut-être été le mépris des arts qui y ont du rapport, comme la peinture & la ſculpture, que la haine de l'idolatrie leur fait abhorrer. Leurs Poëtes ſont encore utiles pour l'étude de la langue Arabique ; c'eſt la langue des Maîtres & de la plûpart des peuples dans tout ce grand Empire, & la langue de la Religion. Ils l'étudient principalement dans l'Alcoran ; les plus curieux vont à la Province d'Irac, & particulierement à la Ville de Buſſora, qui eſt pour eux ce qu'étoit Athenes pour les anciens Grecs. Voilà les études qui ſont propres aux Muſulmans, & qui

ſont auſſi anciennes que leur Religion.

Celles qu'ils ont empruntées des Grecs, ſont plus nouvelles de deux cens ans : car ce fut vers l'an 820. que le Calife Almamon demanda à l'Empereur de Conſtantinople les meilleurs livres Grecs, & les fit traduire en Arabe. On ne voit pas cependant qu'ils ſe ſoient jamais appliqués à la langue Grecque, il ſuffit pour la leur faire mépriſer qu'elle ſoit la langue de leurs ennemis. D'ailleurs ils ont dans leur Empire tant de Chrétiens qui ſçavent l'Arabe & le Grec, qu'ils ne manquent point d'interpretes. Ce furent les Chrétiens qui traduiſirent autrefois les Livres Grecs, en Syriaque & en Arabe, pour eux & pour tous les Muſulmans. Entre les livres Grecs il y en a un grand nombre qui ne ſont pas à l'uſage des Arabes & des Turcs, ils ne peuvent connoître la beauté des Poëtes, parce qu'ils ſont

d'un genie tout different, joint que leur Religion leur défend de les lire. Ils ont une telle horreur de l'idolatrie, qu'ils croyent qu'il ne leur eſt pas permis de prononcer ſeulement le nom des fauſſes divinités ; & entre tant de milliers de volumes qu'ils ont écrits, à peine en trouvera-t'on un qui les nomme. Ils ſont donc bien éloignés d'étudier toutes ces fables, dont nos Poëtes modernes ont été ſi curieux ; & la même ſuperſtition les détourne de lire les Hiſtoriens, outre qu'ils mépriſent, comme j'ai dit, tout ce qui eſt plus ancien que Mahomet. Pour l'éloquence & la politique qui ſont nées dans les Republiques les plus libres, la forme du Gouvernement des Mahometans ne leur donne pas lieu d'en profiter. Ils vivent, comme je l'ai fait voir dans mon premier Volume, ſous un Empire abſolument deſpotique, où il ne faut ouvrir la bouche que pour flater ſon Prince,

& applaudir à toutes ſes penſées, & où l'on n'eſt pas en peine de chercher ce qui eſt le plus avantageux à l'Etat, & les manieres de perſuader ; mais les moyens d'obéïr à la volonté du Maître.

Il n'y a donc point d'autres livres des Anciens, qui ſoient à leur uſage, que ceux des Mathematiciens, des Medecins, & des Philoſophes. Mais comme ils ne cherchent ni politique ni éloquence, Platon ne leur convient pas ; parce que pour l'entendre, la connoiſſance des Poëtes, de la Religion & de l'Hiſtoire des Grecs eſt neceſſaire. Ariſtote leur eſt bien plus propre avec ſa Dialectique & ſa Metaphyſique ; auſſi l'étudient-ils avec une ardeur & une aſſiduité incroyable. Ils s'appliquent encore à ſa Phyſique, principalement aux huit livres qui ne contiennent que le general ; car la Phyſique particuliere qui a beſoin d'obſervations & d'experience, ne les accommode pas tant. Ils ne

laiſſent pas d'étudier fort la Medecine ; mais ils la fondent particulierement ſur des raiſonnemens generaux des quatre qualitez, & du temperament des quatre humeurs, & ſur les traditions des remedes, qu'ils n'examinent point, & qu'ils mêlent d'une infinité de ſuperſtitions. Ils n'ont jamais cultivé l'Anatomie qu'ils avoient reçûë des Grecs fort imparfaite. Il eſt vrai qu'on leur doit la Chimie ; ils l'ont pouſſée & la pouſſent fort loin, on prétend même qu'ils l'ont inventée, mais ils y ont mêlé tous ces vices que l'on a tant de peine à en ſeparer, ſçavoir, la vanité des promeſſes, l'extravagance des raiſonnemens, la ſuperſtition des operations, & tout ce qui a produit les Charlatans & les impoſteurs. De-là ils paſſent aiſément à la Magie, & à toutes les ſortes de divinations, où les hommes s'adonnent naturellement quand ils ignorent la Phyſique, l'Hiſtoire & la veritable

Religion, comme on a vû par l'exemple des anciens Grecs. Ce qui les précipite dans ces illuſions eſt l'Aſtrologie qui eſt le but principal de leurs études de Mathematique. En effet, on a tant cultivé cette prétenduë ſcience dans l'Empire Ottoman, que les Princes en ont fait leurs delices, & regloient ſur ce fondement les plus grandes entrepriſes.

Le Calife Almamon calcula lui même les Tables Aſtronomiques, qui ont été fort celebres; & il faut avoüer qu'elles ont beaucoup ſervi pour les obſervations, & pour les autres parties utiles des Mathematiques, comme la Geometrie & l'Arithmetique. On leur doit auſſi l'Algébre & le Zero pour multiplier par dix, qui a rendu les operations d'Arithmetique très-faciles. Pour l'Aſtronomie, ils ont les mêmes avantages qui avoient engagé les anciens Egyptiens & les Caldéens à s'y appliquer, puis

qu'ils habitent les mêmes Pays, ils ont de plus toutes les obſervations des anciens, & toutes celles que les Grecs y ont ajoûtées. Voilà ce que je puis dire de la ſcience des Orientaux, & particulierement des Turcs de Conſtantinople. Conſiderons un moment leur Religion & leur culte.

CHAPITRE II.

De la Religion des Turcs. Leurs ſentimens touchant Jeſus-Chriſt, l'Immortalité, la Reſurrection, & l'Eternité, l'Union de l'ame & du corps.

TOute leur Religion eſt renfermée dans l'Alcoran, livre auſſi ſaint, auſſi ſacré, & auſſi reſpectable parmi eux, qu'eſt parmi nous l'ancien & le nouveau Teſtament.

Ce livre qu'ils prétendent avoir été envoyé de Dieu à Mahomet leur Prophete & leur Legiſlateur, contient les regles de leur foi & de leur politique, il eſt la baſe de leur Gouvernement & de leurs mœurs ; la Morale qu'il enſeigne eſt belle, ſevere & très-propre à faire regner la juſtice, l'équité & la vertu ; il eſt vrai

qu'il eſt difficile à un Chrétien de le lire ſans rire, & ſans le mépriſer, à cauſe des expreſſions baſſes, ſimples & triviales, & de pluſieurs hiſtoires ridicules en apparence qu'il renferme ; mais c'eſt que les traductions qu'on en a donné ne ſont pas correctes, ni conformes à l'original ; cependant les fables groſſieres qui s'y rencontrent ne doivent point ſurprendre ; il falloit pour captiver les Orientaux, & ſur-tout les Arabes, quelque choſe de merveilleux & qui fût au-deſſus de leur conception : d'ailleurs les plus abſurdes n'étant que ſur la création du monde, & ſur la ſainteté de leur Prophete & de ſes miracles, on ne doit pas être ſurpris, s'ils croyent ces choſes aveuglément & ſans raiſonner, puis que les Chrétiens infiniment plus éclairés & plus inſtruits, ſont obligez d'admettre des choſes tout à fait incomprehenſibles, & que l'Evangile tout divin qu'il

qu'il eſt, nous oblige à croire des myſteres beaucoup plus ſurprenans que ceux que l'Alcoran ordonne. On ne doit pas ſe perſuader que je veuille approuver ici ces rêveries, j'en ſuis fort éloigné; c'eſt uniquement pour faire voir que les Muſulmans ne ſont pas ſi ſtupides ni ſi bêtes qu'on veut les faire paſſer: car ſi vous leur alleguez leurs fables, ils vous répondent fort bien qu'elles tombent mieux ſous les ſens, & qu'elles ſont plus vrai-ſemblables qu'un Dieu en trois Perſonnes, fait Homme, né d'une Vierge, mis à mort & reſſuſcité, &c. Il ne faut donc pas les regarder comme des gens ſans lumiere, ſans eſprit & ſans ſens commun, d'ajoûter foi à leur Alcoran, & à tout ce qu'il contient, parce que lorſqu'il s'agit de Religion, on doit impoſer un profond ſilence au raiſonnement & aux lumieres naturelles; il faut plûtôt les plaindre de ce qu'un impoſteur les a ſeduits, & de ce que la

veritable foi ne leur a pas été accordée comme à nous, afin de croire tout ce que la vraye Religion enſeigne.

La Doctrine des vrais Mahometans renfermée dans ce Livre, ſe reduit à cinq points principaux, premierement, de croire un Dieu, à qui ils donnent les mêmes attributs que nous; ſecondement, une ame immortelle; troiſiémement, une éternité de bonheur & de recompenſe, ou de châtimens & de peines; quatriémement, une prédeſtination purement gratuite & tellement abſoluë, qu'elle décide, ſans leur vouloir & ſans leur conſentement, de leur vie, de leurs biens, de leur fortune, de leurs bonnes ou mauvaiſes actions; enfin qui regle juſqu'à la moindre petite choſe qui leur arrive. Cinquiémement enfin, que Mahomet eſt le veritable & ſeul Prophete qu'il faut croire aujourd'hui, & qu'il a été envoyé de Dieu pour reformer les mœurs

corrompuës du genre humain, & pour perfectionner la Loi de Moïſe & celle de Jeſus-Chriſt. Le Pelerinage, ou Voyage de la Mecque, eſt encore un article de leur foi; mais nous en parlerons dans le Chapitre ſuivant. Leur morale conſiſte de ne rien faire à autrui, que ce que l'on voudroit qui nous fût fait; d'être integres, charitables, vertueux, debonnaires, hôpitaliers, bien-faiſans; enfin de pratiquer toutes ſortes de bonnes œuvres. Il eſt vrai que parmi les Muſulmans il s'en trouve un grand nombre de differens ſentimens, qu'il y a des heretiques parmi eux comme parmi nous. Ce mélange d'opinions, vient des differentes explications que leurs Docteurs ont données à l'Alcoran: pluſieurs, par exemple, admettent la Metempſicoſe, d'autres l'aneantiſſement de l'ame, d'autres qu'elle demeure avec le corps juſqu'au jour de la reſurrection, enfin il y en a qui ſe forment

une idée groſſiere du Paradis, en faiſant de ce ſejour de delices ſpirituelles un lieu de débauche & de plaiſirs ſenſuels & brutaux. Ils prétendent preſque tous que les peines de l'enfer ou des damnés ne ſeront point éternelles, & beaucoup d'autres rêveries enfantées par leurs Imans & par leurs Prédicateurs : mais les veritables Muſulmans ne donnent point dans ces viſions chimeriques ; s'attachant uniquement à la lettre de leur Loi, ils croyent ſimplement ce que l'Alcoran preſcrit, & vivent conformement aux maximes qu'il leur propoſe, parce qu'ils croyent que ce Livre eſt divin, qu'il enſeigne la Loi la plus nouvelle & la plus pure que Dieu ait envoyée aux hommes depuis la création de l'Univers. Voici les preuves qu'ils en alleguent.

Dieu, diſent-ils, ayant compaſſion de l'état malheureux des hommes qui s'étoient plongés dans toutes ſortes de crimes, leur a envoyé

ſucceſſivement quatre Prophetes pour leur dicter ſes volontés, & les faire marcher dans la voye du ſalut. Le premier fut Enoch qui n'a redigé par écrit aucune de ſes maximes & de ſes documens, mais qui les a ſeulement enſeignées par ſes paroles & par ſes actions, afin d'engager les créatures à s'y ſoûmettre, après quoi il fut enlevé dans le Ciel en corps & en ame. Le ſecond Prophete fut Moïſe, qui écrivit une Loi qui lui fut dictée par la bouche de Dieu même; il fut également comme Enoch tranſporté dans le Ciel en corps & en ame. Le troiſiéme fut Jeſus-Chriſt, le ſouffle de Dieu, qui perfectionna cette Loi écrite, & adoucit la ſeverité des ordonnances de Moïſe; la Mere qui l'enfanta fut toûjours Vierge; haï des Juifs, ils le maltraiterent & chercherent à le faire mourir: Judas gagné par de l'argent promit de le leur livrer; mais arrivé dans le Jardin des Olives, les Juifs aveu-

glés par une permiſſion divine, le méconnurent, prirent Judas pour lui, le crucifierent, & Jeſus fut élevé dans le Ciel comme les deux autres Prophetes. Cette opinion, diſent-ils, eſt infiniment plus conforme à la verité, & beaucoup plus glorieuſe à Jeſus que celle des Chrétiens, qui l'adorant comme un Dieu, croyent cependant qu'il a été mis à mort comme un ſcelerat. Auſſi quand on leur preſente un Crucifix, c'eſt leur faire un ſanglant affront & un grand outrage, parce qu'ayant beaucoup de reſpect pour notre divin Sauveur, ils ne peuvent ſupporter qu'on l'aviliſſe d'une ſi horrible maniere. Ils prétendent comme nous que c'eſt lui qui jugera l'Univers à la fin du monde; mais avec cette difference, qu'avant ce tems il viendra encore une fois ſur la terre, qu'il y regnera, ſe mariera, & aura pluſieurs enfans; enfin ils le regardent & reverent comme un ſaint Homme, mais non pas

comme une Perſonne divine, conſubſtantiel avec Dieu ; c'eſt pourquoi ils nient fortement la Trinité. Enfin le quatriéme Prophete eſt Mahomet, à qui ils donnent des éloges infinis, juſqu'à dire qu'il avoit la propre ame de Jeſus-Chriſt ; ils prétendent que ſa Loi eſt la plus parfaite des quatre, & qu'elle regnera juſqu'à la fin du monde ; ils ne l'adorent point, le regardant ſimplement comme un ſaint Homme & comme un grand Prophete, ils n'adorent que Dieu, & ont une ſi grande horreur de l'idolatrie, qu'ils ne ſouffrent jamais aucune image ni repreſentation de Saints ou de Saintes dans leurs Moſquées, ni même dans leurs maiſons. Ils pouſſent cet excès ſi loin, qu'ils ne tolerent aucune figure, ſoit en relief, ſoit en peinture ; mais ils ont un reſpect & une ſoûmiſſion extraordinaire pour Dieu ; après lui l'Alcoran eſt ce qu'il y a de plus ſacré parmi eux : la crainte qu'ils

ont de prophaner ces deux choſes eſt ſi exceſſive, que lorſqu'ils trouvent par les rues quelque morceau de papier écrit, ils le ramaſſent avec reſpect, & le placent dans un lieu hors d'inſulte, de peur que le nom de Dieu, ou quelques paroles de l'Alcoran n'y ſoient écrites.

La Religion des Turcs n'eſt donc à proprement parler qu'un compoſé, ou un mélange corrompu du Chriſtianiſme & du Judaïſme. Du Chriſtianiſme, parce qu'avant leur Circonciſion ils ſe ſervent d'une eſpece de Baptême par immerſion; qu'ils ont beaucoup de reſpect pour Jeſus-Chriſt & ſon Evangile, d'où ils ont puiſé leur plus pure Morale. Du Judaïſme, ayant retenu la Circonciſion, une partie des ablutions & des purifications, s'abſtenant de manger de la viande de porc, & admettant le Pentateuque, ou les cinq livres de Moïſe. Ce qu'ils n'ont pas emprunté de ces deux Religions, ne ſont

que des rêveries groſſieres & des ſuperſtitions ridicules: telles ſont par exemple l'idée qu'ils ſe forment de l'ame, & le nombre prodigieux d'Anges blancs & noirs, qu'ils croyent comme un article de foi. Pour ce qui regarde l'ame, ils prétendent que celles des méchans reſident dans le tombeau avec le corps juſqu'au jour du Jugement univerſel, & qu'elles y ſont continuellement tourmentées par les Anges noirs; & ce ſyſtême vient de ce qu'ils ne ſçauroient comprendre de quelle maniere l'ame s'incorpore dans le corps, ni l'union hipoſtatique dont elle eſt unie avec lui, & dont la ſeparation cauſe la mort. Selon eux, ces deux parties ſont independantes l'une de l'autre, enſorte que l'ame peut s'abſenter du corps, ſans que la machine corporelle puiſſe défaillir; ils diſent qu'elle ceſſe ſeulement d'être raiſonnable; & ils prouvent ce ſentiment par l'exemple des foux qui

n'ont, aſſûrent-ils, d'autres défauts que leur ame abſente, ou dans quelque pelerinage. Ceux qui ne perdent la raiſon que par intervalles ne ſont point reputés pour Lunatiques, ni pour Hypocondriaques; ils prétendent que cette infirmité ne provient que de l'ame, qui de tems en tems ſort de leurs corps, & revient au bout de quelques heures ou de quelques jours; le corps n'eſt donc point ſelon leur ſyſtême émû par l'ame, il n'agit que par reſſorts: ainſi, concluent-ils, on ne doit nullement s'étonner, ſi l'ame reſtant dans ce corps après la mort elle ne lui donne aucun mouvement, ni aucune reſpiration, parce qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de la faire agir, il n'y a que Dieu ſeul qui ayant fabriqué cette machine peut la remettre en mouvement comme il fera au dernier jour, & ils appuyent ce ſentiment ſur les viſions de Pline. Ils donnent la même forme à l'ame qu'au corps,

la faiſant materielle, mais d'une matiere infiniment plus fine & plus déliée, qui s'étend, ſe rétreſſit, s'allonge ſelon qu'elle deſire, de ſorte qu'ils la mettent dans le même état qu'un corps glorieux qui eſt impaſſible, agile, & indiviſible, & qui ne peut être apperçû, manié, touché que par des créatures de même eſpece, & de même ſubſtance. C'eſt pourquoi ils ſoûtiennent que les ames des damnés ſeront battuës, & tourmentées par de certains tourmens qui ne peuvent convenir qu'à des corps; pluſieurs d'entr'eux admettent la reſurrection des bêtes, & diſent qu'elles paroîtront au jour du Jugement univerſel devant Jeſus-Chriſt, pour lui demander juſtice contre ceux qui les auront maltraitées, ou recompenſe pour ceux qui les auront ſoulagées dans leurs neceſſités & dans leurs beſoins: c'eſt pour cette raiſon qu'ils exercent une grande charité à leur

égard, qu'ils ne les maltraitent jamais, & qu'ils laiſſent à leur mort des fonds & des legs pour les nourrir, & pour leur fournir ce qui leur eſt neceſſaire.

Ils reconnoiſſent, comme je l'ai déja dit, une infinité d'Anges blancs & noirs; les bons ſont les blancs, & les noirs les mauvais ou les Démons, ſe perſuadant que chaque homme en a toûjours deux à ſes côtés qui ne l'abandonnent jamais, l'un écrit ſes bonnes actions, & l'autre ſes mauvaiſes; de-là vient cette grande circonſpection & cette grande droiture dans toute leur conduite, car convaincus que ces deux Anges penetrent juſques dans leurs plus ſecrétes penſées, il n'y a rien qui les engage plus à faire le bien, & à éviter le mal, que cette croyance. Ce frein très-politiquement inventé produit un bien infini dans les mœurs, & rend les vrais Muſulmans d'une grande probité, & d'une grande exactitude

à remplir les devoirs d'un honnête homme. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les hommes crûſſent ce ſyſtême, peut-être ne verrions-nous pas tant de ſecrétes iniquités qui ſe commettent parmi le genre humain, pour peu qu'on voulût après la mort éviter les châtimens. Les Turcs ne les croyent point éternels, mais limités ſelon la multitude & la grieveté des pechez; ainſi après la Reſurrection il y en aura ſelon eux qui ſeront punis pendant mille ans, deux mille ans plus ou moins, ſelon qu'ils ſeront coupables, parce que, prétendent-ils, c'eſt faire injure à Dieu & le croire ſans integrité, ſans juſtice & ſans miſericorde, de condamner les hommes qui n'ont peché que pendant un eſpace de tems fort court, à des peines éternelles. Il n'en eſt pas ainſi de la recompenſe, ou des delices du Paradis; ils croyent comme nous qu'elles ſeront ſans fin, mais qu'après un

certain nombre de ſiecles, les méchans ſeront réünis avec les bienheureux, parce qu'ils auront ſubi leur penitence.

CHAPITRE III.

De leur Culte ; ſçavoir, de leurs Prieres, de leurs Ablutions, de leurs Aumônes, de leurs Pelerinages, & de l'attachement qu'ils ont pour leur Religion.

IL ſeroit difficile de pouſſer plus loin la pieté que le font les Turcs dans tous leurs actes de Religion : en effet, ils ſont exacts & ponctuels juſqu'à la ſuperſtition à s'acquiter de tous leurs devoirs, rien n'eſt oublié dans leur maniere de ſe laver, de faire leurs prieres, de jeûner, de faire l'aumône & leurs pelerinages.

Premierement, c'eſt une choſe aſſez connuë de tout le monde, que les Ottomans font la priere cinq fois le jour, ce qu'il faut entendre du jour naturel de vingt-qua-

tre heures ; ils n'ont point pour cet exercice d'heure reglée, c'eſt ſelon que le Soleil éclaire leur Hemyſphere : de ſorte que l'intervalle eſt plus long en Eté entre leurs prieres, qu'il ne l'eſt en Hiver, appuyant leur devotion ſur des obſervations de cette nature. La premiere ſe fait à la pointe du jour avant le lever du Soleil, la ſeconde à midi, la troiſiéme vers les trois heures, la quatriéme auſſitôt que le Soleil eſt couché, enfin la derniere à une heure & demie de nuit ; le Vendredi ils en ont une à huit heures du matin qu'on nomme la priere du Grand Seigneur qui eſt obligé d'y paroître en public ; tous les mois, c'eſt-à-dire, tous les premiers Vendredis de chaque Lune, aucun Turc ne manque à ces exercices de prieres hors la maladie, quelques affaires qui leur puiſſent ſurvenir. Ils ſont avertis de l'heure de chaque priere par les Muezims qui montent ſur les Minarets, ou

ces

ces Tours dont nous avons parlé, qui joignent les Moſquées, car il il n'y a point de cloches en Turquie, non ſeulement elles ne ſont point en uſage, mais ſeverement prohibées. C'eſt une cacophonie enragée d'entendre à Conſtantinople ces Muezims au nombre de plus de dix mille, car il y en a à toutes les Moſquées, au moins un, & quelquefois juſqu'à ſix, qui crient comme des poſſedés. Ils commencent d'abord aſſez bas, le viſage tourné du côté de la Mecque, & les deux doigts dans leurs oreilles, élevant peu à peu leur voix; ils crient à plein goſier en tournant cinq fois autour de ces Minarets: *Dieu eſt grand, Dieu eſt grand, Dieu eſt grand, rendez témoignage qu'il n'y a qu'un Dieu; venez, mettez-vous en ſa miſericorde, & lui demandez pardon de vos pechez.* Enfin ils finiſſent en criant encore par trois fois: *Dieu eſt grand, il n'y a point d'autre Dieu que Dieu.* Il ſe trouve des

Turcs ſi zelés, & dont le ſcrupule va ſi loin, que pendant qu'ils ſont dans l'ardeur de la priere, ils ne s'en détourneroient pas pour éteindre le feu qui auroit pris à leur maiſon, ni même pour ſe ſauver la vie; ils croiroient faire un grand peché de porter la main à aucune partie de leur corps pour ſe gratter; ils veulent enfin que le dehors ſoit conforme à ce qui ſe paſſe au-dedans, & au profond abaiſſement où l'ame doit être devant Dieu dans la priere. Ils la font en ſix poſtures differentes; premierement, debout, les deux doigts dans leurs oreilles, la face tournée vers la Mecque. Secondement, profondément inclinés. Troiſiémement, les mains ſur leurs genoux. Quatriémement, à genoux. Cinquiémement, couchés & étendus par terre. Enfin ſixiémement aſſis ſur leurs jambes, les bras croiſés. Quoiqu'ils n'aillent que deux fois par jour à la Moſquée, ſçavoir au Sabath qui eſt

le matin, & au Quindy qui eſt ſur les trois heures après-midi ; cependant ils ne manquent jamais de prier aux heures marquées, ſoit dans leurs maiſons, ſoit dans les endroits où ils ſe trouvent. C'eſt quelque choſe d'aſſez plaiſant de voir parmi les campagnes un grand nombre de ces Meſſieurs plantés comme des pagottes, & immobiles comme des ſtatuës, faire leurs prieres d'une attention ſi grande, qu'ils ſe laiſſeroient hacher en pieces ſans ſe défendre ni ſe remuer ; il y en a beaucoup à cauſe de leurs affaires, qui ne vont à la Moſquée que le Vendredi, qui eſt leur jour de fête comme à nous le Dimanche, auquel jour ils trouvent un Iman, ou un Prédicateur, qui leur explique quelques Chapitres de l'Alcoran. Dans leurs prieres ils n'invoquent ni les Saints ni Mahomet, prétendant qu'ils intercedent ſans ceſſe pour les vrais Muſulmans ; s'ils font quelque priere pour les morts, ils l'a-

dreſſent toûjours à Dieu afin qu'il ait pitié d'eux, parce que convaincus que les ames des méchans qui demeurent dans leurs corps juſqu'au jour de la Reſurrection, ſont continuellement tourmentées par les Anges noirs, ils prétendent que les prieres & la lecture de l'Alcoran diminuent leurs peines : c'eſt pourquoi il y a un nombre de leurs Imans, Mollas, &c. occupés ſans ceſſe à cet exercice. Voilà une eſpece de Purgatoire admis qu'ils ont ſans doute retenu de la pratique des anciens Chrétiens, mais qu'ils ont très-corrompu.

Des Ablutions.

Secondement, comme les Turcs ſe croyent ſoüillés par beaucoup de choſes, ils ont pluſieurs ſortes de purifications, auxquelles ils donnent à peu près la même vertu que les Catholiques donnent à l'Eau benite. La premiere de leurs ablutions ſe fait le matin, ſi-tôt qu'ils ſont levés,

& avant de commencer leur priere ; ils l'appellent l'Abdeſt, parce qu'elle les purifie du ſommeil, de l'attouchement des femmes, & du moindre excrement qu'ils auroient touché, ſoit urine ou autres choſes ; elle ſe fait en ſe lavant le viſage, les mains, les pieds, les oreilles, toûjours le viſage tourné vers la Mecque, pendant le jour ils ne ſe lavent que la bouche toutes les fois qu'ils ont uriné ou fait leurs excremens. La plus grande de toutes ces ablutions eſt lorſqu'ils ont couché avec une femme, ils ſe lavent alors tout le corps dans un bain pendant plus d'une heure : ils font la même purification quand il eſt tombé ſur eux ou ſur leurs habits quelques goutes de vin. Il y en a même de ſi ſcrupuleux ſur cet article, qu'ils ne veulent jamais porter les habits pollués par cette liqueur ; mais tous ne ſont pas de ce caractere, ſur-tout aujourd'hui qu'ils s'enivrent la plûpart comme des bêtes ;

mais les vrais Muſulmans en ont horreur & le fuyent autant, que dis-je, beaucoup plus que la peſte.

De leurs Aumônes.

Troiſiémement, ſi les Ottomans ſont zelés obſervateurs de la priere & des ablutions, ils ne le ſont pas moins de l'Aumône ; perſuadés qu'elle eſt un moyen aſſuré de racheter les pechés, ils ne negligent aucune occaſion de la faire, ſoit pendant leur vie, ſoit à la mort. Pendant la vie ils donnent preſque tout leur ſuperflu aux neceſſiteux, ou bien aux Moſquées qui diſtribuent les aumônes ſans acception de perſonne ; ſouvent pouſſant la charité un peu trop loin, quand ils ne peuvent donner à cauſe de leur pauvreté, ils iront arroſer deux ou trois fois par jour un arbre abandonné, afin de le faire croître & de l'entretenir dans ſa vigueur : d'autres achetent des oiſeaux pour leur

rendre la liberté ; mais ce qu'il y a de ſingulier & de ridicule, c'eſt que cette charité s'étend juſques ſur les bêtes & les inſectes les plus mépriſables ; par exemple, ils ſe font un grand ſcrupule de tuer une puce & un poux : au contraire quand ils les voyent affamés, ils les poſent dans leur ſein pour leur donner de la nourriture. De cette grande charité ſont nés tant de legs pieux & conſiderables, les uns pour entretenir des fontaines pour les pauvres & pour les voyageurs, les autres pour bâtir des ponts ; ceux-ci pour marier des filles orfelines ſans bien, pour nourrir des chats & des chiens ; ceux-là pour fonder des caffés publics, où on le donne à chaque moment à tout le monde *gratis* avec des pipes & du tabac, grand ſecours pour les pauvres Muſulmans qui ne peuvent s'en paſſer & qui n'ont pas le moyen d'en avoir. De-là enfin tant d'Hôpitaux richement fondés, où les malades & les vieil-

lards ſont parfaitement bien nourris & ſoignés ; tant de Caravanſeras qui ſont d'une grande commodité pour les voyageurs qui ſont obligés de traverſer beaucoup de vaſtes deſerts, & qui ne trouvent aucune hôtellerie pour ſe mettre à couvert ; tant de fontaines bien entretenuës, qu'on trouve de lieuë en lieuë pour deſalterer les hommes & les bêtes. Toutes ces fondations rendent la Turquie ſans mendians, ſans vagabonds, parce que tout le monde peut trouver à ſubſiſter aiſément & ſans peines ni fatigues.

De leurs Pelerinages.

Quatriémement, leur devotion eſt encore très-grande pour les pelerinages ; ils ſe bornent à celui de la Mecque : un Turc ne ſe croit pas heureux s'il ne fait ce voyage une fois dans ſa vie pour deux raiſons ; la premiere, parce que par une ancienne tradition ils croyent

que la Mecque eſt le lieu où Dieu commanda à Abraham de lui bâtir une maiſon, où il fût viſité par toutes les Nations & que ce fut dans ce même endroit où Mahomet reçût l'Alcoran du Ciel ; la ſeconde regarde le commandement fait à tous les Muſulmans de faire une fois ce voyage de la Mecque ; Mahomet voulant par ce pelerinage rendre fameux le lieu de ſa naiſſance. Ils ne ſont point obligés pour ſatisfaire au commandement de leur Loi, d'aller à Medine, où l'on ne voit d'autres Reliques de ce faux Prophete que l'une de ſes Sandales : car c'eſt un abus que le vulgaire s'eſt formé de croire que ſon Tombeau eſt ſuſpendus en l'air par une pierre d'aiman ; je ne ſçai où l'on a puiſé cette fable, les Turcs en rient comme des foux quand on leur raconte cette hiſtoire qui a été fabriquée par quelque fripon, pour attraper de l'argent au Peuple credule. Ils ont tant à cœur ce pele-

rinage, qu'ils s'appliquent continuellement à ramaſſer de l'argent, afin d'accomplir cet acte de leur Religion, qu'ils regardent comme un des plus eſſentiels à leur ſalut ; ceux qui ſont pauvres & qui ont une famille à entretenir, qui ne peut ſe paſſer de leur ſecours, en ſont exempts, en donnant quelque choſe aux Dervices ou Religieux qui font ce voyage pour eux. Il arrive tous les ans à la Mecque des Caravanes de tous les endroits du monde, de l'Europe, de la Chine, des Indes, de la Perſe, de chez le Grand Mogol, &c.

Le Grand Prêtre aſſure toûjours qu'il y a chaque année vingt mille pelerins, & que ſi le nombre n'étoit pas complet, les Anges deſcendroient du Ciel pour le completer. La Caravane du Caire eſt la plus nombreuſe & la plus conſiderable de toutes, les Turcs d'Europe qui font ce voyage, ſe rendent ordinairement à celle d'Alep, Ville de

l'Aſie mineure où ſe borne la Mediterranée. Toutes les Caravanes qui vont à la Mecque, ſe rencontrent dans les Deſerts d'Arabie à dix-huit journées de Medine, où on trouve une eau qui va ſous terre par un Canal juſqu'à cette Ville; ils croyent que cette eau fut trouvée miraculeuſement par leur Prophete, pour deſalterer ſon armée qui mouroit de ſoif dans ce vaſte Deſert, & que par un miracle extraordinaire cette eau qui étoit amere, par ordre du Prophete ſe redoucit & le ſuivit juſqu'à Medine, afin de donner à chaque moment à boire à ceux qui en auroient beſoin. Il n'y a point de Mahometan, quelqu'éloigné qu'il puiſſe être, & pour peu de bien & de ſanté qu'il ait, qui ne deſire boire de cette eau qui a ſuivi leur Prophete pendant dix-huit journées de chemin. Après que les pelerins ont demeuré quelques jours à Medine, ils ſe rendent à *Gebel-Araffa*, qui eſt le lieu où ils

prétendent qu'Adam trouva ſa femme cinq ans après ſa création. Cette Ville eſt éloignée de deux journées de Medine ; dès que les pelerins y ſont arrivez, ils font un holocauſte d'un mouton qu'ils partagent aux pauvres, ne pouvant en reſerver pour eux que deux livres, car s'ils en gardoient davantage, & qu'on s'en apperçût, ils ne pourroient ſe faire raſer, ni couper les ongles pendant toute leur vie. A la Mecque ils demeurent dix-ſept jours en devotion, pendant leſquels le Grand Prêtre, ou le Chec aſſiſté de tous les gens de Loi, fait jour & nuit ſans diſcontinuer des prieres & des ceremonies extraordinaires ; le dix-ſeptiéme jour tous les pelerins s'aſſemblent devant la Tente du Chec, qui paroiſſant à l'entrée, monté ſur un marche-pied, fait la priere & donne la benediction à tout le Peuple. Tous les pelerins depuis leur arrivée juſqu'alors ſont nourris aux dépens du

Chec qui en eſt bien payé du Grand Seigneur ; mais après cette priere & cette benediction, il faut que chacun achete du Chec ce qui lui eſt neceſſaire pour vivre, parce qu'il eſt le maître abſolu de tout ce qui eſt dans le Pays. C'eſt un des plus puiſſans Seigneurs du monde, tant par ſes richeſſes que par ſon credit ; il eſt reſpecté autant qu'une divinité Payenne, non ſeulement par le Peuple, mais encore par les Empereurs & les Princes Ottomans, qui ſuivent la Loi Mahometane.

Après que les pelerins ont fait leurs devotions & viſité ce lieu ſi ſacré pour eux avec une pieté ſans égale, ils s'en retournent dans leurs Pays remplis d'une joye exceſſive, lorſqu'ils peuvent arriver chez eux ſains & ſaufs (car il en meurt une grande quantité par les chemins à cauſe des fatigues qu'il faut eſſuyer dans ce voyage qui eſt de quarante jours de marche dans un Pays aride & deſert, où on ne

voit aucune trace, ni chemin, rempli de ſables brûlans & mouvans qui engloutiſſent des Caravanes entieres, quand il s'éleve quelque tempête ou quelque ouragan; où l'on ne peut reconnoître de route, que par le moyen de la Bouſſole) ils ſont dis-je ſi contens, & ſe croyent ſi heureux, qu'il y en a pluſieurs qui s'aveuglent avec un fer rouge, afin de ne rien voir davantage dans le monde, mépriſant la terre & tout ce qu'elle contient. Après avoir viſité & vû ces ſaints lieux quel zele! ne faut-il pas être extravagant pour en venir à de tels excès? preuve certaine que les Muſulmans ſont très-ſincerement attachés à leur Religion; quand ils ſe ſont ainſi aveuglés, ils partagent leur bien, en donnent la moitié à leurs familles, & le reſte aux pauvres, enſuite ils vont de porte en porte ſe montrer à tout le monde; un chacun les accable de preſens, ils en vivent & don-

nent le reſte. Voilà ſans doute un grand détachement des choſes du monde, il ſeroit bien difficile de trouver une telle abnegation des biens & des plaiſirs dans les Chrétiens les plus conſacrés au culte de Dieu.

Du Preſent que le Grand Seigneur envoye tous les ans à la Mecque.

Tous les Empereurs & Princes Ottomans, comme le Grand Sultan, le Grand Mogol, le Sophi de Perſe, le Grand Cam de Tartarie & une infinité d'autres ſont obligés comme par vœu d'envoyer tous les ans un preſent à la Mecque, ſelon leur puiſſance & leurs richeſſes. Je ne parlerai que de celui du Grand Seigneur de Conſtantinople, qui conſiſte dans une Tente & un Tapis ſuperbes, outre un million de florins en argent pour la nourriture des pelerins pen-

dant dix-ſept jours. Le Tapis qui eſt d'une étoffe d'or la plus rare & la plus precieuſe qu'on puiſſe trouver, eſt pour couvrir le Tombeau de Mahomet ; & la Tente qui l'égale en magnificence, ſert au Chec qui y demeure continuellement pendant les dix-ſept jours & les dix-ſept nuits que dure la devotion. Cette Tente ſe dreſſe contre la Moſquée de Mahomet. Le Grand Prêtre, ou Chec, tire de ce Tapis & de cette Tente, qui ſont renouvellés tous les ans, des ſommes immenſes ; il en envoye des morceaux à tous les Princes Muſulmans, dont il reçoit des preſens extraordinaires: car c'eſt à qui ſe ſurpaſſera dans ces dons que l'on fait à ce Grand Prêtre ; le Grand Seigneur ſeul employe chaque année trois millions de florins pour ce preſent, jugez de ceux des autres Princes ou Empereurs, ſurtout de celui du Grand Mogol, qu'on dit monter à des ſommes innombrables. C'eſt une faveur ſinguliere

que

que fait le Chec quand il fait preſent à un Empereur d'une courtine de la Tente, ou de la Tente toute entiere, cela ne ſe fait que de dix ans en dix ans, encore n'eſt-ce qu'à ceux qu'on ſçait qu'ils la payeront au centuple. Ces Empereurs ou Princes ſe trouvent infiniment honorez de ce preſent, & ſont ſi ſuperſtitieux qu'ils ſe perſuadent que lors qu'ils ont un morceau de cette Tente attaché à la leur, il n'y a point de perils qu'ils ne ſurmontent, ni d'ennemis qu'ils ne puiſſent dompter. Voilà les grandes Reliques des Ottomans, & dont ils font plus de cas que de toutes les richeſſes du monde.

De l'attachement que les Turcs ont pour leur Religion.

Cinquiémement enfin, on doit ſuppoſer & croire par ce que je viens de dire, que les Mahometans ont un attachement inviolable pour leur Religion; en effet, rien n'eſt

capable de la leur faire abandonner, la miſere, les ſupplices ne peuvent déraciner de leur cœur les faux préjugés de leur naiſſance & de leur éducation, ils ſacrifieroient plûtôt mille vies que de la trahir & de la mépriſer ; auſſi n'en voit-on jamais changer de Religion, à moins que ce ne ſoit des gens peu inſtruits, ou qui n'ont jamais été de vrais Muſulmans. De cet attachement à leur ſecte vient ce zele démeſuré & ſans borne, qui leur fait tout entreprendre pour attirer les Chrétiens dans leur Loi ; ils n'épargnent pour cet effet, ni bien, ni argent, ni promeſſes, ni menaces ; les crimes les plus irremiſſibles ſont remis & effacés à tous Chrétiens qui embraſſent l'Alcoran, parce qu'ils les ont commis diſent-ils au milieu des tenebres, & que n'étant point éclairés des vraies lumieres de la Foi ils ne peuvent reſiſter aux mauvaiſes inſpirations des Anges noirs, n'ayant point d'Anges blancs pour les ſecou-

rir ; croyance trop favorable pour les mauvais Chrétiens, pour les bandis & les ſcelerats, qui vivent parmi eux, & qui abandonnent la vraie Foi preſque toûjours pour ſe ſouſtraire des châtimens que meritent leurs crimes ; en effet, ſi-tôt qu'un Chrétien a commis quelque noire action dont il ne peut éviter le ſupplice, il paſſe à Conſtantinople, crie *alla* par deux fois, & tous ſes pechés lui ſont remis, il devient blanc comme la neige. C'eſt ainſi que les Chrétiens de nom paſſent du Chriſtianiſme au Mahometiſme ; mais quels Muſulmans ! on peut le juger ; en effet, ôtez-leur la haine qu'ils ont pour le Chriſtianiſme & pour ceux qui le profeſſent, ils ne ſuivent aucune ordonnance de l'Alcoran, ils vivent dans le brigandage & la ſcelerateſſe, & comme ils ſont capables des derniers excès, ils font tout le mal qu'ils peuvent aux Chrétiens, parce qu'ils ne ſçauroient voir ſans d'af-

freux remors des gens qui leur reprochent tous les jours leur perfidie & leur cœur corrompu.

Voilà un des grands abus qui regnent parmi les Turcs, quoi qu'ils n'ayent aucune conſideration pour eux, & qu'ils les mépriſent à cauſe de leurs crimes & de leurs mauvaiſes actions ; qu'ils ſoient même convaincus qu'ils ne ſont rien moins que Mahometans dans l'ame cependant, ils les reçoivent avec joye, croyant avoir fait une action digne d'une grande recompenſe, & que leur Prophete leur en donnera beaucoup de loüange dans l'autre vie, c'eſt pourquoi ils font tous leurs efforts pour les pervertir ; enfin ils n'agiſſent que par charité & par zele, c'eſt pourquoi on doit plûtôt les plaindre que de les blâmer.

CHAPITRE IV.

Du Carême & de la Pâque des Turcs, ſçavoir de leur Ramazan & de leur Bairam.

MAhomet ayant en vûë d'attirer dans ſa ſecte un nombre de Juifs & de Chrétiens, voulut imiter encore le Carême des uns & la Pâque des autres : c'eſt pour cet effet qu'il inſtitua le Ramazan & le grand Bairam. D'ailleurs la crainte d'être accuſé de fomenter le libertinage & la débauche ; en permettant la pluralité des femmes & le concubinage, l'obligea à cette ſeverité juſqu'alors inconnuë : en effet le Ramazan qu'il a établi eſt ſi rigide, qu'il ſurpaſſe de beaucoup le Carême des Chrétiens. Pour bien concevoir cette verité, il faut remarquer que les Turcs calculant

l'année par Lunes, leur Carême n'eſt point fixé, & ne ſe trouve pas toûjours au commencement du Printems comme celui des Catholiques, tombant tantôt en Eté, tantôt au Printems, tantôt en Automne, ou en Hiver; or les jours étant fort longs en Eté, & les chaleurs exceſſives dans cette ſaiſon, auſſi-bien qu'en Automne & à la fin du Printems; il eſt certain que ce Carême doit être fort rude & fort difficile, ne leur étant nullement permis de boire, de manger, ni d'uſer de tabac, ſoit en poudre, ſoit en fumée, depuis le lever de l'Aurore juſqu'après les derniers crepuſcules du Soleil couchant; pluſieurs même n'oſent pas flairer une fleur, ni porter de l'eau au bout de leurs levres, ce qui les reduit quelquefois aux abois. Il eſt vrai que les riches & ceux qui ne ſont point obligés au travail, ſouffrent beaucoup moins, parce qu'ils dorment le jour & ſe divertiſſent la nuit; cependant le

temperament ſe dérange d'une telle maniere, que ſouvent ils attrapent de groſſes maladies ; d'ailleurs ſuppoſé qu'ils pûſſent dormir depuis le Soleil levé juſqu'au couché, ce qui n'eſt pas poſſible à cauſe du tumulte de Conſtantinople, les exceſſives chaleurs & les débauches qu'ils font la nuit, ne leur cauſent-elles pas de grandes alterations, qu'ils ſouffrent cependant avec beaucoup de patience & ſans manquer au commandement de la Loi. J'appelle ici à témoins nos bûveurs continuels, & leur demande s'ils pourroient s'empêcher de frequenter les cabarets pendant tout un jour, quoiqu'ils euſſent bien ivrogné la nuit, je ſuis ſûr que non ; il faudroit certainement d'autres moyens qu'une ſimple ordonnance legale pour les y contraindre ; mais ſi ceux-là ſouffrent, les artiſans & ceux qui ſont obligés de travailler ſans ceſſe pour gagner leur vie & celle de leur famille, ſont bien à plaindre : car

demeurer un jour entier ſans prendre aucun aliment, pas même une goute d'eau, à un continuel travail, quelquefois fort penible, & ſouvent expoſé aux rayons brûlans du Soleil, tels que les Bateliers, les Jardiniers, les Couvreurs, &c., c'eſt quelque choſe d'horrible, il faut en être témoin pour en être perſuadé; j'en ai vû pluſieurs tombés morts de fatigue, ou ſi malades qu'ils n'en ſont jamais réchapés; il n'y a point de diſpenſe chez eux comme chez nous pour enfreindre la Loi; on meurt ſans aucun ſecours, parce qu'ils ſont perſuadés qu'un homme qui vit de cette ſorte, dans l'autre monde joüit d'une grande recompenſe, je dis plus, ſi quelqu'un étoit convaincu d'avoir violé la Loi en ce point, ſoit en donnant du ſoulagement, ſoit en en prenant, il ſeroit condamné à une rude baſtonnade, ou à avaller du plomb fondu. Ainſi point de tranſgreſſeurs tolerés, les uns le font par devoir, &

les autres par crainte. Ce Carême qui dure une Lune, ou trente jours, commence le premier jour de la Lune du Ramazan, & finit le premier jour de la Lune ſuivante. L'Alcoran leur ordonne de commencer le jeûne au matin dès qu'ils pourront diſcerner un fil blanc d'avec un fil noir, juſqu'au ſoir à la même heure; alors les Muezims & les Marabouts montés ſur les Minarets leur crient qu'ils peuvent manger, ce qu'ils executent aſſez bien; il faut beaucoup de ſanté, & être auſſi robuſte que les Orientaux, pour obſerver entierement ce Carême ſans tomber malade. On doit être perſuadé qu'ils ſouffrent beaucoup pendant ce tems, & qu'ils attendent ſa fin avec grande impatience: en effet chacun avide après la nouvelle Lune monte ſur les Tours, ſur les Maiſons, ou Montagnes, pour la voir lever, & ſi-tôt qu'ils l'ont apperçûe, ils la ſaluent par pluſieurs reverences, comme pour la remer-

cier de ce qu'elle leur annonce le terme de leur penitence. Les Châteaux ou Fortereſſes en avertiſſent le Peuple par pluſieurs décharges de canons réïterées par quatre fois; alors il n'y a rien de plus curieux que de les voir rire, chanter, ſe divertir, afin de ſe recompenſer de leur grande abſtinence. C'eſt dans ce moment que commence le Bairam qui dure trois jours, pendant leſquels ils ne ceſſent nuit & jour de ſe réjoüir, de manger & boire. Un chacun regale & feſtine ſes amis, tant par la bonne chere que par les autres plaiſirs uſités parmi eux, tels que la muſique, les danſes, les marionnettes, &c.; ils ſe parent extraordinairement pendant ces trois jours, ils mettent tout ce qu'ils ont de plus beau, ils vont courir les ruës en ſe felicitant les uns & les autres, & en ſe ſouhaitant mille benedictions du Ciel; ici toutes les diſſenſions, les diſcordes, les diſputes ceſſent, tout le monde

ſe reconcilie avec beaucoup de ſincerité. Voilà en quoi conſiſtent le Ramazan & le grand Bairam ; ils ont encore un petit Bairam qui ne dure qu'un jour, pour celebrer la naiſſance de Mahomet ; on ne voit point qu'il y ait aucun ſacrifice dans cette ſecte, ils ne tuent point d'agneau comme les Juifs & n'ont aucune Communion Paſcale ; le ſeul ſacrifice qu'ils peuvent avoir, conſiſte dans le mouton immolé à Medine, mais ce n'eſt point un acte de Religion, puiſqu'il n'y a que ceux qui vont dans ce pelerinage qui faſſent cet holocauſte, encore ne ſont-ce que les riches, les pauvres n'étant point obligés à cette offrande.

CHAPITRE V.

De la Circonciſion & du Mariage des Turcs.

LA Circonciſion eſt, comme on ſçait, une ceremonie eſſentielle de la Religion des Ottomans ; c'eſt la ſeule eſpece de Sacrement qu'ils ayent parmi eux, & qu'ils ont retenu de la Loi Judaïque ; elle ne ſe donne que dans l'âge de puberté, il faut pour la recevoir être inſtruit des principaux points de la Loi, ſur-tout croire fermement l'Alcoran, par conſequent être en uſage de raiſon : c'eſt ordinairement à l'âge de treize ou de quatorze ans que les enfans y ſont admis ; pour les Chrétiens qui embraſſent le Mahometiſme, ils ſont circoncis le huitiéme jour de leur entrée dans cette ſecte,

& après avoir pris le Turban ; ils prétendent que ce tems eſt aſſez long pour les inſtruire des principaux articles de l'Alcoran ; on pratique aujourd'hui fort peu de ceremonies parmi les gens du commun. L'Iman après quelques prieres coupe avec un couteau de pierre une très-petite partie du prépuce, en ſorte qu'il en découle du ſang. Pour les grands Seigneurs, ou les enfans des Empereurs la ceremonie eſt fort belle ; le jour fixé pour leur Circonciſion eſt annoncé par une décharge generale de toute l'Artillerie, enſuite montés ſur de beaux chevaux ſuperbement caparaſſonnés, ils ſe promenent par toute la Ville accompagnés d'un nombreux cortége, formé tant par leur ſuite, que par un grand nombre de jeunes gens qui attendent cette occaſion pour ſe faire circoncire afin de leur faire plus d'honneur ; ils ſont tous richement vêtus, ornés de fleurs & de couronnes enrichies d'une in-

finité de joyaux : cette ſuperbe Cavalcade fait ainſi trois jours conſecutifs le tour de toutes les ruës ; le troiſiéme jour ils ſe rendent à ſainte Sophie, ou à la Moſquée de Jup, où l'on couronne les Empereurs Turcs, le Mufti aſſiſté de tous les gens de Loi fait la ceremonie ; alors le Sultan, ou les autres Seigneurs à qui appartiennent les enfans, font des largeſſes extraordinaires au Mufti, aux autres Imans, à ceux qui ont accompagné & qui ont eu part à la Circonciſion, & generalement à toute la populace. Il y eut trois enfans de Sa Hauteſſe circoncis en 1721. Il donna quoi qu'avare plus de cent mille écus à la populace, ſans compter les autres preſens, tant aux gens de Loi qu'aux jeunes enfans, qui furent fort conſiderables ; dans l'inſtant de la Circonciſion toutes les Forteresſes firent joüer leurs canons par pluſieurs décharges, outre celle de vingt mille Janiſſaires ſous les armes

rangés en hayes au dedans & au dehors du Portique de la Moſquée ; le quatriéme jour on commença les réjoüiſſances publiques qui durerent huit jours ; on courut la baque dans l'Hypodrome, où un nombre des plus adroits remporterent de très-riches prix.

De leur Mariage.

Comme l'adultere & la fornication ſont ſeverement punis en Turquie, & qu'il eſt encore ordonné ſous de griéves peines de n'avoir aucun commerce avec les femmes de quelque condition ou caractere qu'elles ſoient, les Turcs permettent d'épouſer quatre femmes qu'ils traitent de legitimes, & auxquelles ils ſont obligés de donner des dotes ſelon leur qualité & leur merite. Ce mariage non ſeulement n'eſt point un Sacrement chez eux, mais encore ils n'admettent aucune ceremonie, ni aucunes

prieres pour s'engager ; il conſiſte ſimplement dans un Contract Civil, qui ſe paſſe entre le mari & les parens de celle qu'il veut épouſer ; il faut que le hazard le partage, car il achete comme l'on dit communément le chat en poche, ne pouvant voir ſa nouvelle épouſe qu'après avoir couché avec elle : alors ſi elle n'eſt pas de ſon goût ; & que le portrait qu'on lui en a fait ne ſoit pas conforme à l'original, il peut la repudier auſſi-tôt & la renvoyer le même jour chez ſes parens en lui comptant ſa dote ; mais ſi elle ne ſe trouve pas vierge, il n'eſt pas obligé de lui rien donner : ainſi point de bêtes épaulées parmi ces Meſſieurs qui ne ſont nullement raiſonnables ſur cet article, plus ſots qu'un Suiſſe ils les accablent d'injures & les renvoyent avec ignominie ; ſa virginité eſt prouvée ſi-tôt que le calçon qu'on lui donne le ſoir & qu'elle ne quitte jamais pendant la nuit eſt

expoſé ;

expoſé ; les Eunuques & les eſclaves confiés pour ſa garde ont ſoin de lui ôter le matin, & de le pendre à une fenêtre de la rüe, où les parens & le peuple viennent lui rendre viſite, & l'examiner. Voilà ce qui s'appelle pouſſer la nigauderie bien loin ; leur croyance eſt un peu ſotte, ne leur en déplaiſe, il ſeroit à ſouhaiter qu'ils euſſent à faire à nos matrones d'Europe pour les faire revenir de cette folie ; enfin convaincus que cette preuve eſt infaillible, ils en ſont contens & ne pouſſent pas leur curioſité plus loin. Sans cette marque elle eſt reputée pour infame. Trois jours avant la conſommation du mariage on fait monter la nouvelle promiſe ſur un beau cheval richement harnaché, elle fait pendant trois jours une cavalcade par toute la Ville, ſuivie de ſes Eunuques, de ſes femmes eſclaves, & de pluſieurs chevaux chargés des richeſſes qu'elle apporte à ſon mari ;

le troiſiéme jour on l'introduit dans le Harem de ſon nouvel époux, où elle ſe prépare par le Bain à ſe rendre digne d'être admiſe dans ſon lit, on la parfume, enfin on la deshabille, on la couche, & le mari après que tout le monde s'eſt retiré va la trouver au milieu des tenebres; car il ne peut avoir aucune lumiere pour l'enviſager, il faut qu'il ait couché avec elle avant de lui pouvoir regarder le viſage, on fait force feſtins & réjoüiſſances pendant pluſieurs jours ſelon les facultés & les richeſſes des mariés. Dès le moment qu'elle entre chez ſon époux, elle ne peut plus voir ni frere, ni ſœur, ni pere, ni mere, rien que ſon époux qui ſouventefois ne lui eſt pas fort agréable; quand elle vient à être ſoupçonnée d'adultere, on peut la repudier & la chaſſer de la maiſon ſans dote, ſur la ſimple dépoſition d'un de ſes Eunuques, ou d'une de ſes Eſclaves qui ſont obligés de jurer ſur l'Alco-

ran devant le Cadi ; c'eſt aſſez qu'elle ait montré ſon viſage ou fait quelques ſignes à un homme dès-lors elle eſt ſoupçonnée, & ce ſoupçon eſt valable pour la faire chaſſer ; mais ſi elle eſt convaincuë de ce crime, on la renferme dans un ſac de cuir & on la précipite dans la Mer. Si parmi les Chrétiens l'adultere étoit puni auſſi ſeverement, on ne verroit pas tant de deſordres, & ſi la diſſolution du mariage étoit auſſi facile ici qu'en Turquie, je crois que nous en verrions tous les jours des millions ; mais les femmes dans ces Pays ont trop de credit, leurs attraits & leurs charmes ont fait des impreſſions trop fortes dans le cœur des Européens, ils ne veulent pas ſuivre ces principes au grand détriment de leurs têtes, ils aiment mieux avaller cette pilule que d'avilir ainſi leurs cheres moitiés, mais quelle manie ! encore ſi nous ne rougiſſions point de leurs fautes, qu'elles en portaſſent la peine elles

ſeules ; mais non, le ſot vulgaire dépourvû de bon ſens a indignement attaché notre honneur à celui de nos tendres épouſes, en faiſant dépendre notre probité de ce qu'il y a de plus vil & de plus mépriſable dans la nature. Voilà ce qui s'appelle être de grands badauts, vivent les Turcs & leurs maximes ! qui ont ſeuls trouvé le moyen de s'affranchir de ce joug honteux, & de punir les coupables ſans faire brêche à leur reputation.

Les Turcs ont un ſecond mariage, qui n'eſt autre choſe qu'un concubinage permis ; ils appellent celui-ci le mariage du Cubin, il n'eſt accompagné d'aucune formalité, il n'y a pas même de contract Civil ; quand, par exemple, on ſçait une belle fille, ou une belle femme, ſouvent qui n'eſt ni l'une ni l'autre, mais un cheval à toutes ſelles, on lui fait demander ſi elle veut s'engager ; ſi la réponſe eſt favorable, on va devant le Cadi pour lui ſignifier que

l'on prend une telle pour ſa femme pendant un tel tems, & qu'on lui donnera une telle ſomme : cela étant ainſi reglé, on envoye chercher cette perſonne & on la prend chez ſoi, où elle eſt nourrie & entretenuë ; on en peut prendre vingt dans un même jour de cette maniere, & que vous renvoyez au bout du terme, ou quand vous le jugez à propos, moyennant que vous leur comptiez la ſomme que vous avez promiſe ; ajoûtez encore à ces femmes un nombre de belles & jeunes Eſclaves que vous pouvez acheter quand il vous plaît, & revendre après vous en être ſervi ſelon votre fantaiſie. Voilà, dira quelqu'un, de charmans privileges capables de faire venir l'eau à la bouche à bien des hommes ; j'en conviens, & j'avouë que ceux qui aiment les femmes peuvent aſſouvir leurs paſſions ; mais tout beau, Meſſieurs, ces privileges ont bien de fâcheux obſtacles. Premierement, il faut être fort riche pour poſſeder

quatre femmes, pluſieurs Concubines & des Eſclaves à proportion, car ſans cela il ne vous eſt permis que d'avoir une ſeule femme; on doit être perſuadé qu'une compagnie de vingt ou trente femmes fait d'exceſſives dépenſes, ſur-tout en habillemens & en joyaux, car il faut les entretenir ſelon leur qualité, & ſi elles vous donnent un nombre d'enfans, la dépenſe augmente encore; alors ſi vous ne leur fourniſſez pas abondamment ce qui eſt neceſſaire à elles & à leurs enfans, (car tous les enfans qui naiſſent des Concubines ou des Eſclaves, ſont reputés auſſi legitimes que ceux des autres femmes) elles forment auſſi-tôt des plaintes contre vous au Cadi, on examine ſeverement vos facultés & le nombre de vos femmes; alors ſi vous en avez pris plus que votre bien ne le permet, vous eſſuyez une rude baſtonnade, après laquelle on vous fourre en priſon; on fait enſuite inventaire de vos

biens & de vos effets, on les partage entre les femmes & les enfans, & vous vous trouvez reduit dans une extrême miſere. Secondement, la jalouſie & les diſſenſions qui regnent entre elles, ſont capables de dégoûter l'homme le plus paſſionné pour ces ſortes de choſes; figurez-vous l'affreux tintamarre qui regne dans ces Harems, où elles ſont renfermées comme dans une priſon, par l'exemple que vous avez ici d'une femme jalouſe, querelleuſe & emportée: car quoiqu'elles ſoient très-ſoûmiſes & très-avilies dans ce Pays, elles ſont toûjours femmes, je veux dire le plus méchant de tous les animaux, & capables de toutes ſortes de méchancetés pour ſe venger ou parvenir à leurs fins. Ce ſont là, comme vous voyez, deux grands inconveniens qui aſſaiſonnent ces plaiſirs brutaux de beaucoup de grands chagrins; c'eſt pour ces raiſons, ſur-tout pour la premiere, que les Chrétiens francs qui

ne peuvent ſe paſſer du ſexe, n'ont que peu d'Eſclaves ou de Concubines, encore ſe gardent-ils bien d'en avoir des enfans, parce qu'étant reputés legitimes, ils ſont obligés de les doter & de les bien établir, ſans quoi ils ne pourroient jamais abandonner la Turquie ſans être dépoüillés de leurs biens & de tout ce qu'ils poſſedent. Mais voici bien un autre chagrin pour un homme qui aime les femmes, & qui n'a pas le moyen d'avoir chez ſoi une Concubine, ou d'acheter une Eſclave, il ne ſe trouve que très-rarement de publiques, encore eſt-il extrêmement perilleux de les frequenter ; car de quelque Nation ou Religion qu'elles puiſſent-être, ſi on eſt attrapé avec elles, vous eſſuyez une rude baſtonnade & payez une amende conſiderable, ſans quoi vous reſtez toute votre vie dans une affreuſe priſon. Pour les filles ou femmes, ſi-tôt qu'elles ſont découvertes, on les fait promener par toute la Ville

montées ſur des ânes, une tripe de bœuf autour du cou, le viſage tourné vers le derriere de la bête, tenant au lieu de bride la queuë dans la main; après cette caravane on les vend au premier acheteur: ainſi après une ſanglante ignominie elles perdent leur liberté pour toute leur vie; le Sous-Bachi en fait une ſi exacte perquiſition, qu'il eſt difficile de ne pas tomber entre ſes mains. Les galanteries ſont encore plus dangereuſes, il y va de la vie; comment donc faire, me dira quelqu'un, c'eſt bien cruel de traiter les gens ſi durement; gardez la continence, ou achetez des Eſclaves, ou enfin mariez-vous au Cubin, car point de libertinage en Turquie, il faut ſe conformer aux Loix, ou s'expoſer à de grands malheurs; avoüez que ces maximes & ces pratiques, quoi qu'un peu groſſieres, ſont cependant aſſez ſagement établies: en effet n'y a-t-il pas moins de crime d'avoir pluſieurs

femmes qui vous appartiennent, & dont vous pouvez joüir en toute liberté, que d'uſurper le bien de ſon prochain, lui ravir ſon honneur, & vous expoſer à mille malheurs.

Cependant on condamne les Muſulmans d'être ſi paſſionnés pour les femmes, on crie, on clabaude contre eux, on les traite de voluptueux, de brutaux, de Sardanapales, pendant que chez nous les femmes ſont preſque toutes en commun. Si la ſimple fornication n'eſt pas un crime chez les Mahometans, du moins elle eſt ſeverement défenduë, & on la punit très-rigoureuſement; il ne ſe trouve en Turquie aucun lieu de débauche, au lieu que les Chrétiens croyant faire un grand peché non ſeulement couchent ſans ſcrupule avec la premiere fille qui leur tombe ſous la main, mais encore tolerent, ou du moins ne puniſſent point l'adultere, la fornication, & que les lieux ſcandaleux

fourmillent dans tous leurs Pays; enfin penſera-t'on que l'adultere puni de mort chez les Turcs, & qui eſt ſi étroitement défendu par Dieu & par Jeſus-Chriſt, ſoit ſi odieux à ceux qui ſuivent l'Evangile, lorſqu'on enviſage le grand nombre qui ſe commettent ſans preſque aucun ſcrupule ? de-là toutes ces abominations, ces crimes affreux, ces bouleverſemens de familles, qui n'arrivent jamais chez les Ottomans, & qui ſoüillent la vie de la maniere la plus monſtrueuſe & la plus generale. Ne ſommes-nous pas plus loüables que vous, vous diſent les Turcs, & pouvez-vous nous blâmer d'admettre la poligamie ? tandis que chez vous on joüit impunément de toutes les filles & les femmes d'autrui. Voyez en Italie où l'on fait un trafic honteux des femmes publiques, comparez notre vie à la vôtre, & vous verrez que nous ſommes infiniment plus loüables & plus ſobres que vous autres

Chrétiens. Conſiderez-moi, me dit un jour un grand Seigneur Turc, je viens de France & de Paris, j'ai pratiqué les femmes, & je tombe par morceaux. La Turquie & ſurtout Conſtantinople a-t'elle jamais été attaquée de ce mal ? non ſans doute, parce que nous ne ſouffrons jamais ces lieux infames de débauche, où la jeuneſſe s'abîme & ſe rend pour un inſtant de plaiſir infirme & miſerable toute ſa vie. Je n'en dis pas davantage ſur cet article, il eſt un peu trop delicat & trop puant pour les oreilles chaſtes.

CHAPITRE VI.

La maniere de vivre & de ſaluer des Turcs ; leur droiture, leur probité, leur juſtice, leur molleſſe, leur faineantiſe, & leurs principaux vices.

ON doit être perſuadé par tout ce que j'ai dit ci-deſſus, que la vie des Ottomans eſt très-reglée, que le faſte & la mondanité ſont des choſes inconnuës à cette Nation. Pour en faire un portrait naïf, il faut les diſtinguer en quatre états differens, & les reduire à quatre claſſes ; les premiers ſont ceux qui occupent les charges & les emplois ; les ſeconds les riches qui vivent de leurs biens ; les troiſiémes les Artiſans & tous ceux qui vivent de leur negoce ou de leur travail ; enfin les quatriémes les Religieux.

Les premiers qui ont des charges, ſoit à la Cour, ou ailleurs, ſont entierement occupés à leurs fonctions & aux devoirs de leurs emplois, tant pour remplir leurs obligations, que par la crainte des châtimens, ou d'être diſgraciés: ceux-là menent une vie fort active & très-laborieuſe, ils ſont ſans ceſſe ſur le quivive pour ſe mettre à couvert de la jalouſie de quelque ennemi caché, & ſans ceſſe intrigués afin de ſupplanter ceux qui leur portent ombrage, & dont ils briguent les emplois. Les preſens ſont ordinairement le plus ſûr appui qu'ils ayent, & le plus fort moyen dont ils ſe ſervent pour réüſſir dans leurs projets; ils en font de conſiderables à leurs Patrons & à ceux qui les protegent; ils en reçoivent également de ceux qui ſont au-deſſous d'eux; les premiers en font au Sultan & aux Sultanes; les ſeconds aux premiers, les troiſiémes aux ſeconds; ainſi du reſte: de ſorte que c'eſt un con-

cours extraordinaire de dons & de preſens, qui paſſant d'une main à une autre s'engloutiſſent preſque tous dans le Serail ; enfin rien ne ſe donne, ne ſe fait, ne ſe continuë & ne ſe paracheve que par les preſens, on vient à bout de tout par ce moyen, les plus grands crimes ſont abolis aux Chrétiens, pourvû que l'argent & les preſens ſoient abondamment prodigués : c'eſt dommage que les Turcs ſoient ſi ſuſceptibles d'interêt, mais quelle eſt la Nation dans laquelle il ne regne pas des défauts.

Les riches qui vivent de leurs revenus ne s'occupent à rien, ils menent une vie fort molle & très-faineante, excepté l'exercice de la priere, ils ne ſont occupés qu'à fumer, prendre du caffé, boire, manger, dormir, careſſer leurs femmes, & à joüer avec elles au jeu de coquilles.

Les Artiſans, les Marchands & tous ceux du bas étage ſont aſſez

attentifs à leur negoce, ou à leur travail ſelon leur capacité & leur genie ; mais ceux qui travaillent choiſiſſent toûjours des métiers faciles qui ne demandent pas beaucoup de peines & de fatigues, excepté les Matelots, les Jardiniers, & ceux qui ſont employés aux travaux publics. Quand un Turc a travaillé trois ou quatre heures, c'eſt beaucoup, toutes leurs boutiques ſe ferment ordinairement à cinq heures, ils paſſent le reſte de la journée à ſe divertir dans les caffés publics, à fumer, & à prendre du Caffé ; c'eſt quelque choſe d'aſſez ſingulier de voir ces Meſſieurs au nombre de trois ou quatre cens converſer familierement enſemble dans ces Caffés, joüer à des jeux innocens ſans entendre aucun bruit ; il ne paroît pas qu'il y ait du monde, je ſuis ſûr que trois François feroient plus de vacarme que trois mille Turcs, ils ſont d'un flegme à glacer, & ce qu'il y a de

de particulier dans cette Nation qui eſt très-vive, c'eſt qu'ils ne rient preſque jamais & s'emportent encore moins ; on ne voit parmi eux ni querelles, ni diſputes, chacun dit ſes raiſons ſans s'émouvoir & ſans s'alterer. Grand exemple de moderation pour nous ! les Religieux ſont de pluſieurs eſpeces, je m'attache à deux ſortes que j'ai vû & pratiqué, ſçavoir les Dervis & les Santons. Les Dervis vivent dans une eſpece de communauté ſous la conduite d'un Superieur, devant lequel ils s'aſſemblent le Mercredi & le Vendredi dans une grande Sale où ils danſent pendant une heure au ſon d'une flute Allemande ; le Superieur eſt aſſis dans une chaire élevée ſur une eſtrade, chaque Religieux vient lui faire la reverence & le ſalüe par une inclination de tête, les deux mains croiſées ſur la poitrine ; enſuite ils ſe ramaſſent tous dans un cercle, où après une courte priere faite par le

Superieur, qui fait le ſignal, ces Dervis commencent à piroüetter avec une telle rapidité que la vûë en eſt ébloüie; ils tournent ainſi les bras étendus juſqu'à ce qu'ils ayent fait cinq fois le tour du rond dont ils ne ſortent jamais, ils avancent comme imperceptiblement toûjours en tournant.

Il y a à Topehana une autre ſorte de Dervis, qui au lieu de la danſe crient comme des poſſedés, *alla*, qui ſignifie *Grand Dieu*, juſqu'à ce qu'ils crachent le ſang; ces Religieux ne font point vœu de Celibat, ils peuvent ſe marier quand ils le jugent à propos ſans ſortir de leur Cloître.

Enfin les Santons ſont des Hermites qui vivent dans les Deſerts, ne communiquant avec perſonne; ils ſont d'une grande auſterité, ne mangeant jamais que des racines cruës, ſans pain ni autre aliment que ces racines & de l'eau; ils ſont ſi effroyables & ſi hideux, qu'ils

ſont peur, figurez-vous de gens tout nuds, excepté une peau d'ours qui leur couvre la moitié du corps, ſans turban ni bonnet, leurs cheveux épars ſur leur viſage, rempli auſſi bien que le reſte du corps de cicatrices & d'inciſions qu'ils ſe font deux fois la ſemaine avec un couteau ou un raſoir; ils n'ont d'autres lits qu'une pierre de marbre, ſemblables à des bacchantes, ou à des poſſedés; ils marchent en tremblant & en piétonnant, comme s'ils étoient effectivement poſſedés de quelque eſprit; ils prétendent être obſedés de l'eſprit de Mahomet, ils ſe mêlent de prophetiſer, enfin ils ſont en telle veneration que tous les Grands Seigneurs en ont un à leur ſervice pour les aſſiſter de leurs conſeils & de leurs prieres; cependant les crimes abominables dont on les accuſe ne s'accommodent gueres avec leur prétenduë ſainteté; non ſeulement on dit qu'ils volent, tuent, aſſaſſinent

pluſieurs perſonnes, mais encore qu'ils corrompent un nombre de filles & de femmes, parce qu'ils ont plus d'accès auprès d'elles qu'aucun homme.

Tous les Turcs, de quelque état ou condition qu'ils ſoient, vivent à peu près les uns comme les autres, c'eſt-à-dire ſans delicateſſe, très-groſſierement & fort ſobrement, excepté les vauriens & les bandis qui n'obſervent point la Loi, & qui ſont preſque toûjours yvres. Leurs tables ſont ſervies ſans ſomptuoſité & ſans bon goût, une poule boüillie avec du ris, de la coriandre & du ſucre, fait le meilleur repas d'un homme de vingt-mille écus de rente, & c'eſt à peu près ce qu'on appelle le pilau dont je vais donner un peu plus bas la maniere de le faire. Le reſte de leur nourriture conſiſte en quelques plats de poiſſon, quelques patiſſeries douces & fades, des fruits, des legumes & ſur-tout des melons & des con-

combres dont ils font grand cas; ils ſe ſervent rarement de ſucre, ils n'en uſent point dans le Caffé; le miel eſt fort en uſage chez eux, ils en mettent dans tous leurs mêts; l'heure du dîné étant venuë on apporte proche du Sofa où ils ſont aſſis toûjours ſur leurs jambes en croix comme les Tailleurs, une petite table d'airain, ou de bois d'olivier, ou de noyer, incruſtée d'ivoire, & de nacre de perles, qu'on couvre d'une nappe bleuë ou de toile des Indes à fleurs très-propre & très-belle; ſur cette table, qui eſt ordinairement d'un pied & demi ou de deux pieds de diametre faite en octogône ou exagône, on y ſert chaque plat l'un après l'autre. On ne met point de ſerviette ſur la table, mais un valet l'étend ſur les genoux du maître, ſe tenant toûjours auprès de lui pour lui couper ſa viande & ſon pain, c'eſt une marque de grandeur chez les Turcs de ſe faire ſervir juſques dans

les moindres choſes. Ils ne ſe ſervent jamais de fourchette, mangeant toûjours avec les doigts de la main droite qu'ils eſſuyent à chaque fois après avoir rejetté ce qui leur reſte aux doigts dans le plat; leurs cuilliers ſont beaucoup plus grandes que les nôtres, mais ils n'en uſent que très-rarement en mangeant; leur vaiſſelle n'eſt que de fayance ou de porcelaine, ils ſe font un très-grand ſcrupule de manger ou de boire dans l'or & dans l'argent; ils ne boivent point pendant tout le repas, quoiqu'ils le faſſent aſſez long, mais ſi-tôt que la table eſt levée on leur apporte une coupe de ſorbet, enſuite à laver, enfin le Caffé, le tabac, & les pipes qui leur ſervent de divertiſſement pendant tout le reſte du jour. Le maître de la maiſon mange toûjours ſeul, excepté qu'il n'ait invité quelques-uns de ſes amis, jamais ſes femmes, ni ſes enfans ne mangent avec lui, ce qu'on lui a

deſſervi paſſe dans l'appartement des femmes & des enfans, enſuite aux Eſclaves. Le ſoir étant venu on leur apporte un matelat, des linceuls, une couverture dans le même lieu où ils ont bû & mangé, où ils dorment toute la nuit, à moins qu'ils ne couchent avec leurs femmes, car je ſuppoſe en ce cas qu'ils ſe reveillent quelquefois; ils ſoupent à cinq heures, c'eſt leur meilleur repas, parce qu'ordinairement ils ne mangent à dîné que des legumes, des fruits, & ſur-tout des concombres qui ſont très-delicieux & fort ſains. Telle eſt à peu près la vie des Turcs, qui les a vûs un jour les a vûs toute leur vie, ils ne ſe dérangent jamais, quelque compagnie qu'ils ayent, ou quelque feſtin qu'ils faſſent; comme j'ai promis d'enſeigner à faire le pilau, il eſt tems d'en parler auſſi-bien que du ſorbet.

Le pilau ſe fait ſelon la qualité

des perſonnes, & la quantité qu'on en a beſoin, on prend par exemple un morceau de mouton, ou une poule, ou des pigeonneaux, quelquefois de ces trois viandes enſemble, on les fait cuire à moitié dans un pot, après quoi on vuide le tout dans un baſſin, on lave enſuite le pot, & on le remet ſur le feu avec du beurre qu'on fait bien rouſſir, alors on coupe cette viande par morceaux & on la fait bien frire dans le beurre, le ris étant bien lavé, on en met par-deſſus la viande autant que l'on juge à propos, & on verſe du boüillon, en ſorte qu'il ſurpaſſe la viande & le ris d'un bon doigt, on fait ſous le pot un feu fort clair afin que le ris puiſſe cuire ſans ſe créver, il faut que tous les grains ſoient cuits entiers, on met du poivre en grain. Après cela on couvre le pot avec un linge en cinq ou ſix doubles, mettant le couvercle par-deſſus; enfin on fait encore une ſeconde

fois fondre du beurre bien chaud qu'on jette dans des trous qu'on fait au ris avec le manche de cuillier, après quoi on le laiſſe encore mitonner à petit feu juſqu'à ce qu'on le ſerve ; on le dreſſe dans de grands plats, la viande bien arrangée au-deſſus. Voilà le pilau. Ils en font de trois ſortes ; de blanc ſans y rien mettre, le laiſſant dans ſa couleur naturelle ; de jaune en y mêlant du ſafran ; enfin de couleur incarnate en y jettant du jus de grenade.

Le ſorbet ſe compoſe de pluſieurs façons, le plus commun approche de notre limonade, mais on y met fort peu d'eau, il eſt preſque tout ſucre & jus de citron, ambre & muſc ; ils en font d'une autre maniere qu'ils eſtiment beaucoup ; ils ſe ſervent d'une eau diſtillée de la fleur d'une plante qui croît dans les étangs & dans les rivieres, qui a la forme d'un fer de cheval, elle s'appelle *Nulnuſer*,

mais le ſorbet dont on fait le plus de cas, & que boit le Grand Seigneur de même que les Grands de la Porte, eſt fait avec le jus de violette, le ſucre & un peu de jus de citron. Le *Magion* eſt une autre eſpece de boiſſon qui n'eſt en uſage que lorſqu'ils veulent careſſer leurs femmes, elle échauffe extraordinairement; ils uſent auſſi de beaucoup d'opium qui les rend comme furieux, & qui leur cauſe une douce ivreſſe; ils s'en ſervent ſouvent pour endormir ceux à qui ils veulent joüer quelque tour; la compoſition qu'ils en font eſt delicieuſe, je n'ai jamais rien bû de plus delicat & de plus exquis; mais il eſt très-pernicieux à la ſanté, ſur-tout pour ceux qui n'en font pas un uſage journalier. Les Turcs y ſont tellement habitués qu'il ne produit chez eux aucun mauvais effet; enfin puiſque j'ai tant parlé de leurs mêts, il faut dire un mot de leur maniere de rôtir les viandes. Les

moutons & les agneaux qui ſont les ſeules viandes qu'ils rôtiſſent, ſont mis tout entiers dans des fourneaux faits de terre, où on les pend par la tête ; au fond du fourneau on met un baſſin de ris avec de l'eau qui reçoit la graiſſe de la bête ; la queuë des moutons qui peſe quelquefois vingt à vingt-cinq livres, rend beaucoup de graiſſe, elle eſt trop graſſe & dégoûtante ; mais celle des agneaux eſt fort excellente & auſſi delicate que des ris de veau. Les pauvres gens font leur rôti dans le four, qui conſiſte dans un membre de mouton avec du ris & beaucoup d'oignons ; mais toutes ces viandes, même le pilau, ne ſe mangent qu'à ſouper, comme je l'ai déja dit, environ les cinq heures. Pour les oiſeaux, la venaiſon, le gibier, ſur-tout le lievre qui eſt cependant très-delicieux dans ce Païs, les Turcs n'en mangent jamais, ils ne mangent même que très-rarement du poiſſon, quoiqu'il ſoit

exquis & très-abondant dans ce Pays. On peut conclure de-là que leur nourriture n'eſt pas fort delicate; ils ne ſçavent ce que c'eſt que les ragoûts, la fine patiſſerie, ni toutes ces friandiſes ſi en uſage parmi les Européens, particulierement parmi les François; cependant quand ils ſe trouvent à nos repas, ils s'en accommodent parfaitement bien; il faut que leur nourriture ſoit bonne, car ils ſont tous fort ſains, fort robuſtes & preſque jamais malades.

Quand les Turcs vous ſaluent, ou vous approchent, ils n'ôtent jamais leur bonnet ni leur turban de deſſus leur tête; leur ſalutation eſt en diſant *Salamaleck*, qui ſignifie *Dieu vous garde*, de mettre la main ſur la poitrine, enſuite de la porter au front & ſur la tête; à ceux à qui ils doivent de la ſoûmiſſion ou qu'ils veulent beaucoup honorer, ils leur baiſent le bas de la robe, les ſaluent les deux mains croiſées ſur la

poitrine, en faiſant de profondes inclinations, & en les mettant enſuite toutes deux ſur la tête. Suppoſé qu'ils ſoient obligés de faire quelques ſermens, ou de jurer pour affirmer une verité, ils mettent la main droite ſur la tête, & jurent par leur Turban ou par leur barbe, ne ſe ſervant jamais du nom de Dieu ni de l'Alcoran, parce qu'ils croiroient prophaner.

De la droiture, de la probité des Turcs, de leur juſtice & des differens ſupplices pratiqués en Turquie contre les criminels.

La droiture & l'équité des Turcs ſont ſi connuës, qu'il y a peu de gens qui n'en ſoient convaincus; il ne faut pour en être pleinement perſuadé, que jetter les yeux ſur leurs maximes, & ſur l'attachement qu'ils ont à leur Religion qu'ils obſervent avec une grande exactitude, ſur-tout dans les ar-

ticles eſſentiels ; or comme la droiture, la juſtice & l'équité y ſont fort recommandées, elles paroiſſent avec éclat dans toute leur conduite, juſques dans les moindres choſes ; je ne parle toûjours que des vrais Muſulmans, car les libertins ſans conſcience qui vivent parmi eux mépriſent autant l'Alcoran, que ceux qui ſont parmi nous mépriſent l'Evangile, ou plûtôt ce ſont de vrais prophanateurs des Loix, ſoit divines, ſoit humaines ; il n'y a perſonne qui puiſſe les accuſer de vol, de friponnerie, ni de fraude ; la police y eſt ſi bien ordonnée, & on veille ſi exactement à faire obſerver les Loix, que les peines retiennent ceux qui auroient le plus d'envie de les violer. Toutes les marchandiſes & toutes les denrées, de quelque condition & de quelque valeur qu'elles ſoient, ſont toutes taxées ; le Cadi qui fait continuellement la ronde pour examiner les poids, les meſures & tous les maga-

ſins, a tant de vigilance, qu'il eſt impoſſible de friponner, ou de vendre quelque choſe de mauvais, de mal conditionné, ou qui ſoit au-deſſus de ſa valeur : ainſi on peut envoyer un enfant acheter ce qui vous eſt neceſſaire, ſans craindre qu'on le trompe. S'il arrivoit qu'un enfant, allant acheter des fruits, en mangeât, alors s'il eſt trouvé par le Cadi, il faut qu'il diſe à qui il a acheté ces fruits, le nombre qu'il en a eu, & s'il n'avoüe point qu'il en ait mangé, & que le compte n'y ſoit pas, ou qu'il ne s'en trouve pas pour la valeur de l'argent, le pauvre Marchand eſſuye une rude baſtonnade, & toute ſa boutique eſt confiſquée, cela eſt arrivé ſi ſouvent qu'on n'a garde d'y retomber ; enfin c'eſt aſſez dire que la fraude eſt ſi ſeverement punie dans la moindre bagatelle, qu'il ne s'en trouve aucune. La bonne foi regne beaucoup dans le negoce ; ſi un Marchand Turc a vendu quelques

marchandiſes, & que dans le payement vous lui ayez donné plus qu'il ne lui faut, il reviendroit de cent lieuës pour le rapporter, s'il ne pouvoit autrement vous le faire tenir. On peut acheter ſur leur parole les marchandiſes que vous deſirez, ſans craindre qu'elles ſoient de moindre valeur ou mal conditionnées; veut-on trafiquer ſur mer dans leurs Bâtimens, vous devez être perſuadé que ce que vous avez eſt auſſi en ſûreté entre leurs mains que chez vous; ils négocient vos marchandiſes, les vendent toûjours au-delà du prix que vous avez limité, & quoi qu'ils ne ſoient point tenus de vous rendre le ſurplus, ils vous en tiennent compte juſqu'à un ſol; cependant ils n'ont jamais aucune facture des marchandiſes comme chez les autres Nations, tout leur eſt confié ſur leur ſeule parole dont ils ſont eſclaves; enfin on doit être convaincu que quand un Turc a promis quelque choſe, il effectuë ſa

ſa parole au peril de ſes biens, de ſa fortune, & même de ſa vie; ſi vous faites voyage ſur leurs Vaiſſeaux, non ſeulement votre perſonne eſt très-en ſûreté, mais encore ce qui vous appartient, juſqu'à vos proviſions de bouche qu'ils laiſſeroient plûtôt gâter que d'y toucher à moins que vous ne les leur donnaſſiez. Confiez-leur votre femme, vos filles, une eſclave, ou quelque choſe que ce puiſſe être pour les tranſporter dans quelque lieu, ils ſeront mille fois plus en ſûreté qu'entre vos mains; enfin ils ſont ſi exacts à tenir & à effectuer leurs promeſſes, qu'ils aimeroient mieux perdre la vie que de vous être infideles; cependant ces pauvres gens qui jugent des autres par eux-mêmes, ſont tous les jours trompés & fraudés par les Chrétiens, ſur-tout par les Européens qui s'étudient à inventer mille ruſes pour les duper, non ſeulement par les marchandiſes qu'ils

leur troquent, ou qu'ils leur vendent, qui ne valent preſque rien, n'étant que le rebut de leur Pays, & ce qu'il y a de plus mauvais; mais encore en fraudant les impôts, en introduiſant mille ſortes de monnoyes qu'ils font monter une fois auſſi haut que leur valeur naturelle; enfin en leur manquant de parole dans les marchés & dans les conventions qu'ils font avec eux; ils le voyent, ils le connoiſſent, & ſe contentent de les mépriſer & de dire qu'il faut que la Religion des Chrétiens ſoit bien mauvaiſe, puiſqu'elle ſouffre tant de friponneries.

La juſtice des Turcs eſt prompte, ſans délai, & très-exacte; il ne ſe trouve point dans ce Pays d'Avocats ni de Procureurs, chacun eſt reçû à déduire ſa cauſe; dans le Divan, il ne ſe parle point de délais ni de renvois, on ne fait point languir les gens, ni on ne les conſume point en frais, une affaire eſt vuidée ſur le champ, de quelque

nature qu'elle puiſſe être. Le Divan s'aſſemble quatre fois par ſemaine, le Dimanche, le Lundi, le Mardi & le Samedi, depuis quatre heures du matin juſqu'à midi : ainſi chacun peut avoir audience, & n'eſt jamais renvoyé. Les Officiers qui compoſent le Divan ſont le Grand Viſir, les ſix Viſirs du Banc, les deux *Cadileſquers* de Romanie & de la Natolie, qui ſont les grands Juges & Intendans des Armées, les trois *Teſterdars* ou Tréſoriers generaux, le *Niſſangi-Bacha* ou Grand Chancelier, & le *Netangi*, qui eſt comme le Secretaire d'Etat, avec quelques Greffiers ou Notaires. Le Chiaoux-Bachi, ſçavoir le General des Chiaoux qui ſont ceux qui portent les commandemens du Prince dans tout l'Empire, ſe tient à la porte avec une troupe de ſes gens pour executer les ordres du Grand Viſir ; tous ces Officiers dinent dans la même Sale ſans ceremonie ; leur repas ne dure tout au

plus qu'une demie heure ; le Grand Viſir eſt ſervi en particulier & mange ſeul ; à moins qu'il n'invite quelqu'un des Pachas pour lui tenir compagnie ; c'eſt dans ce tems qu'on porte le *Chourba*, qui eſt un potage de ris, aux Janiſſaires qui ſont en faction ſous les galeries ; s'ils ont quelque choſe contre le Grand Viſir, contre le Sultán, ou contre quelque autre Seigneur ; ils refuſent le *Chourba* & n'en veulent pas manger ; le Grand Seigneur qui en eſt d'abord averti leur envoye le Kapou-Agaſi, Grand-Maître du Serail, pour ſçavoir ce qu'ils ont ou ce qu'ils deſirent ; alors il y en a un d'entre eux qu'ils députent pour porter la parole, cet Eunuque fait ſon rapport au Grand Sultan qui fait ordinairement étrangler celui contre qui ils forment des plaintes, & leur envoye ſa tête afin d'appaiſer ces mutins, ou leur fait diſtribuer une bonne ſomme.

Pour revenir à la juſtice, elle ſe

rend ſans délai : c'eſt pourquoi il faut toûjours avoir vos témoins avec vous, il faut auſſi porter avec ſoi dequoi ſatisfaire à ſa partie, car on ne vous donne aucun terme, il faut payer ou aller en priſon. Quand il n'y a point de témoins de part & d'autre, & que la cauſe eſt fort obſcure, on demande le ſerment ſelon qu'il eſt uſité dans chaque Nation ; & quand les deux parties font également ſerment, alors comme il doit y avoir un fauſſaire, ils ſont mis tous deux en priſon ; enſuite on s'informe de leurs mœurs & de leur probité, celui qui eſt connu pour le plus honnête homme eſt rélâché, gagne ſa cauſe, & l'autre eſt puni ſeverement & eſt obligé de ſatisfaire à ſa partie. Il eſt neceſſaire de dire ici quelque choſe des ſupplices uſités en Turquie. Il y en a de cinq eſpeces pour les hommes, & deux pour les femmes. Le premier & le moins grief eſt l'amende pecuniaire ; le ſecond la baſton-

nade, qui eſt depuis vingt coups juſqu'à cinq cens ; le troiſiéme la priſon, ou perpetuel, ou limitée ; le quatriéme l'exil, qui n'eſt que pour les grands Seigneurs Turcs ; enfin le cinquiéme la mort. Il y a cinq ſortes de ſupplices pour ceux qui ſont condamnés à la mort ; deux pour les Turcs, & trois pour les Chrétiens ; ceux qui ſont annexés aux Turcs ſont d'être étranglé ou d'avoir la tête coupée ; il n'y a que ceux qui ſont dans les charges qui ayent le privilege d'être étranglés, c'eſt la mort la plus glorieuſe ; quatre muets avec un Chiaoux vont par ordre du Grand Seigneur pour executer cet ordre ; le Chiaoux ſuivi des muets, après avoir fait une profonde reverence au Seigneur, lui annonce la mort & lui preſente un cordon de ſoye ; il le prend, le baiſe, enſuite ſe le met au col ; alors les muets ſe jettent ſur lui & l'étranglent ; tous les autres Turcs ſont décollés. La baſtonnade ſe

donne indifferemment aux Turcs & aux Chrétiens ; elle ſe fait de cette maniere : on prend un morceau de bois d'un pied & demi de long qui eſt percé par les deux bouts, on paſſe une bonne corde groſſe comme la moitié du doigt dans les trous dans leſquels on l'attache, en ſorte qu'il reſſemble à un arc débandé ; on paſſe enſuite les jambes dans cette corde qu'on tortille avec le bâton, en ſorte que les jambes ſoient bien jointes, & les pieds étroitement ſerrés l'un contre l'autre ; on attache encore une corde aux jambes qui paſſe par une poulie attachée au plancher, l'homme eſt couché ſur les reins, & on éleve ſes pieds en haut par le moyen de la poulie, alors on frappe ſur la plante des pieds avec une verge houſſine bien ployante, ou un nerf de bœuf, le nombre des coups portés par la ſentence ; ſouvent ceux qui ſont condamnés à cinq cens coups meurent dans ce ſupplice.

Pour donner l'eſtrapade on fait une forme de potence ſoûtenue par deux piliers, remplie de crochets fort pointus & fort tranchans ; il y a un troiſiéme pilier beaucoup plus élevé, au haut duquel il y a une poulie dans laquelle on paſſe une corde qu'on lie ſous les aiſſelles, par le moyen de laquelle on éleve l'homme en l'air, en le laiſſant tomber tout à coup ſur ces crampons où il s'attache tantôt par la tête, tantôt par le ventre, &c. où on le laiſſe mourir ſans aucun ſecours ; quelquefois il y reſte pendant quatre jours en vie, & meurt comme un deſeſperé.

Le ſupplice de la Pale eſt encore très-inhumain, on couche un homme ſur le ventre, on l'attache ſur une eſpece de ſelle ou de bât de cheval qui lui ſerre les deux côtés, on prend enſuite un picquet de bois de la groſſeur de la moitié du bras fort pointu, qu'on lui fait entrer par le fondement à coups

de maſſe juſqu'à ce qu'il ſorte par la tête, l'épaule, l'eſtomach ou le ventre, après quoi on le plante en terre ; quand les parties nobles ne ſont pas offenſées, ce qui arrive ſouvent, il peut vivre ſur la Pale fort long-tems, j'en ai vû un y demeurer vivant l'eſpace de cinq jours ; ſi quelqu'un par charité veut s'enhardir à lui donner à boire, car on fait de rigoureuſes défenſes de le faire, il meurt auſſi-tôt ; c'eſt une grande charité, parce qu'on abrege bien des douleurs au patient ; le ſupplice du feu n'eſt que pour les Renegats qui rentrent dans le Chriſtianiſme.

Les femmes eſſuyent auſſi la baſtonnade, mais on la leur donne ſur le derriere ; leur ſupplice ordinaire c'eſt d'être noyées ; pour cet effet on les renferme dans un grand ſac de peau bien couſu, on les jette dans la Mer, on prétend qu'elles peuvent y vivre plus de vingt-quatre heures. La Pale &

l'eſtrapade ne ſont que pour les criminels du premier ordre, comme les aſſaſſins & les prophanateurs de la Religion Ottomane; on peut facilement ſe racheter de tous ces ſupplices pour une groſſe ſomme d'argent, qui eſt toûjours proportionnée aux crimes; mais la recidive eſt rarement pardonnée, ainſi ces ſupplices ne ſont que pour les malheureux, ou pour les grands ſcelerats.

Des crimes & des paſſions dominantes des Turcs.

Si la paſſion effrenée pour les femmes captive beaucoup les Turcs, ils ne ſont pas moins eſclaves du crime abominable de ſodomie; rien n'eſt plus en uſage parmi ceux qui ne ſont point mariés, je ne parle que des libertins, car les autres en ont autant d'horreur que nous; ils ont ſecretement des Serails de jeunes hommes depuis

l'âge de douze ans juſqu'à vingt, où ils vont aſſouvir leur crime horrible; ils payent largement les chefs de ces infames lieux, afin de n'être pas découverts & d'éviter la punition d'un ſi noir crime.

L'yvrognerie eſt encore une de leurs paſſions dominantes, quand ils trouvent du vin, ils ne quittent pas qu'ils ne tombent à la renverſe; mais comme ils n'en peuvent avoir que chez les Chrétiens, quand on les voit ſoûs on les renferme par charité juſqu'à ce qu'ils ayent cuvé leur vin, afin de ne les pas expoſer au châtiment; auſſi quand ils trouvent le moyen de vous rendre ſervice, ils le font au peril de leur vie, outre qu'ils payent très-cherement ceux chez qui ils vont boire; enfin l'interêt eſt encore un vice qui les gouverne beaucoup, & auquel ils ne reſiſtent jamais: en effet, il n'y a rien qu'ils ne faſſent & qu'ils n'entreprennent pour de l'argent, ils en ſont ſi avides qu'il n'y

a point de grace de quelque nature qu'elle puiſſe être qui ſoit refuſée quand on leur preſente de ce métal ; a-t'on tué un Turc, les parens du défunt moyennant une ſomme de cent piaſtres ſe déportent de leur pourſuite, & pour une autre ſomme pareille que vous donnez au Cadi vous obtenez d'abord votre grace ; que l'on ſoit trouvé & ſurpris en flagrant délit avec une femme Turque, vous ne pouvez éviter la mort qu'en prenant le Turban & qu'en renonçant au Chriſtianiſme ; cependant j'ai connu un riche Marchand qui en a été quite pour trente mille piaſtres : ainſi il n'y a point de crime en Turquie qui ne ſoit pardonné pour de l'argent, ni de permiſſion qui ne ſoit accordée au préjudice des Loix les plus ſeveres ; par exemple il eſt défendu à tout Chrétien ſous peine de mort ou de ſe faire Turc d'entrer dans les moſquées ; cependant pour dix ou douze écus vous avec ac-

cès en tous ces lieux, & pouvez y entrer auſſi librement que chez vous; enfin il n'y a que l'appartement des femmes du Serail & les Harems des autres Turcs où on ne peut entrer quelque ſomme qu'on voulût offrir, & de quelque qualité ou condition qu'on puiſſe être, parce que c'eſt une Loi à laquelle on ne peut contrevenir ſans une grande infamie. Tels ſont les défauts des Turcs, qui ſans cela ſeroient les plus honnêtes gens du monde.

CHAPITRE VII.

Des jeux, des divertiſſemens, & des principales réjoüiſſances des Turcs.

IL ne faut pas ſe figurer qu'il y ait des Academies de jeu chez les Turcs comme chez les Chrétiens, où l'on peut dans un moment ſe rendre malheureux pour toute ſa vie, & ſe ruiner en expoſant au hazard ſes biens & ſa fortune; non, les Turcs ignorent tout jeu de carte & de hazard, ils paſſent leur tems à des divertiſſemens innocens, comme le chant, la danſe, les inſtrumens; le ſeul jeu connu chez eux eſt le jeu des coquilles, ce jeu ſe joüe ſur une petite table ou planche de bois fort propre, longue de deux pieds & large d'un, où il y a douze trous ou foſſettes qui forment deux rangs, ſix

à chaque rang ; les deux perſonnes qui joüent ont chacun trente-ſix petites coquilles de mer qu'ils mettent une à une dans chaque foſſette, commençant par celle qu'ils jugent à propos ; quand celui qui met dans ces trous rencontre pair, c'eſt-à-dire deux, quatre ou ſix, il leve les coquilles & continuë juſqu'à ce qu'il ait gagné les trente-ſix de ſon compagnon ; ils ne joüent jamais pour de l'argent, ceux qui hazardent quelque choſe au jeu, expoſent tout au plus cinq ou ſix taſſes de caffé qui valent un ou deux paras ; de cette maniere la perte qu'ils font ne pouvant les incommoder, ils ne jurent & ne tempêtent jamais lorſqu'ils perdent, comme nos joüeurs de profeſſion font en Europe. Non, ces blaſphêmes, ces imprecations, ces deſeſpoirs ſi uſités en France & ailleurs ſont inconnus dans ce Pays, parce qu'on ne riſque jamais rien au jeu qui puiſſe cauſer le moindre dérangement ; quand ils voyent ces

jeux qui ſe pratiquent chez les Ambaſſadeurs & chez les Marchands étrangers à Galata & à Pera, ils hauſſent les épaules & diſent qu'il faut être poſſedé du demon pour pouvoir trouver du plaiſir à ces ſortes de jeux qui vous cauſent ſouvent les plus cuiſans chagrins: car, diſent-ils, ou vous joüez ſimplement pour vous recréer, ou c'eſt uniquement pour gagner de l'argent; ſi c'eſt pour vous réjoüir & paſſer le tems, pourquoi s'expoſer à une perte conſiderable? La crainte ſeule de perdre vous tourmente mille fois plus que vous ne goûtez de plaiſir; ajoutez à cela une perte réelle & conſiderable, quels remors ne reſſentez-vous pas en joüant & lorſque vous avez joüé? Si le ſeul gain vous fait rechercher le jeu, n'avez-vous pas des moyens plus ſûrs de gagner? Mettez votre argent en interêt, vous en aurez juſqu'à vingt pour cent, ou bien trafiquez le peu que vous avez, & vous trouverez

trouverez une reſſource aſſurée contre la miſere ; je trouve qu'ils ont beaucoup de raiſon, & que leur maniere de joüer eſt infiniment meilleure & plus loüable que la nôtre ; le jeu n'eſt donc preſque point uſité chez les Turcs, ils aiment mieux paſſer le tems à danſer ou à voir danſer, à joüer des inſtrumens, à chanter, à courir la bague, à tirer de l'Arc & à lancer le Javelot, qu'ils appellent le Giric ; ils n'ont auſſi aucun ſpectacle chez eux, comme Opera & Comedie ; quelquefois les Juifs font joüer des Marionettes, mais c'eſt ſi peu de choſe qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. Leur maniere de danſer eſt belle & majeſtueuſe, mais trop laſcive, auſſi-bien que leurs chanſons qui ſont horribles pour l'obſcenité ; toute la beauté de leurs danſes ne conſiſte que dans des geſtes très-ſignificatifs & ſi deshonnêtes, qu'il eſt impoſſible qu'elles ne corrompent le cœur. Leur chant & leur muſique reſſemblent plûtôt à un

charivari qu'à une melodie; ils ne chantent pas, ils hurlent, & comme ils n'ont aucune methode pour le chant, c'eſt une cacophonie qui écorche les oreilles quand ils chantent pluſieurs enſemble; il ont diverſes ſortes d'inſtrumens qui reſſemblent à leur muſique, c'eſt-à-dire, très-diſcordans: le plus uſité parmi eux eſt une eſpece de Guitarre à trois cordes faite de la moitié d'un coucourde qu'ils pincent avec les doigts, qui étant jointe à leur voix eſt plûtôt capable de faire fuir que d'attirer & de divertir. Ils ſe ſervent auſſi de la flute traverſiere dont ils joüent parfaitement mal, & du tambour de baſque; le meilleur de tous leurs inſtrumens de muſique c'eſt la harpe qu'ils pincent aſſez paſſablement. Les Seigneurs ou ceux qui ſont en état de courir la bague, s'exercent à ce divertiſſement fort ſouvent; c'eſt ce qu'il y a de plus beau à voir en Turquie, auſſi-bien que l'exercice

du Giric & de l'Arc. Les courſes de bague ſe font ordinairement dans l'Hypodrome, c'eſt là auſſi qu'on tire de l'Arc quelquefois deux fois la ſemaine, mais toûjours le Vendredi. Ils ſont très-adroits à ces exercices, parce qu'ils ſont parfaitement bons Cavaliers : en effet, je ne crois pas qu'il ſe trouve en Europe des Ecuyers qui ſurpaſſent les Turcs ; quoi qu'à les voir à cheval on ne diroit pas qu'ils pûſſent s'y tenir un moment, leurs étriers étant ſi courts qu'ils ont les jambes preſque toutes pliées ; outre cela ils n'ont que de méchantes botines de maroquin ſi larges & ſi mal faites, qu'elles ſont plus propres à embarraſſer un Cavalier qu'à le ſoûtenir à cheval ; cependant il n'y a pas au monde de meilleurs Cavaliers que les Turcs, parce que depuis l'âge de douze juſqu'à vingt ans ils s'appliquent à cet exercice ; auſſi font-ils des tours ſurprenans, ſoit en courant la bague, ſoit en lançant le Javelot, ou

en tirant de l'Arc ; ils ſe dreſſent ſouvent tout debout ſur la ſelle de leurs chevaux qui courent à toute bride, & ſe tiennent auſſi fermes que le meilleur Cavalier en ſelle ; d'autres fois étant en ſelle ils ſe courbent juſqu'à terre, & ramaſſent en courant avec une extrême dexterité une bague ; enfin il y en a de ſi adroits à tirer de l'Arc & à lancer le Javelot, qu'ils donnent dans le clou du fer du cheval, quoi qu'il court de toutes ſes forces, en caſſent la tête ſans jamais bleſſer le cheval ; il y a pluſieurs prix pour les plus adroits. L'exercice du Giric ne ſe fait que dans le Serail, où il ſe trouve ordinairement plus de quinze cens perſonnes ; il n'y en a qu'environ mille qui entrent dans la lice : ſi le Grand Sultan qui aſſiſte preſque toûjours à ce jeu, dont ſouvent la fin eſt très-tragique, y a pris quelque plaiſir, ſur-tout quand il y en a d'eſtropiés, il leur fait donner à chacun une bourſe de cinq cens

écus ; ſes preſens ſont plus ou moins grands, ſelon qu'il ſe trouve de belle humeur. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que quand Sa Hauteſſe veut faire ſes liberalités à ceux qui ont paru les plus vaillans, les Grands Seigneurs de ſa Cour qui ont paru comme les autres à cette Scene tragique, s'écartent doucement par bien-ſéance afin de lui laiſſer faire ſes preſens à ceux qui en ont plus beſoin qu'eux. Voilà une generoſité peu commune chez beaucoup de gens. Après que le Grand Seigneur s'eſt retiré, il eſt permis à ceux qui ſont reſtés dans la Cour & qui ſçavent manier le Javelot, de paſſer la journée à cet exercice; mais quelques beaux coups qu'ils faſſent, ou quelques bleſſures qu'ils reçoivent, ils n'ont point de preſens, parce que le Prince n'eſt pas témoin de leur bravoure; ils font ſeulement entre eux quelques gageures à qui donnera le plus beau coup dans le viſage & dans la tête ; il ne

ſe paſſe point de ces jeux qu'on ne voye des yeux crevés, des joues emportées & ſouvent la moitié du viſage, dont ils reſtent eſtropiés pendant tout le tems de leur vie ſans aucune recompenſe. Les autres principales réjoüiſſances ſe font pendant les trois jours du grand Bairam, le jour du petit, tous les Vendredis, quand l'on circoncit ou l'on marie quelques Grands Seigneurs, ou quelques Princeſſes ou Dames du Serail. Le jour des nôces & de la Circonciſion des particuliers chacun ſe réjoüit avec ſes amis: entre leurs réjoüiſſances publiques ils en ont une qui dure huit jours conſecutifs, ou plûtôt huit nuits, & dont perſonne n'a parlé juſqu'à preſent, elle s'appelle la tête des fleurs, en voici une courte Deſcription.

Comme il y a à Conſtantinople beaucoup de riches Turcs, qui ſont fort curieux en fleurs, particulierement en rares tulipes, & que ces Meſſieurs ont preſque tous de très-

belles Maiſons de plaiſance ſur le bord du Canal avec de magnifiques jardins & terraſſes en Amphitheatre depuis le haut des Collines juſques ſur le rivage de la Mer, ils celebrent une fête qui n'eſt autre choſe qu'un divertiſſement qu'ils appellent la fête des fleurs ; les tulipes ſont plus de leur goût qu'aucune autre fleur, à cauſe de ſon admirable varieté ; ils ont un ſoin extrême de les bien cultiver & d'avoir tout ce qu'il y a de plus extraordinaire en ce genre : en effet je ne crois pas qu'on puiſſe rien voir de plus beau, ni même qui en approche dans toute l'Europe ; étant fort amoureux de cette fleur, tous leurs jardins & leurs terraſſes en ſont remplies, on voit les plus riches parterres du monde, qui charment la vûë des curieux en plein jour ; mais ce n'eſt rien en comparaiſon du ſpectacle qu'ils produiſent pendant la nuit. La fête commence ordinairement le 20. de Fevrier, & dure juſqu'au 1. de Mars, &

comme les nuits ſont encore aſſez courtes dans cette ſaiſon, le plaiſir en dure davantage; figurez-vous donc un nombre prodigieux de pieds de tulipe, puiſqu'un particulier en a quelquefois juſqu'à vingt mille, vis-à-vis deſquels on met autant de miroirs & de chandelles de cire, qui étant allumées repreſentent dans le Canal par reverberation toutes ces tulipes auſſi naturelles que ſi vous les voyïez ſur la plante, ſi-tôt que le jour eſt clos, on fait une décharge generale de toute l'Artillerie des Fortereſſes, qui ſert de ſignal pour allumer les bougies: alors vous voyez tout à coup la plus belle illumination du monde; elle commence au Serail, & continuë juſqu'à une petite lieuë de la Mer noire, c'eſt-à-dire qu'elle eſt de ſix lieuës de long des deux côtés du Canal en Aſie & en Europe; le Canal en eſt tellement éclairé, que vous croyez être dans un Palais enchanté, ſur-tout quand il ne fait

point de vent, parce que tous ces jardins & ces terraſſes étant en Amphitheatre, on voit dans le Canal depuis la pointe des Collines juſqu'au bas, ce qui forme le plus ſurprenant ſpectacle qui ſoit ſur la terre; pendant huit jours que dure cette fête, on voit toutes les nuits voguer ſur le Boſphore plus de dix mille petits Bateaux ou Gondoles remplies d'hommes & de femmes qui ſe promenent depuis le ſoir juſqu'au matin au ſon des inſtrumens, & de la muſique. On n'entend de toutes parts que chanter, rire, ſe divertir, on porte de très-bonnes proviſions pour manger & boire, & ce qu'il y a de plus commode, c'eſt que les nuits dans cette ſaiſon ne ſont ni chaudes ni froides, mais fort agréables & fort temperées; on fait pendant ce tems du jour la nuit, & de la nuit le jour; enfin rien ſous le Ciel ne réjoüit plus que cette fête qui eſt deſirée tous les ans avec beaucoup

d'ardeur ; c'eſt ſeulement un grand malheur pour beaucoup de jeunes gens, de ce qu'il eſt ſi ſeverement défendu aux hommes d'aller avec les femmes dans le même Bateau, car je crois qu'ils y perdent beaucoup, parce que l'eſprit étant comme en entouſiaſme par ce ſpectacle, & les ſens comme immobiles, ils trouveroient d'heureux momens; mais il n'y a point de joye ni de plaiſir ſans contre-tems & ſans quelque amertume.

CHAPITRE VIII.

De l'habillement des Turcs, de l'interieur de leurs Maiſons, de leurs meubles & de leur maniere de recevoir les Etrangers qui vont les viſiter, ou qui ſont priez chez eux.

LEs Turcs ont conſervé l'ancienne maniere de s'habiller, ils rient de voir les Européens changer ſi ſouvent de mode, & ſi couverts d'or & d'argent qu'à peine peut-on voir le drap dont ils ſont vêtus; Il les appellent de vrais Comediens, & diſent que leur eſprit doit être auſſi changeant & auſſi variable que leurs habits. Quoique l'habillement des Orientaux ſoit très-ancien, il eſt cependant très-beau & très-majeſtueux. Ils ont premierement de longues robes doublées d'hermines,

ou d'autres belles fourrures qu'ils appellent Samour, qui coûtent quelquefois juſqu'à mille écus, le poil en eſt noir, fin & ſi long qu'on peut y cacher des œufs ; ils ſe ſervent encore du petit gris, du Renard de Moſcovie ; les pauvres uſent de Foüines, de Chevreau, & d'Agneau : ils ne mettent jamais de dorure ſur leurs habits, à moins que ce ne ſoit un jour de ceremonie, comme le jour de leurs nôces, à quelque entrée du Grand Seigneur, mais ce ne ſont que les Grands de la Porte qui portent de ces broderies ; ils ont de deux ſortes de robes qu'ils nomment Plices, une pour l'Eté & une autre pour l'Hyver ; celle qu'ils mettent en Hyver eſt de beau drap qu'on leur apporte d'Angleterre, d'Hollande & de France ; celle d'Eté eſt d'une étoffe de ſoye très-legere, & doublée de même matiere ; ils portent ces Plices volantes, elles ſont ſeulement attachées par le colet ; il y

a deux rangées de petits boutons de cuivre ou d'argent, gros comme un petit pois aux deux côtés auſſi-bien qu'à l'ouverture des manches : on peut laiſſer pendre les manches & s'en ſervir comme d'une rocquelaure, elle eſt preſque faite comme la robe d'un Jeſuite ; ſous cette Plice ils portent une veſte, qu'ils appellent *Caffetan*, qui leur deſcend un peu plus bas que les genoux, elle croiſe ſur le devant & s'attache avec une ceinture ; ces veſtes ſont de drap, de ſoye, doublées ou d'hermines ou d'autres étoffes ſelon le tems, la ſaiſon, & la qualité : celles dont le Grand Seigneur fait preſent, ſont très-riches & très-ſuperbes ; ſous leur veſte ils portent une chemiſe de toile faite comme celles des femmes, moitié ſoye & moitié lin ; c'eſt la ſeule toile qu'on fabrique à Conſtantinople & qui ſoit en uſage, elle eſt très-fine & très-forte, mais elle ne blanchit jamais bien ; en ſorte qu'elle paroît

un peu jaunâtre, à peu près comme un linge fin qui ſeroit ſale & qui n'auroit pas été à la leſſive depuis un an, ce qui choque beaucoup la vûë, & fait tort à leur habillement, ſur-tout à celui des Dames. La ceinture dont ils ſe ceignent eſt un grand ruban à fleurs de ſoye, d'or & d'argent, large de quatre doigts, doublé d'un leger maroquin pour tenir le ruban large & étendu; au bout de cette ceinture il y a deux agrafes larges comme la main, d'or, d'argent ou de cuivre doré; les riches, ſur-tout les femmes, en ont de magnifiques; ces agrafes ſont ornées de toutes ſortes de joyaux, comme perles, rubis, émeraudes, diamans, &. Il y en a qui valent plus de dix mille écus. Leur culotte eſt fort ample, & forme une infinité de plis qui ſe ſerrent par en haut avec un ruban; ces culottes ſont faites ordinairement de la même étoffe que la Plice ou que la veſte; elles deſcendent juſqu'au

milieu des jambes ; les bas qui ſont de maroquin jaune ſont attachés à la culotte, en ſorte qu'ils ne peuvent prendre l'un ſans l'autre ; ils portent encore un calçon ſous leur culotte qu'ils ne quittent jamais ; ils ne ſe ſervent point de ſouliers, ce ſont de petites pantoufles ſans talon de maroquin jaune, qu'ils appellent des babouches ; au lieu de talon ils mettent un petit fer de cheval fait exprès & très-propre ; ils quittent toûjours ces babouches quand ils montent ſur le Sofa ; ils les laiſſent à la porte quand ils vont chez un grand Seigneur, & quand ils entrent dans leurs Moſquées ; je parlerai ailleurs de l'habit des femmes. Tous les Turcs ſans exception portent la même forme d'habit, de quelque condition ou de quelque qualité qu'ils ſoient ; il n'y a que leur magnificence & le Turban qui les diſtinguent les uns des autres ; ils ſe ſervent encore d'une écharpe de ſoye qu'ils ſe mettent autour des

reins, qui reſſemble à du brocard, toute tiſſuë de fleurs de ſoye & d'or : c'eſt à cette écharpe qu'ils paſſent leurs poignards qui leur ſervent de couteau dont le manche eſt d'yvoire ou d'écaille de poiſſon tout garni de pierreries. Ils n'ont aucune poche à leurs habits, ni à leurs culottes, ils mettent leur bourſe dans leur ſein. Tous les Turcs & generalement tous les Orientaux portent de longues mouſtaches dont ils ont un ſoin extrême ; les Européens qui arrivent dans ce Pays & qui ne portent point ces marques viriles, ſont ſiflés & montrés au doigt, tous les enfans courent après eux & leur font mille inſultes ; il n'y a que les Peres de familles & ceux qui ſont déja avancés en âge qui laiſſent croître leurs barbes, dont ils ſont ſi jaloux, & pour leſquelles ils ont tant de reſpect, que c'eſt par elles qu'ils jurent, c'eſt un outrage ſanglant que de les prendre par la barbe, ils ne le

le pardonnent jamais : ainſi il faut bien ſe donner de garde en badinant de les toucher par cet endroit. Ils ſe font raſer toute la tête, à l'exception d'un toupet de cheveux épais qu'ils laiſſent croître fort longs ſur le ſommet, parce qu'ils prétendent qu'à cette marque ils ſeront reconnus par Mahomet dans l'autre monde, & que ce ſera par-là qu'il les enlevera en Paradis ; les eſclaves ou les valets portent toûjours des botines noires, qui eſt la marque de ſervitude ou d'eſclavage dans toute la Turquie. La couleur la plus reſpectée & qu'ils aiment davantage eſt le verd ; le jaune, le rouge & la pourpre ſont après celle-là les plus eſtimées. Leurs bas, leurs babouches & leurs bottes ſont toûjours couleur de citron ; il n'y a que les Turcs & les Chrétiens francs qui puiſſent les porter ainſi ; mais aucun Chrétien ne peut s'habiller de verd, ni même mettre le calpa verd, qui eſt un bonnet à la Grecque, ſans

s'expoſer à la baſtonnade. Le Turban verd eſt annexé à la ſeule race de Mahomet ; ces Turbans ſont ſi reſpectés, que ceux de cette Tige qu'on appelle Emirs, ou Gentilshommes, ne peuvent eſſuyer aucun châtiment, ayant le Turban ſur la tête ; ils prétendent même que ce Turban eſt incombuſtible, & que le feu le plus violent ne peut le toucher, en quoi ils ſe trompent très-lourdement ; auſſi n'en ont-ils jamais voulu faire l'épreuve pour convaincre les Chrétiens de ce miracle, qui les importunent ſouvent de leur donner cette ſatisfaction ; les autres Turbans ſont auſſi differens les uns des autres, qu'il y a de divers emplois, charges ou états dans l'Empire. Depuis le grand Seigneur juſqu'au ſimple valet eſt diſtingué par ce bonnet : ainſi quand vous parlez à un Turc, vous connoiſſez d'abord à qui vous avez à faire, pour peu de pratique que vous ayez dans le Pays. Les

Turbans ordinaires ſont de gros bonnets piqués fort peſans, faits comme un bonnet de nuit, mais beaucoup plus gros & plus épais; ſans pointe, au bas duquel ils mettent une fine mouſſeline qui fait pluſieurs tours autour de la tête; ceux des Dervis ſont comme des pains de ſucre, ceux des Confituriers & des Cuiſiniers du Grand Seigneur ſont ſemblables, excepté que la pointe eſt un peu plate. Il ſeroit difficile de faire une exacte deſcription de tous ces Turbans, cela nous meneroit trop loin. Il n'y a que le Grand Seigneur qui porte l'aigrete au Turban; cette aigrete eſt compoſée de trois aîles de héron, d'un très-beau noir; les ſeules qui ſoient veritablement de cette couleur ne ſe trouvent que dans l'Iſle de Candie, elles ſont très-cheres & fort recherchées de tous les Princes Muſulmans qui les eſtiment beaucoup: quand le Grand Seigneur ne porte que deux de ces aigretes ou pana-

ches, c'eſt une marque que le Grand Viſir eſt à la guerre, parce qu'avant ſon départ il lui en donne toûjours une; la maniere dont il la donne eſt trop curieuſe pour ne pas la rapporter en paſſant. Quand la guerre eſt déclarée, & que les Troupes doivent marcher, le Grand Seigneur fait ranger en ordre de bataille tous les Janiſſaires & les autres ſoldats qui ſe trouvent tant à Conſtantinople qu'aux environs; le Grand Viſir étant à ſes côtés, il le leur preſente pour leur General, alors les ſoldats ne diſent rien; mais lorſqu'il fait détacher une de ſes panaches pour la mettre ſur le Turban du Grand Viſir, c'eſt dans ce tems que toute l'Armée le ſalue & le reconnoit pour ſon General, de qui elle reçoit en même tems une paye.

De l'interieur des Maiſons Turques, de leurs meubles, & de leur maniere de recevoir les viſites.

Les maiſons Turques ſont, comme j'ai déja dit, toutes de bois ſans aucune architecture; cependant l'interieur en eſt très-propre & fort agréable tant par les peintures, les dorures, que par leur grande clarté, ayant toutes des croiſées très-larges & très-hautes, avec de très-belles galeries toutes à jour. Comme j'en ai fait la deſcription dans le premier Volume, il eſt inutile d'en dire davantage, qui en a vû une les a toutes vûës; tous leurs meubles conſiſtent dans de beaux Tapis de Perſe, & dans de riches & ſuperbes Sofas; les Tapis regnent ſur tout le planché, les Sofas ſont poſés proche les croiſées ſur une petite élevation d'un demi pied de haut, large de quatre pieds comme

une eſpece de marche-pied d'Autel. Sur ce Gradin qui regne de trois côtés proche les vitres, on y met de molles coüettes qu'on couvre d'une riche étoffe, & pour s'appuyer ils ont de gros couſſins durs, bien piqués d'un pied de haut & de trois de long, couverts de la même étoffe, plus ou moins riches ſelon la qualité & le moyen de chaque perſonne. Il y a ordinairement quatre couſſins au fond du Sofa proche les vitres, & trois à chaque côté; ces Sofas qui quelquefois ſont d'une richeſſe ſans égale, ſervent de chaiſes, de lit, & de tout autre meuble, c'eſt là qu'on dort, qu'on mange, qu'on fume, & qu'on reçoit toutes les viſites; quand il fait froid & qu'on a beſoin de ſe chaufer, on met une table carrée haute de deux pieds au milieu du Sofa, on couvre cette table d'un riche tapis, ou d'une belle courte pointe, & deſſous un baſſin de cuivre, ou une terrine pleine de braiſe

qui donne beaucoup de chaleur, & qui entête encore davantage. On s'étend ſous cette table & on ſe couvre tout le corps, quelquefois la tête de la courte pointe ; ils appellent cette eſpece d'étuve un tadour ; qui rend fort pareſſeux & incommode fort ceux qui n'y ſont pas habitués. Voilà en quoi conſiſtent les ameublemens des Orientaux. Leur maniere de recevoir quelqu'un chez eux eſt aſſez belle ; d'abord que vous êtes entré dans la Sale, que vous avez ſalué le maître du logis & la compagnie qui s'y trouve, vous quittez vos Babouches & vous montez ſur le Sofa ; auſſi-tôt on vous preſente une pipe & du caffé, & aux femmes le Maſtic qui eſt une eſpece de myrrhe qu'elles mâchent ſans diſcontinuer, & qui a la vertu ; à ce que l'on prétend, de fortifier l'eſtomac ; de rendre l'haleine douce & agréable, de bien nettoyer les dents & de nourrir les gencives on en fait un trafic pro-

digieux, le meilleur croît dans l'Iſle de Chio ; après qu'on vous a regalé de ces mêts, ſuppoſé qu'on veuille vous preſenter la collation, on vous parfume avant avec toutes ſortes de parfums, ſoit liquides, ſoit autrement ; le liquide ſe jette avec un eſpece d'aſperſoir d'argent percé comme un arroſoir, ſur le viſage & ſur les habits ; celui qui eſt en paſtille ſe brûle dans des caſſolettes qu'on vous approche du viſage & de vos habits ; le parfum ſe réitere après la collation. Comme la gauche eſt toûjours la place d'honneur chez les Turcs, parce qu'elle eſt du côté du cœur, ils la donnent à tous les Etrangers ſans exception, & à tous ceux qui viennent les viſiter, à moins qu'ils ne leur ſoient beaucoup inferieurs, auquel cas ils ne ſe levent jamais pour vous recevoir, à peine même vous font-ils une inclination de tête, & vous ne pouvez vous aſſeoir ſur leur Sofa, vous leur parlez debout, ou

incliné juſqu'à terre quand ce ſont les plus Grands Seigneurs de la Porte. Les Turcs pour l'ordinaire ne ſe viſitent que très-rarement quand ils n'ont aucune affaire enſemble, chacun reſte dans ſa famille, ou ils vont paſſer le tems aux Caffés publics.

CHAPITRE IX.

Des principales ſuperſtitions des Ottomans, & d'une eſpece de Chapelet qu'ils portent toûjours avec eux.

QUoique j'euſſe dû traiter cette matiere en parlant de la Religion, cela m'étant échapé, je crois qu'on ne ſera pas fâché de le voir ici. Entre un nombre preſque infini de ſuperſtitions qui regnent chez les Ottomans, ils croyent premierement avec une ferme foi qu'il y a des jours heureux, & malheureux, ce qui ne s'accorde nullement avec leur prédeſtination. C'eſt pour cette ſeule raiſon qu'ils celebrent le Vendredi & qu'ils en font le jour de leur Sabat, parce qu'ils aſſûrent que c'eſt le plus malheureux de tous les jours de la ſemaine,

du moins juſqu'à midi, & quoiqu'il leur ſoit permis de travailler dans ce jour après la priere publique de huit heures, ils ne le font cependant jamais, tant ils ſont perſuadés qu'il leur arriveroit quelque malheur. Le Dimanche eſt encore de mauvais augure chez eux, on ne les voit jamais entreprendre une action importante, ni partir pour quelque long voyage, ni conclure quelque marché conſiderable le jour du Dimanche, dans la ſeule crainte de ne pas réüſſir ; ſecondement ils ajoûtent beaucoup de foi aux rêves, & aux horoſcopes ; il y a un nombre de ces Charlatans qui courent le Pays, & qui gagnent des ſommes conſiderables en abuſant le Peuple ; les Grands Seigneurs donnent dans ces rêveries comme la Populace ; ſouvent quand un Turc a fait un rêve, il court au plus vîte pour en avoir l'interpretation, & ſi elle eſt mauvaiſe, il ne ſortira point pendant toute une ſemaine,

quelque affaire qu'il puiſſe avoir, il ne recevra perſonne chez lui, enfin il ſera dans une eſpece de deſeſpoir & de chagrin. Troiſiémement ils ont une ſuperſtition extraordinaire dans la maniere de ſe couper les ongles ; ils ne ſe ſervent jamais de ciſeaux pour cela, ni même dans toute l'Aſie, tant à cauſe que c'eſt un grand peché, étant expreſſement défendu par Mahomet dans l'Alcoran, qu'à cauſe qu'ils ſont perſuadés que cet inſtrument eſt de mauvais augure. Ils uſent pour cet effet d'un petit couteau d'acier fait à peu près comme un canif qui ne coupe que par le bout, ils s'en ſervent avec beaucoup de dexterité. C'eſt le Barbier qui vous raſe, qui fait ordinairement cet office aux pieds & aux mains, il vous nettoye auſſi les oreilles & toutes les autres ſaletés de la tête & du viſage, car tous les Ottomans ſont eſclaves de la propreté, ne pouvant ſouffrir la moindre ordure

ſur eux, ni ſur ceux qui les approchent. Quatriémement enfin ils n'oſent ſe toucher quand ils ont beſoin d'uriner, ils ſe croiroient tout à fait ſoüillés s'ils le faiſoient ; ils ſe ſervent pour cela de deux petites pierres plates avec beaucoup d'adreſſe ; s'il tomboit une ſeule goute d'urine ſur leurs doigts, ſur leurs mains, ou ſur leurs habits, il faudroit faire l'ablution de l'Abdeſt.

Il eſt bon de dire en paſſant qu'il ne faut jamais uriner dans les ruës, ni s'appuyer pour cela contre quelque maiſon, quelque envie qu'on eût de faire de l'eau ; il vaudroit mieux uriner dans ſes culottes, car ſi on étoit ſurpris par quelque Turc, on ſeroit lapidé ; la crainte qu'ils ont que quelques femmes ne vous apperçoivent à travers leurs jalouſies, les engage d'être fort circonſpects & fort rigides ſur cet article. Il n'eſt pas moins dangereux de montrer une Moſquée, une maiſon, ou quel-

que autre choſe avec le doigt, la main ou une canne, parce qu'ils croyent que vous leur faites une inſulte, & ils s'en vengent ſouvent ſur le champ ; & ſi par ſurcroît de malheur des enfans vous voyoient, vous ſeriez dans l'inſtant accablé d'une grêle de pierres.

Comme j'ai ômis dans le précedent Chapitre de parler d'une eſpece de Chapelet qui eſt fort en uſage chez eux, & generalement parmi les Orientaux, il eſt bon d'en dire ici un mot. Ce Chapelet eſt de corial ou d'ambre, compoſé de quatre-vingt dix-neuf grains ; il eſt diviſé par de petits cordons de ſoye en trois parties égales, ſçavoir, de trente grains à chaque partie, ils ſe ſervent de ce Chapelet pour ſupputer leurs comptes, & pour reciter certaines paroles de l'Alcoran ſur chacun des grains ; ils l'ont toûjours avec eux à la main, ſoit dans les maiſons, ſoit dans les ruës ; c'eſt une aſſez jolie ſingerie de les

voir continuellement marmoter ſur les patenotres qui ſont dans un mouvement perpetuel, car ils ne diſent qu'un mot ſur chaque grain: je crois que les vieilles matrones d'Italie & d'Eſpagne y ont porté cette coûtume; quoi qu'il en ſoit, ils en ont d'un prix fort conſiderable, & dont ils ont un ſoin très-particulier.

Je paſſe ſous ſilence une infinité d'autres ſuperſtitions ſi en uſage parmi eux, qu'ils croiroient être perdus s'ils ne les obſervoient pas très-rigoureuſement.

CHAPITRE X.

Des Ceremonies uſitées aux Audiences des Ambaſſadeurs. Deſcription de la Sale d'Audience & de celle du Divan.

COmme il y a une infinité de Voyageurs qui ont écrit ſur cette matiere, & qui ont donné d'exactes relations de tout ce qui ſe fait à ces Audiences, je ne ferai nullement mention de la maniere avec laquelle les Ambaſſadeurs vont de Pera au Serail pour prendre leurs Audiences. Je me bornerai à donner une idée de leur reception, & de la maniere avec laquelle ils paroiſſent devant le Grand Seigneur. Premierement il faut remarquer que tous les Ambaſſadeurs des Princes étrangers n'ont jamais que deux Audiences publiques, celle d'entrée

&

& celle de la ſortie, quand ils feroient un ſejour de vingt ans dans ce Pays; lorſqu'ils ont à traiter de quelques affaires de conſequence avec la Porte, le Chancelier avec le premier Drogueman de la Nation vont ſe preſenter au Divan, ou bien l'Ambaſſadeur fait demander Audience au Grand Viſir, ou en ſon abſcence au Caymakan qui eſt le Gouverneur de Conſtantinople: ainſi on doit être perſuadé que les Ambaſſadeurs n'ayant que deux Audiences publiques, font leurs efforts & n'épargnent rien en habits, en magnificence & en cortége pour faire honneur à leur Cour; plus la ſuite eſt grande, plus il y a de chevaux richement caparaſſonnés, & plus on leur fait d'honneur & de civilités. Il faut, comme je l'ai déja dit ailleurs, que l'Ambaſſadeur & ſa ſuite ſoient habillés à la Turque, perſonne ne peut paroître ſans cet habit devant le Sultan, & comme il n'eſt pas permis aux

Chrétiens de mettre le Turban, on ſe ſert d'un Calpa, qui eſt un bonnet à la Grecque, brodé d'hermine & tout tiſſu d'or ; en un mot, plus la magnificence brille dans ce Cortége, plus il eſt leſte & nombreux, & les preſens deſtinés au Grand Seigneur conſiderables, plus on eſt careſſé, & mieux on obtient ce que l'on deſire de cette intereſſée Porte, qui eſt incorruptible ſans les preſens. Cela ſuppoſé, entrons dans la Sale d'Audience pour la conſiderer: c'eſt une vaſte chambre ouverte de toutes parts, au milieu de laquelle il y a un magnifique baſſin de porphire, qui reçoit les eaux d'un beau jet d'eau qui ne tarit jamais ; au-deſſus de ce baſſin s'éleve une belle voute en Dôme, lambriſſée en or & en azur, ſoûtenuë par des piliers de marbre très-fin & très-poli. Le pavé eſt auſſi de très-beau marbre, mais couvert de riches tapis d'or filé, faits à la façon de nattes ; dans le fond de cette Sale, vis-à-vis

de la porte par où l'on entre, on voit en perſpective le Trône du Grand Seigneur qui eſt mobile, & qui ne s'apporte dans cette Sale que pour donner Audience aux Ambaſſadeurs, ou pour recevoir le ſerment de quelque Prince dont le Royaume ou la Principauté releve de la Porte, & qui eſt nommé à cet honneur par le Sultan, comme le Cam de la petite Tartarie, les Princes de Valachie, de Moldavie, de Tranſilvanie, &c. Ce Trône qui eſt d'une grande richeſſe, eſt fait comme une eſpece d'Autel ſur lequel il y a un ſuperbe Sofa dont les couſſins ſont appuyés contre une muraille qui joint ce Trône & qui ne le ſurpaſſe que d'un demi pied; on le couvre ordinairement de ſix differens tapis faits exprès, & qui ne ſont jamais employés à d'autres uſages. Ces couvertures qui ſont très-ſuperbes & très-riches, pendent juſqu'à terre de trois côtés, ſçavoir, par le devant, du côté droit & du

côté gauche. Le premier & le plus ſuperbe de ces tapis eſt de velours noir, brodé de groſſes perles fines, dont les unes ſont rondes & les autres ovales. Le ſecond de velours violet, brodé de Turquoiſes & de perles. Le troiſiéme de velours blanc, relevé d'une magnifique broderie d'émeraudes & de rubis. Le quatriéme eſt de velours de differentes couleurs, richement brodé en or. Les deux autres, qui ſont les moindres, ſont de brocard d'or d'un très-grand prix. Ces tapis ou couvertures ſe mettent ſelon les Ambaſſadeurs. Si le Grand Seigneur a beaucoup de conſideration pour le Roi ou pour le Prince dont il va recevoir l'Ambaſſade, on met le plus riche tapis; ainſi des autres, ſelon la bien-veillance qu'il a pour leurs Maîtres; cette eſtime & cette bien-veillance paroît encore par le nombre de veſtes qu'il fait donner à chaque Ambaſſadeur, meſurant toûjours les preſens, les honneurs

& les careſſes à ſon amitié & à ſon eſtime. L'Ambaſſadeur de France eſt le plus honoré, & celui dont on fait le plus de cas à la Porte; c'eſt celui qui reçoit le plus de veſtes; on lui en donne vingt-quatre, ſeize à celui d'Angleterre, douze au Baîle de Veniſe & à l'Ambaſſadeur d'Hollande. La maniere dont on reçoit les Ambaſſadeurs eſt aſſez ſinguliere. Je n'ai jamais vû qu'une de ces entrées en 1721.: ce fut celle de l'Ambaſſadeur de Pologne dont je fus de la ſuite; il n'eut que huit veſtes pour lui & pour toute ſa ſuite. Si-tôt que les Ambaſſadeurs ſont arrivés au Serail, on les fait entrer dans la Sale du Divan, où ils dînent avec le Grand Viſir qui s'y trouve toûjours avant eux pour les attendre; leurs ſuites dînent ſous les galeries qui ſont proche cette Sale, où l'on étend des cuirs ſur leſquels on ſert pluſieurs plats de pilau accommodés de pluſieurs manieres, des moutons & des agneaux rôtis;

il faut s'aſſeoir à terre pour manger; après le repas on vous donne une grande coupe de ſorbet à chacun. Tel eſt ce magnifique repas aſſez bon pour des Payſans qui ont grand appetit; après ce mauvais dîné on reçoit les veſtes qu'envoye le Sultan; l'Ambaſſadeur les fait diſtribuer, & on les met auſſi-tôt ſur ſon corps. Après le partage des veſtes on eſt conduit à la Sale d'Audience par le *Capi-Aga*, Grand Maître des Ceremonies, qui eſt eſcorté de pluſieurs Eunuques; arrivé à la porte de la Sale, deux Viſirs du Banc viennent recevoir Monſieur l'Ambaſſadeur & marchent à ſes côtés juſqu'à une certaine diſtance du Trône, où il fait une profonde reverence donnant de la tête en terre; il avance après cette inclination profonde juſqu'au pied du Trône, où après une autre inclination il baiſe le bord de la Robe de Sa Hauteſſe; enſuite il va s'aſſeoir à la gauche du Trône ſur un petit tabouret couvert de velours,

où il ne demeure que juſqu'à ce que ceux de ſa ſuite qui ont des veſtes ayent fait la même Ceremonie, car ceux qui n'ont point eu de veſte n'ont point l'honneur de baiſer la Robe du Sultan. Le Grand Sultan eſt d'une grande gravité ſur ſon Trône, ſemblable à une ſtatuë il ne remuë ni pieds, ni mains, ni tête. Un inſtant après que tous ces Meſſieurs ont été à l'adoration de Sa Hauteſſe, le Grand Viſir donne congé à l'Ambaſſadeur, qui après avoir encore réïteré deux profondes reverences, marche à reculons comme les écreviſſes juſqu'à la porte de ladite Sale. Si l'Ambaſſadeur eſt obligé de ſe retirer de cette maniere, on doit ſuppoſer que ſa ſuite le fait auſſi, à moins que les ſujets n'euſſent plus d'autorité dans ce Païs que les maîtres. Je ne ſçai ſi la gravité du Grand Sultan pût tenir contre l'accident qui arriva à un gros lourdaut de Polonois en s'en retournant à reculons; ſes pieds s'étant

embarraſſés dans les tapis, il tomba à la renverſe comme une buche, il nous aſſûra que c'étoit pour faire plus d'honneur au Sultan qu'il avoit fait ce ſaut ; cependant il avoit la tête toute meurtrie, & je crois qu'il n'auroit pas eu tant de complaiſance s'il l'avoit fait à deſſein.

Tous les Turcs qui aſſiſtent à ces Audiences gardent un morne ſilence & ſont dans un grand reſpect, il y en a derriere le Trône & devant, ce ſont les premiers de l'Empire. Ceux qui ſont derriere le Trône ſont tous rangés en ordre ſelon leurs emplois. Le premier eſt *Kiſler-Aga*, qui eſt le Chef des Eunuques noirs & l'Intendant du quartier des femmes. Le ſecond le *Seligdan-Aga*, ou Porte-Epée du Grand Seigneur. Le troiſiéme le *Chokadar-Aga*, ou le Porte-manteau. Le quatriéme le *Riquabdar*, qui eſt celui qui tient l'Etrier lorſque le Prince monte à cheval. Le cinquiéme le Chef de la Chambre

appellé *Hozodabachi*. Ces Meſſieurs, comme je l'ai déja dit, ſont d'une ſoûmiſſion & d'un reſpect ſurprenant, les deux bras croiſez ſur l'eſtomac. Il n'y a que l'Introducteur des Ambaſſadeurs, qui eſt l'Intendant du Serail, nommé le *Kapi-Aga*, qui ait le privilege de ſe tenir debout au milieu de la Sale vis-à-vis de Sa Hauteſſe ; tous les autres Agas, Pachas, Viſirs, même le premier, ſont rangés à chaque côté de la Sale dans un morne ſilence, les bras croiſés comme les autres, avec cette difference que ceux-ci ſont devant, & les autres derriere.

De la porte de la Sale d'Audience juſqu'à la porte de la Cour par où l'on ſort, on ne marche que ſur de ſuperbes tapis de ſoye très-beaux & très-riches qu'on foule impitoyablement aux pieds ; j'oubliois de dire qu'il faut avant d'entrer dans la Sale d'Audience ôter ſes Babouches ; l'Ambaſſadeur n'en eſt pas plus exempt que les autres. Voilà

toute la ceremonie de ces Audiences qui ſont aſſez ennuyeuſes, il faut un grand jour pour y aller faire la ceremonie & revenir ; le retour ſe fait dans le même ordre qu'en allant. Je finirai ce Chapitre & de parler des Turcs en donnant une idée de la Sale du Divan.

Cette Sale où l'on tient tous les Conſeils, & où l'on rend une bonne & prompte juſtice, eſt dans la ſeconde Cour du Serail à gauche proche les petites Ecuries ; elle eſt fort grande, mais en même tems fort baſſe ; elle eſt couverte de plomb & lambriſſée au dedans d'un lambris doré paſſablement beau ; le pavé eſt de marbre couvert d'un grand tapis de Perſe. Il y a tout autour de cette Sale des bancs pour aſſeoir les Officiers qui compoſent le Conſeil, il n'eſt pas permis à d'autres de s'aſſeoir quelque diſtingués qu'ils ſoient ; il y a des Portiques qui donnent des quatre côtés qui aboutiſſent dans la Cour, ce

qui lui donne l'air ou la façade d'un Cloître ; il y a une grande galerie à main droite, où ſe tiennent les Janiſſaires pendant que dure le Divan ; cette Sale eſt la moins belle du Serail, tant par ſon peu d'ornemens, que parce qu'elle eſt trop baſſe, ce qui la rend comme difforme. Il y a, comme j'ai dit ailleurs, une petite fenêtre à un coin qui communique dans le Serail, par où le Grand Seigneur peut écouter tout ce qui ſe décide dans le Divan, & où il ne peut être vû, ce qui oblige les Officiers du Conſeil d'être exacts à rendre juſtice, & à être très-circonſpects dans toutes leurs déciſions, craignant toûjours que le Grand Seigneur ne ſoit aux écoutes. Ce trait de prudence eſt aſſez bien inventé ; je crois que c'eſt aſſez parler des Turcs & de leurs maximes, paſſons maintenant aux autres habitans de Conſtantinople.

CHAPITRE XI.

Des Chrétiens de Conſtantinople.

D'Abord nous diviſerons les Chrétiens qui habitent Conſtantinople & ſes environs en deux claſſes, les uns ſont originaires du Pays, par conſequent ſujets du Grand Seigneur, & les autres n'y demeurent qu'en qualité d'Etrangers ſous la protection des Ambaſſadeurs. Les premiers ſont abſolument ſoûmis aux Loix deſpotiques de l'Empire Ottoman, & reduits dans une eſpece d'eſclavage; auſſi payent-ils tous ſans exception le *Carathe*, qui eſt un tribut annuel de 4. piaſtres par tête, que le Grand Sultan exige d'eux comme une marque & un ſigne de leur dépendance & de leur ſoûmiſſion; ils n'ont d'autres Loix

civiles & d'autre juſtice que celles de la Porte ; il faut que tous leurs procès s'y décident, n'ayant aucun Tribunal parmi eux pour regler leurs affaires ; le Sultan peut, comme aux Turcs naturels, leur demander la vie, enlever leurs enfans & leurs biens ſans qu'ils puiſſent s'y oppoſer : auſſi font-ils des efforts incroyables pour ſe ſouſtraire de la domination Turque, ſoit par argent, ſoit par preſens, qu'ils prodiguent aux Ambaſſadeurs pour acquerir leur protection, & comme les Ambaſſadeurs ne peuvent en proteger qu'un très-petit nombre, il n'y a que les plus riches qui joüiſſent de ces beaux privileges. Les autres Chrétiens ne dépendent point ni du Grand Seigneur, ni des Loix de l'Empire, mais uniquement des Ambaſſadeurs qui les protegent & qui jugent de toutes leurs affaires, ſoit civiles, ſoit criminelles, à l'exception de la mort ; car en ce cas le coupable eſt renvoyé

dans ſon Pays avec les informations de ſon procès, ſuppoſé qu'il ne tombe point entre les mains des Turcs, parce qu'ils feroient juſtice du crime, ſur-tout quand il eſt public.

Quoi que ces Ambaſſadeurs ſoient avec beaucoup de deſpotiſme les Maîtres de leur Nation; chaque particulier peut cependant avoir recours au Divan pour ſe faire rendre juſtice quand il voit que ſes parties ſont appuyées, ou favoriſées par l'Ambaſſadeur; mais ces ſortes de démarches étant très-ſuſpectes & très-mal enviſagées des Ambaſſadeurs qui ſont extrêmement jaloux de leur autorité, la plûpart aime mieux s'accorder avec perte que d'encourir leur diſgrace: ainſi ſouvent l'injuſtice triomphe de la bonne cauſe, car l'avarice eſt ſi en vogue dans ce Pays, que le plus riche & le plus offrant a toûjours droit & raiſon. Pour caracteriſer tous les Chrétiens de ce Pays, il

faut en parler ſeparément, je commencerai par les Grecs ſoûmis à la domination du Turc. Secondement par les Francs, c'eſt-à-dire, ceux qui ayant la protection de quelque Ambaſſadeur, ou Reſident, ſont regardés comme étrangers; quoi qu'il y ait pluſieurs ſiecles qu'ils demeurent dans ce Pays de pere en fils.

Des Grecs, & de leurs mœurs.

Il faut encore ſubdiviſer les Grecs en trois claſſes, à cauſe des trois differentes Religions qu'ils profeſſent, ſçavoir, les Grecs qu'on appelle Schiſmatiques, les Grecs Armeniens ou qui ſuivent la ſecte Armenienne, & les Grecs Latins ou ceux qui ſuivent la veritable Religion; nous parlerons de la ſecte des deux premiers, après avoir donné une courte idée de leurs mœurs.

Ces Grecs ſont tous habillés comme les Turcs, il n'y a que deux cho-

ſes qui les diſtinguent, ſçavoir, le Turban qu'ils n'oſent porter, n'ayant qu'un Calpa ou bonnet dont le bord eſt de peau ; ce bonnet eſt rouge ou d'une autre couleur, excepté le verd, couleur qu'ils ne peuvent porter ſans s'expoſer à la baſtonnade, auſſi-bien que les bas & les babouches jaunes couleur de citron, cela n'étant permis qu'aux Turcs & aux Chrétiens francs, ils les portent rouges.

Il n'y a pas de Nation dans le monde qui ſoit plus ſuperbe, plus vaine & de plus mauvaiſe foi que les Grecs, de quelque Pays qu'ils ſoient; ils aiment beaucoup l'éclat & la grande dépenſe, ce qui les oblige à uſer d'une infinité de fraudes pour ſe mettre en état de faire figure & de briller ; non, il n'y a point de friponneries qu'ils n'inventent pour tromper quand ils ne peuvent voler ; la perfidie, le faux ſerment, la falſification, ſoit dans les marchandiſes, ſoit dans les lettres de Change,

Change, tout eſt mis en uſage pour s'enrichir; ajoûtez à cela la paillardiſe, la débauche, l'yvrognerie, l'aſſaſſin, le vol, & vous verrez toutes les imperfections des Grecs. En un mot, leurs mœurs ſont ſi débordées & ſi indignes du caractere de Chrétien, que les Turcs abhorrent leur Religion, & mépriſent tellement leurs perſonnes, qu'ils les maltraitent & leur font mille avanies chaque jour. La fierté & l'orgueil étant leurs vices dominans, on doit ſuppoſer qu'on n'obtient jamais rien d'eux que quand on les appelle avec beaucoup de reſpect *Chilety*, qui ſignifie Seigneur; alors ils ſe dépoüillent un peu de leur fierté pour vous faire des careſſes. C'eſt quelque choſe de riſible de voir un Grec qui à peine a dequoi s'empêcher de mourir de faim, aller au Marché public d'un air de grandeur, où il achete pour deux ou trois ſols de proviſions, & en donne autant à un domeſtique pour

les porter après lui, tandis qu'un Turc des plus riches & des mieux accommodés non ſeulement ne ſe fait aucune peine, mais même un honneur de les porter lui-même par toutes les ruës juſques dans ſa maiſon. Cette folle vanité qui leur attire un ſouverain mépris de tout le monde, ſeroit peu de choſe, ſi elle n'étoit accompagnée de toutes ſortes de vices: car on peut dire avec verité qu'ils n'ont ni foi, ni religion, ni conſcience, ni probité. Il ne faut pas ſe figurer que cette corruption regne uniquement dans le peuple groſſier; les plus grands & les plus éclairés ſont à peu près de même trempe, ſans en excepter les Prêtres, les Evêques, les Archevêques & les Patriarches; il eſt vrai qu'il s'en trouve parmi eux de fort ſobres, de fort laborieux & de fort chaſtes, & qui ſont de veritables gens de bien; mais outre qu'ils ſont très-rares, c'eſt que s'ils n'ont pas ces défauts &

ces crimes, ils ſont au moins de grands ſimoniaques, & cette ſimonie n'eſt produite que par l'orgueil & l'avarice ; s'ils étoient ſincerement attachés à leur Religion & de bons Chrétiens, on ne les verroit pas courir avec tant d'avidité après les dignités Eccleſiaſtiques ; bien loin de les poſtuler avec tant d'empreſſement, ils les refuſeroient, parce qu'il faut les acheter par tout l'Orient. C'eſt une choſe aſſez connuë que les Turcs vendent tous les Patriarchats qui ſont ſous leur domination, & que ce n'eſt que le plus offrant qui eſt revêtu de cet emploi ; ſouvent même après l'avoir acheté, ils ſont ſupplantés peu de tems après par d'autres envieux qui offrent davantage ; à peine ſont-ils élevés à la dignité de Patriarche qu'ils écrivent à tous les Metropolitains, pour les obliger à contribuer à la ſomme qu'ils ont déboursée, & s'ils ne payent pas la taxe qu'on leur demande, ils ſont

dépoſés ; on en met d'autres qui donnent ce que l'on exige ; les Archevêques taxent à proportion leurs Suffragans, & ceux-ci les Papas de leur Dioceſe : ainſi ce n'eſt qu'un concours honteux de ſimonie, & un ſcandaleux commerce des choſes les plus ſaintes & les plus ſacrées.

Quand le Patriarche de Conſtantinople a donné une ſomme au moins de cent mille écus, il eſt élû ; le Grand Viſir lui preſente pour cet argent une croſſe de bois & un cheval blanc de la part du Sultan. Si, comme je l'ai déja dit, il s'en preſente un autre ſix mois après qui offre davantage, le premier eſt dépoſé, & l'autre monte ſur le Siege Patriarchal. Il en eſt ainſi des Evêques & des Archevêques, ce qui fait qu'on voit quelquefois dans l'eſpace d'un an tout le Clergé changé quatre ou cinq fois ; c'eſt ainſi que le Turc avare profitant de leur ambition ſe rend maître de

toutes les richeſſes des Grecs ; on doit neceſſairement conclure de ce deſordre, que ce ne ſont pas les plus dignes qui envahiſſent toutes les Charges Eccleſiaſtiques ; mais les plus riches : de-là plus de diſcipline, plus de bonnes mœurs, en un mot preſque plus de Religion & de Chriſtianiſme ; car les Eccleſiaſtiques dépendant du peuple pour ſe mettre en état de payer leur Benefice à chaque élection du Patriarche, ils n'ont pas la liberté de cenſurer leurs défauts craignant de les chagriner : ainſi tous les crimes ſont ou tolerés ou remis à celui qui donne au Papa, ceux des Papas ſont effacés de la même maniere par les Evêques, & ceux des Evêques & des Archevêques par les Patriarches qui les ſoûtiennent dans un perpetuel brigandage. Si leur vie eſt un concours affreux de déreglemens, leur croïance n'eſt pas moins pitoyable ; il ſeroit difficile de bien déduire ce qu'ils croyent & ce qu'ils ſuivent,

l'ignorance où ils ſont plongés, les a abâtardis & abîmés dans mille opinions auſſi extravagantes que ſuperſtitieuſes ; ceux qui autrefois étoient les maîtres des Arts & des Sciences, ſont maintenant enſevelis dans les plus ſombres tenebres ; à peine un Evêque ou un Papa ſçait-il lire, demandez-leur quel eſt le ſyſtême de leur Religion, ils ne peuvent vous en donner qu'une idée confuſe ; enfin ôtez de ces gens la haine qu'ils portent à l'Egliſe Romaine, car ils en ſont tous parfaitement inſtruits, vous ne pouvez preſque diſcerner leur foi. Etat malheureux & digne de compaſſion ! où les a conduits le ſchiſme & l'erreur, & où l'eſclavage & l'opiniâtreté les retiennent. Voilà à peu près l'état des Grecs qui vivent ſous la domination des Ottomans ; d'ailleurs ils ont emprunté toutes leurs maximes civiles, leurs réjoüiſſances, leurs jeux, leur maniere de ſaluer & de vivre eſt à peu près ſemblable, excepté qu'ils ne

ſont pas ſi honnêtes gens, quoiqu'on ſoit peu inſtruits de leurs dogmes, je hazarderai d'en donner une idée telle que le Prince de Valachie le fameux Maurecordato, un des plus ſçavans de ſon ſiecle, me l'a enſeignée.

De la Religion des Grecs Schiſmatiques.

Il y a peu de gens qui ignorent les raiſons qui ont engagé les Chrétiens Orientaux à ſe ſeparer de l'Egliſe Romaine, c'eſt pourquoi il ſeroit fort inutile de le dire ici; on ſçaura ſeulement que ceux qui ſe vantent d'être inſtruits de leurs dogmes, prétendent qu'ils ſont tous conformes à ceux de l'Egliſe de Rome, excepté la proceſſion du Saint Eſprit, le Purgatoire, & la ſituation de l'ame après la mort. Il eſt vrai qu'il y en a quelques-uns qui n'admettent qu'une ſimple impanation dans le Sacrement de l'Eu-

chariſtie ; mais ils ſont en très-petit nombre, ils n'ont aucune communion particuliere, toutes les Egliſes reconnoiſſent la tranſubſtantiation telle que les Catholiques l'admettent : c'eſt donc ſans fondement qu'on a voulu leur imputer la même croyance qu'aux Calviniſtes ſur ce miſtere, puiſqu'il n'y a aucun de leurs Prêtres qui ſuive ce ſentiment, & que ceux qui ſont entichés de cette erreur n'oſent l'avoüer ſans s'expoſer à l'excommunication, & une preuve palpable qu'ils croyent ce dogme comme ceux de l'Egliſe Romaine, c'eſt qu'ils viennent en proceſſion tous les Vendredis ſaints adorer ce Sacrement à Galata dans la principale Egliſe des François, où il eſt expoſé ſelon la coûtume de l'Egliſe, ils payent même chaque année aux Turcs pour cette permiſſion cinq cens piaſtres : ce qui doit perſuader qu'ils ſont très-convaincus de la realité & de la tranſubſtantiation ; ce qui les diſtingue donc de l'Egliſe

Latine, conſiſte ſeulement, comme je l'ai déja dit, en trois points. Le premier regarde la proceſſion du Saint Eſprit, qu'ils font proceder ſeulement du Pere, parce qu'ils prétendent que les trois Perſonnes de la Sainte Trinité ne ſont diſtinguées que par leurs operations & leurs differens attributs; celui du Pere, diſent-ils, eſt d'engendrer ſans être engendré, celui du Fils eſt d'être engendré ſans engendrer, & celui du Saint Eſprit d'inſpirer & de ſanctifier les cœurs: or ſi le Saint Eſprit procede du Fils comme du Pere, l'ordre de la Trinité eſt renverſé, parce que l'Attribut de la generation n'appartenant qu'au Pere les Perſonnes ſeront confonduës; il faudra que la premiere & la ſeconde Perſonne ne ſoient nullement diſtinctes, ce qui anéantit la Trinité. Secondement ils nient qu'il y ait un Purgatoire, ſuppoſant que c'eſt faire injure au ſang de Jeſus-Chriſt: ils prouvent ce ſyſtême par les mê-

mes argumens que les Calviniſtes ; cependant il y en a quelques-uns parmi eux qui admettent un baptême de feu ; voici comme ils s'expliquent, les ames des juſtes à la ſortie du corps ſont tranſportées dans un certain lieu inconnu, où elles reſteront juſqu'au jour du jugement univerſel ; alors un feu ſubtil en diſſoudant le monde les purifiera, alors ils entreront dans la gloire éternelle : ainſi ſelon ces gens il n'y a aucun Saint ni Sainte en Paradis ; neanmoins ils les invoquent avec beaucoup d'attention & de reſpect, accommodez un peu cette contrarieté ; mais les plus éclairés d'entr'eux, ſoûtiennent que l'ame reſte dans le corps comme aſſoupie juſqu'à la fin du monde ; cependant ils prient pour les morts, autre contrarieté ; ils font plus, car chaque jour de l'anniverſaire de leurs parens, ou de leurs amis, ils vont manger ſur le tombeau du défunt, où ils chantent, danſent, & ſe réjoüiſſent

l'eſpace de deux ou trois jours ; ſans doute que c'eſt pour reveiller ces pauvres ames, & pour les divertir dans leur tenebreuſe ſolitude. Tels ſont les points eſſentiels qui les ſeparent de l'Egliſe Romaine quant à la foi ; mais leur culte & leurs ceremonies different beaucoup, étant mêlées de mille ſuperſtitions groſſieres & ridicules. Premierement ils n'adorent point à genoux comme nous le Saint Sacrement, & n'en reſervent jamais aucune particule après la Communion, le reſte étant diſtribué indifferemment à tous les aſſiſtans. Secondement ils communient debout ſous les deux eſpeces avec du pain levé qu'ils trempent dans le Calice avant de le donner aux Communians. Troiſiémement tout l'Office ſe fait en langue vulgaire, & on ne dit jamais qu'une Meſſe chaque jour. Quatriémement les Prêtres ſe peuvent marier une fois, excepté les Patriarches, les Archevêques & les Evê-

ques, parce qu'ils ſont tous Caloyers ou Religieux de S. Baſile & qu'ils font vœu de chaſteté; enfin ils ont un nombre de ceremonies particulieres qui ſentent plûtôt le Judaïſme & le Paganiſme que la Religion Catholique; entre ces ſuperſtitions ils en ont deux aſſez particulieres : la premiere eſt de benir la Mer la veille de l'Epiphanie, ils attachent pour cet effet un petit vaſe au bout d'un grand bâton avec une croix deſſus qu'ils plongent dans la Mer, & ils diſent que l'eau qu'ils en tirent eſt douce, ce qui eſt très-faux : la ſeconde eſt de croire que le corps d'un homme qui meurt excommunié ne ſe peut jamais corrompre, c'eſt pourquoi quand ils en trouvent d'entiers après pluſieurs années de ſepulture, ils prient ſans ceſſe & font des exorciſmes continuels ſur ces corps juſqu'à ce qu'ils ſe putrifient; il font encore un nombre de ſignes de croix à chaque moment, ſur-tout en entrant ou en ſortant d'une Egliſe,

ces ſignes de croix ſont accompagnés d'autant de reverences ; on ne finiroit jamais ſi on vouloit raporter toutes leurs ſingeries qui ſentent plûtôt le Comedien que les veritables Partiſans de Jeſus-Chriſt.

Leur diſcipline eſt très-ſevere, il eſt ſurprenant que des gens qui exercent les plus rudes auſterités ſoient ſi mauvais & ſi corrompus ; cependant malgré leurs vices & leurs déreglemens ils ſont de très-rigides obſervateurs de leurs pratiques. Ils ont quatre Carêmes : le premier & le plus grand eſt celui de Pâques qui dure huit ſemaines, pendant leſquelles ils ne peuvent manger ni lait, ni fromage, ni poiſſon, ni œufs, excepté la premiere ſemaine ; leur nourriture eſt par conſequent très-mal-ſaine, ce qui les rend maigres & décharnés. Le ſecond Carême eſt en l'honneur des Saints Apôtres, il commence huit jours après la Pentecôte, & dure

quelquefois trois ſemaines ; ils peuvent manger deux fois par ſemaine du poiſſon. Le troiſiéme Carême commence le premier d'Août, & ſe continuë juſqu'au quatorze, il eſt inſtitué à l'honneur de la Sainte Vierge, ils ne mangent encore en celui-ci ni œufs, ni poiſſon, ni fromage, ni lait ; enfin le quatriéme commence quarante jours avant le Noël, & dure juſqu'à ce jour, ils peuvent manger dans celui-ci du poiſſon, excepté les Mercredis & les Vendredis. Les Caloyers ou Religieux de Saint Baſile ont encore avec ſes quatre Carêmes trois autres jeûnes : le premier avant la Saint Dîmitre qui dure vingt-ſix jours ; le ſecond le premier de Septembre qui dure juſqu'à l'Exaltation de Sainte Croix ; le troiſiéme huit jours avant la fête de Saint Michel.

Outre ces Carêmes & ces jeûnes tous les Grecs obſervent les Mercredis, & quelques-uns les Lundis ;

ainſi ils n'ont dans l'année qu'environ cent & trente jours où ils peuvent manger de la viande. Il ne faut pas ſe perſuader qu'ils ſe diſpenſent du jeûne & de l'abſtinence, non, tout le monde y eſt ſoûmis, point de permiſſion, les enfans, les vieilles gens, ni même les malades ne s'en exemptent jamais, tant il eſt vrai que les grandes auſterités ne ſont pas toûjours des preuves certaines d'une conſcience ſainte & ſans reproche. Ils mangent de la viande pendant toutes les ſemaines de Pâques & de la Pentecôte ſans exception du Vendredi ni du Samedi, douze jours entiers après le Noël, & une ſemaine avant le grand Carême; ils n'obſervent que trois Vigiles, ſçavoir, celle de l'Epiphanie, celle de S. Jean-Baptiſte, & celle de ſainte Croix, où ils ne mangent que des legumes au ſel & à l'eau: voilà ce qu'on peut remarquer ſur la Religion, ſur le culte & ſur les pratiques des Grecs, le reſte eſt ſi em-

broüillé, qu'il eſt impoſſible d'en donner une juſte idée ; ceux qui ont écrit ſur cette matiere ont plûtôt raconté ce qu'ils croyoient autrefois que ce qu'ils admettent aujourd'hui ; puiſqu'il n'y a pas un ſeul Prêtre Grec dans tout l'Orient qui ſoit de même ſentiment ; & le Prince Maurecordato m'avoüa que leur croyance reſſembloit plûtôt à un labyrinthe de ſuperſtitions & d'erreurs, qu'à un ſyſtême raiſonné & ſuivi.

De la ſecte des Grecs Armeniens.

Comme j'ai dit que les Armeniens ont quatre Egliſes à Conſtantinople, on peut conclure qu'ils ſont en beaucoup plus petit nombre que les Grecs Schiſmatiques : en effet, il y a tout au plus huit mille Armeniens dans cette Ville, au lieu qu'il y a plus d'onze cens mille Grecs Schiſmatiques. Ces Armeniens ſont

à

à peu prés de même caractere que les autres Grecs ; ils ont les mêmes coûtumes, les mêmes maximes, & leurs mœurs ſont preſque ſemblables ; pour leur diſcipline elle eſt encore plus rigide & plus auſtere que celle des Grecs, ayant quatre Carêmes qui durent ſix mois, où ils ne mangent ni beurre, ni lait, ni œufs, ni coquillages, ni rien qui ait vie ; la plûpart de leurs Prêtres ne ſe nourriſſent pendant tout ce tems que de legumes cuits à l'eau & au ſel.

Quant à leur croyance, elle ne differe de celle des Grecs qu'en trois points. Le premier regarde la nature de JeſusChriſt qu'ils ſoûtiennent être unique, confondant par un mêlange impoſſible la nature humaine avec la divine ; comme l'a enſeigné *Eutiches*. Le ſecond point conſiſte dans les Sacremens, ils n'en admettent que cinq, rejettant la Confirmation & l'Extrême-Onction. Le troiſiéme regarde la pratique, celebrant

la fête de Noël & celle de l'Epiphanie dans un même jour, fondés ſur l'opinion qu'ils ont que Jeſus-Chriſt fut baptiſé la trentiéme année de ſon âge, le même jour de ſa naiſſance : c'eſt pourquoi ils mettent la naiſſance le ſix de Janvier, auſſi bien que ſon baptême. Ils n'ont qu'un ſeul Evêque à Conſtantinople, qui eſt ſous la protection de l'Ambaſſadeur de France, pour éviter les avanies où il eſt journellement expoſé par les Turcs, n'étant pas en état de payer de groſſes ſommes pour acquerir leur bien-veillance ; les Armeniens paroiſſent exterieurement fort zelés & plus honnêtes gens que les Grecs, parce que leur petit nombre empêche que leurs défauts ne faſſent tant de bruit ; mais pour peu qu'on les pratique, on connoît aiſément qu'ils leur reſſemblent en toutes manieres. Les Grecs qui ſont de la Communion de Rome ſuivent le même Rit qu'elle, excepté la Communion ſous les deux eſpeces,

le mariage des Prêtres, la Conſecration du pain levé, & leur Service en langue vulgaire. Ceux-ci ſont aſſez bien inſtruits dans leur Religion, tant à cauſe que leurs Papas vont ordinairement faire leurs études en Italie, qu'à cauſe de leur continuelle ſocieté avec les Religieux Catholiques qui demeurent dans le Levant; ils ont à Galata un Archevêque envoyé par le Pape, qui dirige leur Clergé.

Des Chrétiens francs, & de leurs Ambaſſadeurs & Reſidens.

Il faut encore diſtinguer les Chrétiens francs en deux claſſes, ſçavoir dans les Catholiques Romains & les Calviniſtes; les uns & les autres ſont tous Marchands, Jouailliers, Orfévres & Horlogers; ils reſident à Galata & à Pera. Les Catholiques ſont en plus grand nombre que les autres, ils ont ſix Couvents, deux de Capucins & un de Jeſuites Fran-

çois, les trois autres Couvents ſont Italiens. Ces Religieux ont une très-grande liberté dans ce Pays, ils peuvent aller par-tout juſques dans les ruës de Conſtantinople avec leurs habits : entre ces Religieux les Capucins y ſont en grande veneration à cauſe de leur barbe qui plaît aux Turcs ; tous ces Religieux ne dépendent nullement de l'Archevêque Latin, ils ne ſont point ſoûmis ni à ſa juriſdiction, ni à l'Ordinaire ; ils prêchent publiquement, & ce ſont eux qui dirigent tous les François & les autres Catholiques qui ſont ſous la protection des Ambaſſadeurs. On peut chanter la Meſſe auſſi publiquement à Galata qu'à Rome ; on fait même à la Fête-Dieu & le Vendredi ſaint une Proceſſion publique dans les ruës de Galata, mais pendant la nuit, de crainte d'expoſer le ſaint Sacrement à la profanation des Turcs, des Calviniſtes & des Juifs : car chacun a un libre exercice de ſa Religion, les

Turcs ne gênant perſonne ſur cet article.

Les Calviniſtes ſont diviſés en deux branches, ſçavoir dans les François qui ont la même Communion que les Hollandois, & dans les Anglois qui ont une liturgie particuliere, & qui n'y ont jamais voulu admettre les François de ce Pays; ces François ou Genevois, car ils ſe qualifient ainſi, ont une Egliſe qu'ils ont fait bâtir à leurs dépens dans le jardin de l'Ambaſſadeur d'Hollande, qui les protege pour le ſpirituel, car pour le temporel ils prennent la protection de celui de France, à cauſe des privileges qu'Henri IV. a accordés aux Suiſſes, & dont ces Meſſieurs joüiſſent dans ce Pays, quoi qu'ils ſoient tous originaires de France; depuis le départ de M. Haran en 1716. ils ſont obligés d'entretenir un Miniſtre à leurs frais; avant ce tems le Miniſtre Hollandois faiſoit ces fonctions, prêchant alternativement en François & en

Hollandois; mais leurs diſſenſions, leurs querelles & leurs mauvaiſes manieres ont fatigué tellement cet Ambaſſadeur, qu'il n'a plus voulu que ſon Miniſtre ſe mêlât de leurs affaires: c'eſt pour cette raiſon qu'après le départ de M. Haran, on en envoya un autre appellé M. Renter, qui ne ſçavoit pas un mot de leur Langue naturelle, afin de ſe débarraſſer de ces gens qui ſont encore pires dans cette Contrée que dans toutes les autres où ils ſe ſont refugiés: en effet il n'y a point de gens au monde plus remuans, plus inquiets & plus jaloux les uns contre les autres; ils ſe déchirent impitoyablement, ſe ruinent en procès, s'accablent de calomnies & d'injures; cette petite Colonie qui n'eſt tout au plus que de deux cens perſonnes, donne plus d'affaire & de peine aux Ambaſſadeurs de France & d'Hollande, que toutes les autres Nations qui ſont à Galata & à Pera; bien loin de profiter de la li-

berté de conſcience qui leur eſt accordée, ils ſemblent n'avoir aucune ombre de Chriſtianiſme ; ils ſont encore pires que les Grecs originaires du pays ; non ſeulement ils ont ſucé tous leurs vices, mais encore ils ajoûtent à la débauche la plus honteuſe une ignorance craſſe, un luxe & une volupté ſans égale, une fierté & un orgeuil inſupportables, voulant aller de pair avec les plus riches Marchands, quoi que ce ne ſoient que de pauvres ouvriers qui y ſont venus ſans un ſol : auſſi leur fainéantiſe, leur luxe, leur débauche, leur yvrognerie les reduiſent-elles ſouvent à s'en aller ſans tambour ni ſans trompette ; leurs calomnies & leurs médiſances ſont ſi generales, qu'on les apprehende plus que la peſte qui ravage ſans ceſſe cette Ville.

Les Anglois ont une Egliſe ou Chapelle chez leur Ambaſſadeur. Ces Meſſieurs qui ſont tous fort riches, ont peu de communication

avec les autres francs, ils ſont fort unis entre eux, & vivent dans une grande amitié & cordialité.

Tous ces francs s'appliquent au commerce, où ils s'enrichiroient bien-tôt ſi leur luxe & leurs dépenſes n'étoient pas ſi exceſſives; leurs meubles, leurs habits, leur débauche les reduiſent ſouvent à faire banqueroute, ou à mettre en uſage la fourberie afin de ſe ſoûtenir: c'eſt pourquoi les Turcs qui ne pratiquent point d'autres Chrétiens, en ont un veritable mépris, jugeant de tous par ceux qu'ils voyent: ce qui les oblige ſouvent à dire qu'il faut que la Religion des Chrétiens ſoit bien mauvaiſe, puis qu'elle ſouffre de tels deſordres, n'ayant pas aſſez de connoiſſance de l'Evangile pour en juger autrement. Il eſt ſurprenant que des gens, & ſur-tout des Chrétiens qui ſont à chaque moment expoſés aux ſoulevemens & aux revolutions qui arrivent dans ce Pays, preſque toûjours

ſur le bord du tombeau à cauſe de la peſte, faſſent ſi peu de cas de l'autre vie, vivant comme s'ils étoient immortels, ou comme s'il n'y avoit aucune recompenſe, ni aucune punition après la mort : tant il eſt vrai qu'il n'y a que le tems preſent qui occupe les Mortels, on ne ſe ſouvient plus du paſſé, on a encore moins d'inquiétude pour l'avenir ; étrange perverſité de l'eſprit humain ! qui fait voir que les plaiſirs des ſens occupent ici-bas les plus grands ſoins de l'homme. Au reſte ces Marchands francs peuvent aller par-tout avec leurs habits à l'Européenne ; mais ordinairement ils s'habillent à la Turque, excepté la perruque & le chapeau.

Des Ambaſſadeurs & des Réſidens.

Il y a ordinairement quatre Ambaſſadeurs & deux Réſidens à la Porte Ottomane, tant pour entre-

tenir la paix avec les Turcs, que pour avoir ſoin du commerce. Le premier eſt l'Ambaſſadeur de France, le ſecond celui d'Angleterre, le troiſiéme le Baîle de Veniſe, le quatriéme l'Ambaſſadeur de Hollande; un Réſident de l'Empereur, & un de Moſcovie. Tous ces Seigneurs font leur ſejour à Pera, où ils ont de magnifiques Hôtels, ils ſont reſpectés comme de petits Rois, ayant un Empire abſolu chacun ſur ſa Nation; ils jugent de tous les procès & de tous les differens qui ſurviennent, les privileges dont ils joüiſſent dans ce Pays ſont très-conſiderables, leurs Palais ou maiſons ſont autant d'aſiles ſacrés pour tous les malheureux; un eſclave échapé de la main des Turcs s'y trouve en ſûreté; un Turc qui veut entrer dans le Chriſtianiſme, ne peut en être enlevé ſans violer le droit des gens; un meurtrier, un voleur, un aſſaſſin y trouvent également une retraite contre la juſtice

Turque ; ce n'eſt pas que ces Meſſieurs protegent le crime, tant s'en faut ; mais c'eſt uniquement pour les ôter d'entre les mains des Ottomans, à cauſe de leurs ſupplices qui ſont trop cruels, & pour ſe rendre eux-mêmes Juges de ces malheureux qui ne trouvent ſouvent que trop de raiſons pour ſe juſtifier, ſurtout quand elles ſont accompagnées de bons & beaux ſequins ; cependant quand le crime eſt trop grief, on les renvoye dans leur Pays avec les informations de leur procès. Ils ont encore droit de proteger un certain nombre de Grecs, qui s'ôtant par ce moyen de la tirannie des Ottomans payent cette faveur aſſez cher : ils peuvent faire vendre du vin juſques dans Conſtantinople ; les Grecs achetent ce privilege à beaux deniers comptans ; ils ont le pouvoir de faire entrer toutes les marchandiſes qu'il leur plaît ſans payer aucun impôt, parce que les balots appartenans aux Ambaſſa-

deurs n'étant jamais viſités, on ſuppoſe que ce ſont des meubles qui leur ſont neceſſaires, ne pouvant ſe perſuader qu'un ſi grand Seigneur voulût ſe rabaiſſer à faire le negociant ; cependant c'eſt un de leurs meilleurs morceaux ; loin d'ici le ſcrupule quand il s'agit de s'enrichir, tous les Vaiſſeaux, ou autres Bâtimens qui appartiennent à leur Nation, ſont obligés de leur payer une ſomme, ce qu'on appelle le droit d'Ancrage, à moins que la compagnie du commerce ne donne tant par an à l'Ambaſſadeur, comme à celui de France qui a de la Nation trente mille florins pour ce ſeul droit ; les Patentes des Capitaines & les Paſſeports des voyageurs ſont encore un petit morceau de leur revenu, ſans compter les preſens qu'on donne pour avoir ces expeditions en bref, car ſans cela on pourroit retarder pluſieurs ſemaines ; les charges qui dépendent d'eux ſont toutes vendues & données au plus

offrant ; telles que les conſulats & emplois d'interpretes.

Cela ſuppoſé, on doit juger que ces Meſſieurs peuvent faire en très-peu de tems une fortune aſſez conſiderable, car dans ce Pays parmi les Chrétiens rien ne ſe donne, tout ſe vend juſqu'à la juſtice. Les Réſidens de l'Empereur & de Moſcovie ont peu de ces revenas-bons, parce qu'ils n'ont preſque point de commerce dans ce Pays, & qu'il n'y a aucune Colonie de ces deux Nations. L'Ambaſſade d'Hollande eſt auſſi peu lucrative, n'aiant que ſes appointemens qui ſont aſſez conſiderables, mais trop mediocres en comparaiſon du revenu des autres, & la raiſon en eſt qu'aucun Vaiſſeau Hollandois ne va à Conſtantinople pour negocier, ils ſe rendent tous à Smirne. L'Ambaſſade d'Angleterre eſt aſſez bonne, tant à cauſe de ces gros appointemens, qu'à cauſe des preſens qu'il reçoit de la Nation qui

eſt fort riche à Conſtantinople ; mais celles de France & de Veniſe produiſent des ſommes immenſes, ſur-tout celle de France. On prétend que le Baîle de Veniſe retire chaque année de ſon Ambaſſade environ huit cens mille florins, & celui de France plus de onze cens ; la choſe n'eſt pas difficile à concevoir, ſi l'on fait reflexion aux privileges dont ils joüiſſent. Premierement ils font un commerce prodigieux, tout ce qu'il y a de plus beau & de plus rare en Turquie eſt acheté ſous main par leurs agens ; ils envoyent ces marchandiſes dans leur Païs d'où ils en reçoivent d'autres ; non ſeulement ils ne payent point de droits pour l'entrée & la ſortie de ces marchandiſes, mais encore ils favoriſent les Capitaines des Vaiſſeaux à frauder les impôts, dont ils ſont recompenſés par de beaux & grands preſens. Secondement, outre ce commerce ils vendent cherement leur

protection aux Grecs du Pays, quelquefois plus de mille ou deux mille ducats d'or par famille, & comme l'Ambaſſadeur de France a le privilege d'en proteger un plus grand nombre que les autres, on doit ſuppoſer que ſon revenu en augmente conſiderablement; le nombre des Vaiſſeaux François eſt auſſi beaucoup plus grand que celui des autres Nations; chaque Vaiſſeau paye dix piaſtres d'ancrage, joignez encore à cela, les droits des expeditions & des patentes qu'ils font monter ſelon leur bon plaiſir. Troiſiémement, l'Ambaſſadeur de France & celui de Veniſe donnent beaucoup de charges de Conſuls & d'emplois de Drogmans, ce qui leur produit encore de groſſes ſommes, ajoûtez les querelles, les meurtres dont ils ſont juges, deſquels ils ſe rendent mediateurs, & dont on n'eſt jamais juſtifié que par argent. Si par exemple un Chrétien a eu le mal-

heur de tuer un Turc, la famille du mort ſe contente d'une centaine de piaſtres, & le Cadi d'autant; mais l'Ambaſſadeur chez qui on eſt refugié, & qui vous nourrit & vous protege, doit avoir ſa part, qui eſt ſans doute la plus conſiderable; enfin outre mille autres revenas-bons, l'Ambaſſadeur de France a encore pluſieurs commiſſions importantes; comme d'être Mediateur de quelques Puiſſances étrangeres à la Porte, ce qui lui vaut conſiderablement dans de certaines occaſions; jugez quel doit être ſon revenu: auſſi n'envoye-t'on pour Ambaſſadeur à Conſtantinople que des gens qui ont beſoin de s'enrichir, pour aller enſuite faire groſſe figure dans d'autres Cours, afin de faire honneur à leur Roi.

Monſieur le Marquis de Bonnac étant un des plus ſpirituels & des plus habiles qu'on puiſſe voir, on doit conclure qu'il a emporté de ce Pays de groſſes ſommes, y ayant

ayant demeuré ſept ou huit ans. Monſieur Emo, Baile de Veniſe, n'en eſt pas auſſi ſorti les mains vuides. Pour le Comte de Stagnan, ſes richeſſes n'ont pas été ſi conſiderables, mais aſſez pour ſe dédommager du peu de tems qu'il y a demeuré. Il n'y a que Monſieur le Comte de Colliar, qui au lieu d'amaſſer du bien, eſt mort avec deux cens mille florins de dettes, tant à cauſe qu'il n'avoit pas les mêmes reſſources que les autres, qu'à cauſe qu'il avoit une groſſe famille à ſoûtenir & qu'il étoit trop bon. On ne ſera peut-être pas fâché de ſçavoir quelque choſe de ce Seigneur qui étoit Ecoſſois d'origine.

Monſieur le Comte de Colliar étoit né à Conſtantinople d'un Pere qui occupoit le même poſte & qui laiſſa pour tout bien ce fils & deux filles, dont l'une eſt femme du Conſul de Smirne appellé Hauchepieds, & l'autre s'eſt mariée à Conſtantino-

ple à un Marchand dont les affaires étoient en très-mauvaiſe ſituation quand il mourut, laiſſant pluſieurs enfans à ſa veuve ſans aucun bien. Celui-ci obtint des Hollandois le même emploi de ſon pere en conſideration des bons ſervices qu'il avoit rendus à la Nation; né, comme je viens de dire, dans ce Pays, il en poſſedoit toutes les manieres, & en ſçavoit toutes les maximes; parfaitement inſtruit dans les Langues Orientales, on ne doit pas s'étonner s'il étoit fort eſtimé & fort aimé des Turcs: c'eſt pourquoi ils le choiſirent avec plaiſir pour aller en qualité de Plenipotentiaire au Congrès de Paſſarowits, où il s'eſt acquis beaucoup de reputation, auſſi-bien que dans ſon Ambaſſade de Turquie. Comme ce Seigneur étoit extrêmement bon & facile, ſes neveux & ſes niéces n'ont pas peu contribué à le ruiner par leurs dépenſes & leur luxe; d'ailleurs étant par malheur épris des charmes d'u-

ne Grecque de Religion & de Nation, il l'aima si éperduement qu'il n'y avoit rien de trop cher & de trop précieux pour captiver cette Dame qui étoit cependant de très-basse extraction ; ayant été obligé de l'épouser après vingt ans d'amourettes, elle a achevé de le ruiner par ses affreuses dépenses. Les femmes de ce Pays aiment le luxe à l'excès ; on ne doit pas être surpris qu'une Epouse d'Ambassadeur voulût faire grosse figure : ainsi les habits, les joyaux, une nombreuse suite d'esclaves, une table particuliere somptueusement servie ; & toûjours de dix ou douze couverts, parce qu'étant d'une Religion où l'on fait beaucoup d'abstinences, elle ne pouvoit manger à la table d'un Reformé, tout cela entraîne dans un gouffre de dépenses : d'ailleurs sa Nation malheureuse & captive lui inspiroit de tendres sentimens de compassion ; plusieurs pendant les guerres de Dalmatie & de la Gre-

ce étant tombés dans l'eſclavage, elle épuiſoit ſon époux pour les racheter. C'eſt une dépenſe trop grande pour un ſimple Ambaſſadeur, à peine les tréſors d'un puiſſant Roi pourroient-ils y ſurvenir : voilà ce qui a reduit ce Comté dans une grande diſette. J'avouë que c'eſt une action bien genereuſe & pleine de zele dans cette Dame de ſoulager ainſi les malheureux ; mais comme la charité bien dirigée commence par ſoi-même, elle pouvoit, ce me ſemble, borner ſon zele, & ne pas reduire ſon époux dans de ſi grandes perplexités, qu'à peine pouvoit-il quelquefois trouver dequoi dîner. C'eſt une tache à la memoire de ce Seigneur qui étoit d'ailleurs une des plus affables perſonnes qu'on pût voir, rempli de politeſſe & de merite ; car quoi que ſon eſprit ne fût pas fort brillant, on peut cependant avancer qu'il en avoit beaucoup. Il étoit doux, debonnaire, trés-complaiſant, ſur-tout envers les étran-

gers ; ſa table étoit parfaitement bien ſervie ; ſon Palais, quoique de bois, étoit le plus beau & le plus riant de tous ceux des Ambaſſadeurs ; ſa Cour étoit même aſſez grande & aſſez jolie ; on y étoit parfaitement bien, excepté les gages qui n'étoient preſque jamais payés.

CHAPITRE XII.

Des Juifs.

LEs Juifs de Conſtantinople ſont diſtingués des autres Nations par leurs habits qui ſont noirs, couleur très-mépriſée par les Turcs ; c'eſt ſans doute pour leur faire ſentir leur eſclavage & le ſouverain mépris qu'ils font d'eux, qu'ils les ont obligés à porter le noir dans tout l'Empire Ottoman ; ils ont les babouches violettes, & un bonnet de feutre couvert de drap violet, ſemblable à une longue forme de chapeau, autour duquel ils lient un petit turban violet ou de mouſſeline rayée ; ils n'habitent aucun quartier particulier comme dans les autres Pays, ils demeurent dans toute la Ville & les Fauxbourgs ; ils ont pluſieurs Synagogues aſſez belles.

La liberté de conſcience dont ils joüiſſent dans cette Contrée, eſt plus grande que par-tout ailleurs: c'eſt pourquoi ils s'appliquent avec ſoin à l'étude, ſur-tout à l'Aſtrologie judiciaire, & à la Medecine, dans leſquelles ils ſont fort bien inſtruits; ils ont auſſi un grand zele pour leur Religion, qu'ils obſervent beaucoup plus regulierement que dans les autres Royaumes où ils ſont tolerés; quoi qu'exterieurement ils ſoient très-attachés à leur culte, ils n'en ſont cependant pas plus honnêtes gens; la fraude & le larcin ſont leurs vices dominans, & on ne s'étonne point quand on eſt volé ou trompé par eux, parce que c'eſt une eſpece de Loi chez les Juifs d'attraper les Chrétiens. Quoi qu'ils ſoient encore plus mépriſés des Turcs qu'aucune autre Nation; ils ont neanmoins trouvé le moïen de ſe les rendre favorables; les gros preſens qu'ils font à la Porte non ſeulement les mettent

à couvert des avanies & des inſultes, mais encore les ont rendus maîtres de tout le Commerce, n'y ayant qu'eux, comme je l'ai dit ailleurs, qui puiſſent être courtiers. Ils ſont ſi adroits, ſi fourbes & ſi enjoleurs, que lorſque vous avez à faire avec eux il faut les obſerver avec un ſoin extrême, car autrement ils vous emporteront quelque choſe. Toutes les marchandiſes qu'ils vendent, doivent être examinées avec toute l'attention imaginable, elles ſont preſque toutes falſifiées & très-mauvaiſes; il eſt vrai que ces gens ſont d'ailleurs aſſez utiles aux francs, parce qu'ils connoiſſent tout le monde, & qu'ils ſont inſtruits de tout ce qui ſe paſſe à Conſtantinople. Comme il n'y a rien qu'ils ne faſſent, ou qu'ils n'entreprennent pour de l'argent, vous pouvez aiſément les employer aux choſes les plus delicates, comme d'être Eſpions, afin de ſçavoir tout ce qui ſe paſſe au Divan; ils expoſeroient mille fois

leur vie, pourvû que vous les payiez largement ; la profeſſion de Medecin qu'ils exercent, leur donne accès juſques chez les plus grands Seigneurs & dans leurs Harems ; or étant extrêmement intriguans, vous pouvez par leur moyen & par celui de leurs femmes entreprendre les choſes les plus difficiles, telles par exemple que d'entretenir un commerce de galanterie avec quelques Dames Turques ; mais il faut être riche, parce que les Juifs ne font rien ſans être bien payés. Il arriva dans le Serail l'an 1721. une avanture fort tragique cauſée par une de ces femmes Juives, qui auparavant avoient un libre accès auprès des Sultanes ; voici l'hiſtoire.

Un Aga des Spahis ayant vû une Dame du Serail ſe promener dans les jardins fut touché de ſon extrême beauté ; après avoir fait de vains efforts pour étouffer cette paſſion, il reſolut au peril de ſa vie,

ou du moins de ſa fortune, de s'en faire aimer & d'acquerir ſes bonnes graces. Cet homme très-bien fait & aſſez jeune avoit également fait impreſſion dans le cœur de la Dame, qui l'avoit vû pluſieurs fois à travers les jalouſies de ſon appartement ; après bien des reflexions mon Aga captive une femme Juïve qui entroit ſouvent au Serail ; après lui avoir fait un preſent conſiderable, il lui peint l'état de ſon cœur ; celle-ci accoûtumée à de pareilles avantures, bien loin de le décourager, lui donne de grandes eſperances ; elle trouve le ſecret de parler à cette Dame qui ne peut lui cacher ſon retour, & une paſſion encore plus vive que celle de l'Aga ; ainſi d'accord on écrit pluſieurs billets, ou manés, en attendant quelque occaſion favorable de ſe trouver dans un tête-à-tête ; malheureuſement un de ces billets tomba entre les mains d'un Eunuque noir, qui le porta preſ-

que auſſi-tôt au Sultan. Zara (c'eſt ainſi qu'on appelloit cette belle Sultane) l'avoit laiſſé tomber en allant au Bain : voilà un terrible deſordre dans le Serail ; on ſoupçonne toutes les Dames ſans ſçavoir la criminelle, parce que ces manés ne peuvent découvrir l'auteur ; ce n'eſt point de l'écriture, mais un ramas de toutes ſortes de choſes, comme une aiguille, un morceau de ſoye, du linge, des cheveux, &c. dont chaque choſe a ſa ſignification. Ce ſimple ſoupçon coûta la vie à trente femmes & à autant d'Eunuques ; les femmes furent jettées dans le Canal empaquetées dans des ſacs de cuir, & les Eunuques furent décollés ; cette triſte tragedie fit impreſſion dans le cœur de Zara, car elle ne fut point ſoupçonnée, parce qu'elle étoit Sultane, c'eſt-à-dire mere d'une fille, & qu'en cette qualité elle avoit un appartement, des Eunuques & des Eſclaves ; en par-

ticulier, ce fut un bonheur pour elle que ce manés fut trouvé dans le Bain des autres femmes, l'ayant perdu en allant visiter une de ses amies ; cependant Zara revenuë de sa crainte continua son commerce amoureux ; la Juïve soupçonnée fut arrêtée, on lui surprit un manés, & comme elle ne voulut jamais avoüer celui qui le lui avoit donné, ni celle à qui elle le portoit, elle sauva la vie à Zara, & lui conserva son amant : pour elle, on la fit noyer après une rude bastonnade, & on condamna sa Nation à payer dix mille ducats d'or. Depuis ce tems aucune femme Juïve ne peut entrer dans le Serail sous peine de perdre la vie. Grand sujet de chagrin pour ces matrones, qui gagnoient à ce negoce des sommes immenses ; mais elles se dédommagent sans doute de cette disgrace auprès des particulieres.

D'ailleurs les Juifs ont deux bonnes qualités. La premiere, comme

je l'ai déja dit, eſt d'être très-exacts obſervateurs de leur Loi, de leurs Cérémonies, & ſur-tout de leur Sabat : car ils verroient dans ce jour leurs maiſons & leurs biens perir ; ſans ſe donner aucun mouvement pour s'en garantir. La ſeconde qualité eſt d'être très-humains envers les Eſclaves, dont ils font un grand negoce dans ce Pays ; mais le gain & le profit les engagent uniquement à cette humanité, car ils ſont tellement Anti-Chrétiens qu'à peine peuvent-ils les enviſager ; on prétend même qu'ils crucifient quelquefois des Eſclaves dans leurs Synagogues ; ce ſeul ſoupçon leur a coûté de groſſes ſommes, jugez combien ils ſeroient punis s'ils étoient convaincus de cette barbarie. Au reſte les Juifs ont les mêmes coûtumes, les mêmes manieres & les mêmes maximes que tous les Orientaux, excepté envers leurs morts qu'ils gardent pendant trois jours & trois nuits avant de les enterrer ;

jugez quelle puanteur ſouffrent les parens des défunts, quand ils meurent de la peſte, étant obligés ſelon leur coûtume d'être toûjours autour du cercueil à pleurer.

Les femmes & les filles Juïves ſont parfaitement belles & fort amoureuſes des Chrétiens; mais les hommes ſont ſi jaloux, que jamais on ne peut les voir ſans témoins, à moins que ce ne ſoit quelques vieilles matrones, parce qu'elles ſont ordinairement des antidotes contre l'amour. Parmi ces Juifs il y en a un nombre de Portugais qui après avoir échapé de l'Inquiſition viennent dans ce Pays pour y joüir de la liberté. C'eſt une choſe épouvantable d'entendre parler ces gens de ce Tribunal, & des moyens dont ils ſe ſervent pour ſe ſouſtraire à ſa ſeverité. En Eſpagne & en Portugal, ils diſent preſque tous la Meſſe, quoi qu'ils judaïſent en ſecret; je tiens ce fait d'un Medecin de l'Ambaſſadeur de France, homme

d'eſprit, de ſcience & de merite, qui avoit été pluſieurs années auprès du Prince de Valachie, le fameux Maurecordato, pour enſeigner à ſes enfans l'Italien & le François, où il s'étoit fort enrichi par les liberalités de ce Prince; il m'aſſura d'avoir celebré la Meſſe pendant l'eſpace de plus de quatre ans pour ſe garantir de l'Inquiſition, ce qui doit faire trembler; il m'avoüa qu'il avoit été ordonné Prêtre, quoi que Juif & marié ſecretement; jugez de la conſcience d'un tel homme, qui malgré ce crime horrible étoit cependant très-aimé & très-cheri des Chrétiens, ſur-tout des Catholiques, & même du Marquis de Bonnac dont il étoit alors Medecin, & à la table duquel il mangeoit journellement; il eſt paſſé en 1722. en France avec toute ſa famille, étant aſſez riche pour vivre à ſon aiſe. Tous les Juifs ſont à peu près de cette trempe, c'eſt-à-dire, des gens ſans conſcience, très-profana-

teurs du Christianisme, & grands ennemis de tous les Chrétiens. Haïs & mépriſés des Turcs, en proye à la colere de Dieu, ils vivent cependant dans une grande liberté.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Des Eſclaves.

IL ſe trouve à Conſtantinople des Eſclaves de pluſieurs eſpeces de l'un & de l'autre ſexe, ſçavoir des enfans de Tribut, ceux qu'on prend à la Guerre, & les Eſclaves qu'on achete en Georgie, en Circaſſie, en Mingrelie, &c. Tous les Eſclaves, de quelque qualité, ſexe ou condition qu'ils ſoient, ſont reduits à quatre états differens. Les premiers & les plus heureux ſont les enfans de Tribut qu'on met tous dans ces Colleges dont nous avons parlé, & qui de-là paſſent au Serail, & parviennent par degrés aux emplois & aux charges les plus diſtinguées. Ces jeunes gens ſont bien entretenus, le Sultan donne même des penſions à pluſieurs, ils joüiſſent de grands privileges, mais il

faut qu'ils embraſſent tous la Loi Mahometane. Les ſeconds qui ſont vendus aux particuliers, ſervent de domeſtiques ou de concubines : ceux-là ſont aſſez bien, ſur-tout quand ils tombent entre les mains d'un veritable Muſulman ; ſi ces Eſclaves ont de l'eſprit, ou quelque ſçavoir-faire, ils ſont honorés, reſpectés & cheris de leurs Patrons qui les établiſſent après quelques années de ſervice, s'ils ſe font Mahometans ; ils n'ont d'autre ſoin que de faire le Caffé, d'allumer la pipe & de ſuivre leurs Maîtres ; enfin ils ſont beaucoup mieux que les domeſtiques de ce Pays, à la liberté près. Les Chrétiens francs en achetent tous pour leur ſervice, mais il s'en faut bien qu'ils ſoient auſſi à leur aiſe que chez les Turcs. Les filles & les femmes ſont heureuſes ou malheureuſes ſelon leur conſcience & l'attache qu'elles ont au Chriſtianiſme ; ſi elles ſont veritablement Chrétiennes, elles ſont

fort à plaindre, parce qu'elles ſouffrent beaucoup pour conſerver leur honneur & pour ſuivre leur Religion; mais celles qui peuvent ſans ſcrupule accorder le concubinage avec leur foi & leur conſcience, il eſt certain qu'elles ſont très-heureuſes, parce qu'elles deviennent ordinairement les Confidentes de leurs Maîtres, pour peu qu'elles ayent de beauté & de belles manieres. Les Circaſſiennes, les Georgiennes & les Mingreliennes ſont ordinairement celles qu'on achete pour être Concubines; comme elles ſont auſſi captives dans leur Pays qu'en Turquie, qu'elles n'ont qu'une teinture groſſiere du Chriſtianiſme, & qu'elles ſont fort lubriques, elles s'accommodent aſſez bien aux maximes Turques; mais ces Dames, quoi que parfaitement belles & bien-faites, ont un grand défaut, ſçavoir une haleine ſi puante, qu'à peine peut-on les approcher; elles ſont infiniment careſſan-

tes, ſoûmiſes, enfin excepté cette infirmité elles ont des qualités très-propres pour ſe faire aimer : auſſi ſont-elles preſque toutes de groſſes fortunes, paſſant de la qualité d'Eſclaves à celle de femmes legitimes. Beaucoup de Francs ont de ces filles à leur ſervice ; mais ils choiſiſſent ordinairement les plus vieilles & les moins aimables, tant pour n'être pas expoſés à la tentation, que pour conſerver leurs bourſes, car elles coûtent des ſommes aſſez conſiderables. Il ſe trouve auſſi parmi ces Eſclaves de très-belles Grecques qui ont été priſes par les Turcs, ſur-tout quand ils conquirent la Grece & une partie de la Dalmatie, pluſieurs belles Allemandes, Moſcovites, Hongroiſes, &c. Toutes ces pauvres filles ſont obligées de conſacrer leur honneur à qui les achete ; elles tombent ſouvent entre les mains de grands brutaux, état terrible pour une perſonne chaſte & vertueuſe ; mais elles s'accoû-

tument inſenſiblement aux manieres du Pays, de ſorte qu'après quelques années on eſt ſurpris d'en voir un grand nombre paſſer du Chriſtianiſme au Mahometiſme auſſi facilement que ſi elles n'avoient jamais eu aucune attache à la Religion Chrétienne: tant il eſt vrai que l'on s'accoûtume à tout, & que la nature eſt la loi la plus forte qu'ayent les mortels ici-bas; cependant il faut excuſer ces pauvres malheureuſes, & croire que c'eſt la miſere plûtôt que le libertinage, qui les engage à fouler aux pieds leur conſcience: en effet, hors de leur Patrie, ſans ſecours, ſans appui, ſans connoiſſance, tous les jours expoſées aux menaces & aux mauvais traitemens, la fragilité humaine ne peut gueres reſiſter à de ſi rudes épreuves, il faut une forte grace pour préferer une infinité de maux à tant de propoſitions avantageuſes qu'on leur fait chaque jour; d'ailleurs la perte de leur liberté les oblige à avoir de la

condeſcendance pour des gens qui ont la force en main, & qui étant arbitres ſouverains de leur vie & de leur mort, les contraindroient par la force à obéir. Voilà ce qui entraîne une infinité de femmes & de filles Chrétiennes à ſe ſoûmettre à tout ce que l'on exige d'elles, fâcheuſe extrêmité ! je l'avoüe, mais à laquelle il ne ſe trouve point de remede ; il n'y a que la laideur qui puiſſe garantir l'honneur & la vertu du ſexe ; heureuſes celles qui ont de la conſcience & de la Religion, d'être difformes & ſans aucuns attraits.

Les troiſiémes ſont ceux qui ſont ſur les Galeres du Grand Seigneur ; leur plus grand malheur eſt de ne pouvoir jamais ſortir d'eſclavage, à moins qu'ils ne deviennent infirmes & vieux, parce qu'ils ſont deſtinés pour la Guerre, & qu'ils appartiennent tous au Sultan ; on choiſit ordinairement pour cet uſage les plus jeu-

nes ; les plus robuſtes & les mieux faits. Ce ſont ordinairement de bons Matelots pris en Guerre, des criminels d'Etat, je veux dire des Chrétiens qui ont été ſoupçonnés d'être les moteurs de quelque ſoulevement : ainſi il ſe trouve parmi ces forçats des Chevaliers de Malte qui n'ont garde de ſe faire connoître, car ils ſeroient pendus ſans miſericorde s'ils étoient découverts ; il y a auſſi des Prêtres & des Moynes pris par des Corſaires Turcs. Il y avoit en 1721. l'Evêque Latin de l'Iſle de Scio à cauſe d'une ſedition qui arriva en ce tems dans cette Iſle, & qui coûta non ſeulement la liberté à un grand nombre de Chrétiens, mais encore l'entier exercice de la Religion Catholique. Preſque toute cette Iſle avant ce deſaſtre étoit dans la Communion de Rome, mais il n'eſt plus maintenant permis que d'avoir un Prêtre chez le Conſul de France ; c'eſt une grande perte que les Ca-

tholiques ont faite, & dont ils ne ſe releveront jamais. Le pauvre Evêque qui étoit un ſaint homme, & qui n'avoit eu aucune part au ſoulevement, fut obligé pendant ſix mois de porter le mortier pour reparer les murs de Conſtantinople, & ſi on n'avoit employé de grandes Puiſſances, il n'en ſeroit jamais ſorti ; on paya pour ſa rançon deux mille ducats d'or. Tous ces Galeriens ſont aſſez bien nourris & entretenus ; ils ont trois fois la ſemaine du pilau avec une poule chacun, les autres jours ils ont du poiſſon ſalé aſſez raiſonnablement, on leur donne du pain plus qu'ils n'en peuvent manger, jamais de vin, il faut qu'ils l'achetent s'ils en veulent boire ; mais ils ont tous de l'argent, ſoit des grandes charités que leur font les Chrétiens, ſoit en travaillant, car il leur eſt permis de s'occuper pour gagner quelque choſe, & comme ils ne vont preſque jamais en mer, ils ont aſſez de tems pour ſe faire quelque petit revenu ;

on les maltraite rarement, ainſi ils ſont aſſez à leur aiſe.

Les quatriémes enfin & les plus malheureux ſont ceux qui n'étant point vendus reſtent dans le grand bain ; ils appartiennent au Grand Seigneur qui les vend au premier acheteur. Ces miſerables ſont aſſez bien nourris, mais toûjours enchaînés deux à deux, ſoit dans leur bain où il eſt preſque impoſſible de demeurer à cauſe de la ſaleté & de la puanteur, ſoit au travail où ils ſont journellement employés. Les Chrétiens francs peuvent en avoir quand ils le jugent à propos pour les faire travailler, moyennant un para par tête qu'ils donnent à leur directeur, mais il faut en répondre corps pour corps; ils ont la liberté de conſcience, ils peuvent même entendre la Meſſe toutes les Fêtes & Dimanches; deux Peres Jeſuites François ne manquent jamais d'aller au bain, dans lequel ils ont une petite Chapelle où ils celebrent la Meſſe ſouvent tous les jours.

Ces malheureux ſont encore plus à plaindre pour leur foi que pour leur liberté, car on fait mille efforts pour les engager à renoncer au Chriſtianiſme ; la miſere & les coups les obligent ſouvent à embraſſer la Loi Mahometane. On peut, comme je l'ai dit, les racheter, mais le grand nombre empêche les Chrétiens d'exécuter cette œuvre de charité; d'ailleurs il ſe trouve parmi ces gens tant de bandis & d'avanturiers qu'on ne ſe hazarde gueres à les tirer d'eſclavage à moins d'être pleinement informé de leur naiſſance & de leurs parens, & la raiſon en eſt qu'on a été ſi ſouvent trompé par ces malheureux, qu'on craint de les tirer de la miſere : on en a vû un grand nombre après avoir recouvré leur liberté ſe faire Turcs, de crainte de retourner dans leur Patrie, où ils avoient commis des crimes dignes du plus grand ſupplice. On m'objectera ſans doute pourquoi ces gens n'embraſſent pas

la Loi Mahometane avant d'être rachetés; la raiſon en eſt aſſez palpable : premierement, les Turcs aiment beaucoup mieux voir un homme libre entrer dans le Mahometiſme qu'un eſclave, parce que la miſere y engage toûjours ceux-ci, & que les autres n'y ſont portés que par l'inſpiration de Mahomet. Secondement, parce qu'ils font plûtôt fortune, & qu'on leur fait de gros preſens, au lieu que les eſclaves n'ont que la liberté pour recompenſe. C'eſt ce qui engage ces maîtres ſcelerats à faire leurs efforts pour recouvrer la liberté avant de renier Jeſus-Chriſt & ſa ſainte Religion.

CHAPITRE XIV.

Des Eunuques.

LEs Eunuques ſont de deux ſortes, ſçavoir, les blancs qui ſont ſimplement taillés, & les noirs qui ſont coupés à fleur de ventre; tous ces Meſſieurs ſont extrêmement ombrageux, & traitent cruellement ceux qui ſont ſous leur obéïſſance. Il ſe trouve un nombre prodigieux de ces Eunuques non ſeulement à Conſtantinople & dans le reſte de l'Empire, mais encore en Perſe & generalement dans tout l'Orient; il n'y a point de particulier, pour peu de bien qu'il poſſede, qui n'ait un ou deux Eſclaves pour la garde de ſes femmes. Les noirs, les baſanés & les blancs viennent preſque tous de l'Aſie, de l'Afrique & du Royaume de Golconda. La

plûpart des peres & des meres n'ayant point d'amour pour leurs enfans & ne pouvant les nourrir, les vendent à des Marchands qui les font couper ou raſer ; ces derniers ſont contraints de ſe ſervir d'une canulle pour uriner ; comme l'operation qu'on fait à ces Eunuques noirs eſt très-dangereuſe, & qu'il en meurt beaucoup, ils ſont fort chers, ils coûtent juſqu'à huit cens piaſtres ; les ordinaires, c'eſt-à-dire les blancs, ne s'achetent que cent cinquante piaſtres. Entre les Eunuques noirs les plus difformes ſont ceux qui ſont les plus eſtimés & qui coûtent davantage, leur extrême laideur leur tenant lieu de beauté, parce qu'ils ſont tous employés à la garde des femmes. Un nez plat, un regard affreux, une grande bouche, de groſſes levres, les dents noires & écartées les unes des autres ſont les belles qualités qu'on recherche dans ces monſtres deſtinés pour être plûtôt les bourreaux des Dames Tur-

ques que leurs gardiens. On ſe ſert de ces deux ſortes d'Eunuques à Conſtantinople, tant dans le Serail que chez les particuliers. Les blancs qui ſont moins farouches que les autres, ſervent aux hommes, ou ſont Gouverneurs des Pages du Grand Sultan ; ceux-là n'approchent jamais les femmes, parce qu'ils ſont encore à craindre, & qu'il s'en eſt trouvé qui les corrompoient. Il n'y a donc que les Eunuques noirs qui ayent ce privilege, mais qui n'en uſent que pour les rendre malheureuſes, & pour leur faire éprouver mille cruautés. Il y a dans le Serail quatre Eunuques principaux qui gouvernent tout ce Palais, & qui approchent la perſonne du Sultan, ſçavoir le *Hazodabachi*, le *Chaznadarbachi*, le *Kilargibachi*, & le *Sarai-Agaſi*, qui ont pour Chef le *Capi-Aga* qui eſt l'Intendant de tout le Serail.

Le *Capi-Aga*, qui eſt le Chef des Eunuques blancs, eſt toûjours au-

près du Sultan dans quelque lieu qu'il aille ou qu'il ſe trouve ; il eſt auſſi l'Introducteur des Ambaſſadeurs ; toutes les affaires paſſent par ſes mains avant d'arriver à celles du Prince ; perſonne ne peut entrer ni ſortir de l'appartement de Sa Hauteſſe ſans ſon ordre & ſans qu'il l'introduiſe, pas même le Grand Viſir ; il a lui ſeul le privilege d'aller à cheval par tout le Serail ; c'eſt lui qui porte le Turban de l'Empereur, il l'accompagne juſqu'à la porte du quartier des femmes, mais il n'y entre jamais. Tels ſont les privileges du Chef des Eunuques blancs, qui amaſſe, comme on le peut croire, des richeſſes immenſes, tant par ſes gages, que par les preſens qu'on lui fait pour avoir un libre accès auprès du Grand Seigneur. Le *Hazodabachi* eſt le grand Chambelan ; il a ſous ſa direction les quarante Pages de la Chambre.

Le *Sarai-Agaſi* a l'intendance generale de toutes les Chambres du

quartier du Sultan, tant pour la propreté, que pour faire faire les reparations neceſſaires.

Le *Chaznadarbachi* eſt le Chef, ou l'Intendant du Tréſor qui appartient à Sa Hauteſſe; il y en a un autre qui eſt pour les beſoins de l'Empire. Le *Kilargibachi* eſt le Chef des Pages du Kilar, qui eſt une eſpece d'Echanſonnerie où l'on tient une infinité de breuvages exquis pour le Grand Seigneur.

Le *Kiſlar-Agaſi*, ou gardien des Vierges, eſt le Chef de tous les Eunuques noirs; ſes privileges, ſon autorité & ſon credit égalent ceux du *Capi-Aga*; il approche Sa Hauteſſe quand il lui plaît: cette charge lui attire auſſi des preſens conſiderables; car jamais on n'en fait aux Sultanes qu'il n'en ait pour lui, ce qui le rend un des plus riches Seigneurs de la Cour; c'eſt lui qui tient toûjours les clefs de l'appartement des femmes, où perſonne n'entre que par ſon ordre. Quand l'Empe-

l'Empereur les va viſiter, c'eſt lui qui l'introduit dans tous les appartemens ; il a auſſi le ſoin de faire entrer dans le bain celles que Sa Hauteſſe veut honorer de ſes faveurs. Il doit répondre ſur ſa tête de la fidelité de toutes ces femmes qui ſouvent lui manquent de parole, & trompent ſa vigilance ; quand elles ſont ſoupçonnées ſimplement de galanterie, il paye par une mort cruelle ſon peu de vigilance, comme il arriva en 1721, qu'il fut décollé avec trente autres, dont les têtes furent expoſées fort long-tems à la porte du Serail. Quoi que ces Eunuques ſoient affreux & barbares, il s'eſt trouvé cependant des Sultanes d'une grande beauté, qui leur ont accordé des faveurs, ſoit par un amour violent auquel elles ne pouvoient reſiſter, ſoit pour les attirer dans leur confidence, afin de ſe dédommager avec quelqu'un de l'abſtinence qu'elles ſont obligées de faire ; car le Grand

Sultan ne couche ſouvent qu'une fois avec elles pendant leur vie, ce qui les met au deſeſpoir, étant pour l'ordinaire très-amoureuſes : mais le danger eſt ſi grand d'entretenir un commerce de galanterie dans le Serail, que les plus paſſionnés s'en dégoûtent, & aiment mieux chercher fortune ailleurs.

CHAPITRE XV.

Des Femmes Turques & Chrétiennes.

JE ne crois pas qu'il y ait ſous le Ciel de créatures plus touchantes, plus aimables & plus engageantes que les femmes de Conſtantinople, & qui ſoient plus adroites à ſe ſervir de leurs attraits pour captiver les hommes: car outre une grande beauté relevée par une blancheur à ébloüir, nuancée du plus beau vermillon du monde, elles poſſedent toutes au dernier degré l'art de plaire. Leurs manieres, leurs geſtes, leurs regards, leurs diſcours ſont ſi tendres & ſi amoureux, qu'il faudroit être plus inſenſible que le bronze pour ne pas les aimer; non, Venus telle que les Peintres la dépeignent, n'avoit pas

tant d'agrémens ni de charmes que ces femmes ; auſſi ſçavent-elles les mettre tellement à profit, qu'elles captivent ſi affément les hommes, qu'il leur eſt impoſſible de ſe ſouſtraire de leur domination ; c'eſt pour cette raiſon que l'on voit rarement de divorce chez les Turcs, quoi qu'il ſoit permis. Païs bien different de l'Europe, où trois ou quatre ans de mariage raſſaſient tellement les hommes, qu'à peine peuvent-ils regarder leurs femmes ſans mépris & ſans repentir; ici ſi une fille n'apportoit avec elle du bien ſuffiſamment pour accommoder les affaires de ſon mari, à peine trouveroit-elle quelqu'un qui la voulût, au lieu qu'à Conſtantinople, bien loin d'en apporter, elles font une dépenſe prodigieuſe, & que vingt ans de leur joüiſſance ne ralentiſſent point les feux de l'amour. La raiſon en eſt très-facile à concevoir ; non ſeulement elles ſont très-ſoûmiſes & très-careſſantes à la fin comme au premier jour, mais

encore leur gayeté & leur enjoüement ne ſe ralentiſſent jamais comme dans nos femmes d'Europe, qui à peine ont trouvé & attrapé ce qu'elles cherchent, qu'elles deviennent inſupportables, tant par leurs manieres, que par leur mauvais cœur.

La paſſion de l'amour eſt ſi violente dans toutes les femmes d'Orient, qu'elles ne s'étudient dès leurs plus tendres années qu'à gagner des cœurs & à conſerver par leurs belles qualités & leurs agréables manieres les conquêtes qu'elles ont faites ſur les hommes; il ne faut pas pour cela ſe perſuader que la fidelité eſt plus grande chez elles que chez nous, au contraire il n'y a point de femmes dans le monde qui ſoient plus infidelles quand elles en trouvent l'occaſion; mais c'eſt qu'elles ſçavent mieux ſauver les apparences, ſurtout les Dames Turques qui poſſedent l'art de la galanterie au dernier periode; c'eſt dommage qu'il ſoit ſi

dangereux d'entretenir un commerce avec ces belles qui aiment paſſionnement les Chrétiens, & qui ſont joüer mille reſſorts pour les faire tomber dans leurs piéges ; mais il faut être bien hardi pour s'expoſer avec elles, parce que premierement il y va de la mort ſi vous êtes découvert ; ſecondement, c'eſt que vous ſortez rarement de leurs Harems quand vous y êtes une fois ; la crainte d'être découvertes les engage preſque toûjours à vous empoiſonner ; la frequentation des femmes Grecques eſt à peu près auſſi dangereuſe, il n'y a que les Dames francques qui ayant plus de liberté que les autres, ſont plus propres à vous amuſer & à vous faire paſſer d'agréables momens ; étant nées preſque toutes dans ce Pays, elles ont la même beauté & les mêmes agrémens que les originaires ; vous pouvez les voir, les entretenir chez elles, mais avec une grande circonſpection, car elles affectent une modeſtie extraordi-

naire dans les compagnies, perſuadées que la médiſance ne les épargneroit pas; on fait donc chez elles l'amour avec les yeux, elles en poſſedent parfaitement bien le langage, & ceux qui ſont faits à ce manége, & qui entendent cet idiome, apprennent dans une muette entrevûë ce qu'il faut faire, & où l'on doit ſe trouver pour joüir d'un agréable tête-à-tête; ſouvent quand elles ont prodigué leurs faveurs à quelqu'un, vous n'avez plus d'accès chez elles; quand elles vous trouvent en compagnie, non ſeulement elles affectent une grande indifference à votre égard, mais encore elles vous maltraitent ſouvent de paroles, tandis qu'un coup d'œil vous indique l'heure & le moment d'un rendez-vous; on ne parle jamais dans les ruës à aucune femme, c'eſt une choſe extrêmement défenduë même à leurs propres maris; on ne peut les accompagner nulle part, elles ſont toûjours ſuivies d'une Ef-

clave ; cependant malgré cette grande gêne elles ont toutes des amans (je parle toûjours des femmes des Chrétiens francs) à qui elles donnent des rendez-vous chez quelque Juïve ou Armenienne qui ſe font très-bien payer ; mais ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que je défie le plus clair-voyant de connoître celui à qui elles ont donné leur cœur ; jamais parmi elles on ne voit de galanterie d'éclat, elles aiment mieux prodiguer leurs faveurs à un miſerable Eſclave qu'à un homme de credit & de merite, parce qu'elles ſeroient plûtôt découvertes ; on ne doit pas être ſurpris ſi elles ont ordinairement chez elles des Eſclaves jeunes & bienfaits : d'où l'on doit conclure que c'eſt plûtôt la paſſion qui les entraîne au libertinage, qu'un amour délicat & tendre. Quand elles vont par les ruës, il eſt difficile de les connoître, étant toutes voilées, il n'y a que le bout du nez qui paroît ;

un de leurs voiles les couvre depuis le haut du front juſques ſur les yeux, l'autre la bouche, le menton & toute la gorge.

Toutes ces femmes, de quelque Religion ou ſecte qu'elles ſoient, n'ont ni foi, ni conſcience ; ſacrifiant toûjours leur croyance à leur fortune & à leur amour, on en voit un nombre ſe faire Turques pour avoir des maris. Il eſt vrai que ce ne ſont que les femmes ou filles Grecques ; mais les Dames francques ne ſont gueres plus ſcrupuleuſes ; de-là ce mêlange de Religion qui regne dans chaque famille, les Grecques, les Catholiques, les Reformées épouſent indifferemment tout homme qui ſe preſente, ſans avoir égard à ſa croyance, ce qui forme une eſpece de cahos dans les familles ; les filles embraſſent preſque toûjours la Religion de leurs époux, & ne ſuivent aucune ſecte qu'elles ne ſoient mariées ; demandez-leur de quelle Re-

ligion elles ſont, elles vous répondent hardiment qu'elles ſe détermineront à en embraſſer une quand elles ſeront mariées ; il naît de ce peu d'attachement à la Religion de leurs ancêtres une indifference preſque totale d'aucun culte ; de-là auſſi tant de vices & de deſordres qui regnent parmi elles ; l'air du Pays leur inſpire ſans doute ces paſſions, car à peine une femme a-t'elle demeuré un an à Conſtantinople qu'elle eſt ſuſceptible de tous les deſordres qui y regnent ; le luxe, la mondanité, l'amour, la galanterie, la grande dépenſe, les plaiſirs ſont leurs vertus favorites, elles n'en pratiquent ni n'en connoiſſent point d'autres : voilà ce que l'on peut dire des femmes en general ; pour en donner une idée plus circonſtanciée, il eſt neceſſaire de les partager en deux claſſes, & de parler ſeparément des femmes Turques qui ſont beaucoup plus eſclaves que les autres.

Des Femmes Turques.

Les Dames ſont les plus malheureuſes de toutes, parce qu'elles ſont les plus captives; cependant elles joüiſſent d'un beau privilege que les autres n'ont point, ſçavoir qu'elles peuvent faire divorce, ou ſe ſeparer de leurs maris, quand ils ne leur donnent pas ce qui leur eſt neceſſaire, ou qu'ils ne les entretiennent pas ſelon leur qualité. Quand elles ont fait divorce elles peuvent ſe remarier; ſouvent quand une femme n'eſt pas contente, elle fait diſſoudre ſon mariage de conſentement avec ſon époux, & pour l'engager à le faire elle fait tapage dans le Harem, & tellement enrager ſon mari qu'il donne volontiers les mains à une rupture; mais comme elles ſont encore plus malheureuſes dans cette eſpece de veuvage, parce qu'elles trouvent rarement un autre époux, cette raiſon les engage à ne

ſe ſeparer qu'à la derniere extrêmité : plus ces Dames ſont riches, plus elles ſont infortunées & captives ; les pauvres ont du moins la liberté de ſortir deux ou trois fois la ſemaine pour aller aux bains ; elles ont un mari pour elles ſeules, au lieu que les autres ayant un mari à partager entre vingt ou trente, elles ne peuvent joüir de la douceur de le poſſeder tout entier, & qu'aïant des bains dans leurs maiſons, elles ne ſortent jamais, à moins que leurs maris ne les menent à quelque maiſon de campagne, où elles ſont comme ailleurs ſans aucun agrément & ſans compagnie ; quand elles ſortent pour aller dans un autre endroit, elles ſont renfermées dans des eſpeces de boëtes qui les dérobent à la vûë, & d'où elles ne ſortent que lorſqu'elles ſont arrivées au lieu où on les tranſporte.

Lorſque les pauvres femmes Turques vont aux bains publics, elles ne ſortent jamais ſeules, à moins

qu'elles n'ayent une eſclave pour les accompagner ; elles y vont trois ou quatre enſemble ; ſi-tôt qu'un Chrétien voit ce petit troupeau, il doit éviter la rencontre, car elles ne manquent jamais de l'agacer, & de lui faire quelques ſignes pour l'engager à leur donner quelque rendez-vous ; le ſignal le plus ſignificatif, c'eſt de vous tirer par un côté de votre perruque, quand elles le peuvent ſans être vûës ; il faut s'en dégager prudemment, car ſi vous les irritiez par un refus ſec ; elles crieroient ſur vous & vous accuſeroient de les avoir inſultées ; alors vous ſeriez pendu ſans aucune reſſource.

Les femmes Turques n'entrent jamais dans les Moſquées, les vieilles vont ſeulement dans les Portiques ; elles ne peuvent paſſer outre, car ſi elles entroient dedans, elles ſeroient condamnées à une rude baſtonnade, & la Moſquée ſeroit polluée ; il faudroit la rebenir ; elles

peuvent prier Dieu dans leurs appartemens, mais il s'en trouve peu qui pratiquent cet acte de Religion, parce qu'elles ont pour premier devoir, & pour toutes bonnes œuvres de plaire à leurs maris : cette obéiſſance & cette ſoûmiſſion leur tiennent lieu de toutes leurs obligations envers Dieu. Il y a pluſieurs Turcs qui admettent l'ame de la femme mortelle, prétendant qu'elle n'eſt qu'un animal raiſonnable, créé pour les plaiſirs des hommes : or cette maxime & cette croyance qu'on a grand ſoin de leur inculquer pour les rendre plus ſoûmiſes & plus dociles, produit naturellement chez elles cette inaction pour toute ſorte de culte. Il eſt vrai que les Perſanes admettent pour elles un Paradis ſeparé de celui des hommes, à peu près ſemblable, c'eſt-à-dire, qu'elles ſe perſuadent qu'elles auront après leur mort une infinité de jeunes hommes beaux, bien-faits & vigoureux, pour les

ſervir & les careſſer pendant l'éternité ; mais cette recompenſe n'eſt accordée qu'à celles qui auront été ſoûmiſes dans cette vie à leurs époux : ainſi c'eſt l'unique choſe que le Ciel exige d'elles ſur la terre ; croyance très-favorable pour les hommes, & qui les fait dompter facilement ces belles, qui ſans cet article de foi ſeroient auſſi difficiles à conduire en Orient qu'en Europe. Comme j'ai avancé que plus les femmes ſont mariées à des gens riches, ou à de grands Seigneurs, plus elles ſont eſclaves & malheureuſes, on doit être perſuadé que celles du Grand Sultan ſont les plus à plaindre : en effet, il n'y a point de Monaſtere de filles dans la Chrétienté, pour regulier & auſtere qu'il puiſſe être, dont l'entrée ſoit plus défenduë aux hommes que celle du Harem du Grand Seigneur, d'où elles ne ſortent jamais que pour être renfermées toute leur vie dans le vieux Serail, excepté quelques-

unes que le Sultan donne par faveur en mariage à des Pachas ou autres grands Seigneurs ; il faut encore excepter de ce nombre les Sultanes, c'eſt-à-dire celles qui ont eu des enfans, & leurs Dames d'honneur, que le Grand Seigneur fait venir quand il lui plaît dans les jardins du Serail, ou qu'il mene quelquefois à la promenade, ſoit dans la campagne, ſoit ſur le Canal. Quand ces Dames ſortent, quatre Eunuques noirs portent une maniere de pavillon ſous lequel eſt la Sultane & le cheval qu'elle monte, à la reſerve de la tête du cheval qui ſort du pavillon, dont les deux pieces de devant lui prennent le col & ſe joignent au-deſſus & au-deſſous par devant & par derriere ; quand elles vont ſur le Canal, elles ſont également inviſibles ; il y a des ſignaux ſur tout le Boſphore qui avertiſſent de ne point approcher du Bateau du Sultan, ni même des bords du Serail où elles doivent aller

ler ; quand elles deſcendent à terre, & qu'il y a quelque diſtance de la mer au Serail, on dreſſe une tente de toile des deux côtés, qui forme comme deux murailles pour les dérober à la vûë, & par où elles défilent juſqu'à ce qu'elles ſoient entrées dans le Palais ou dans les jardins. Autrefois on pouvoit ſçavoir par le moyen des femmes Juives quelques nouvelles de ces Dames, & même entretenir avec elles des intrigues amoureuſes ; mais aujourd'hui l'entrée du Serail leur eſt abſolument défenduë ſous peine de mort. Ce que l'on peut ſçavoir de certain, c'eſt qu'il y a environ cinq ou ſix cens femmes dans ce Palais de toutes ſortes de Pays & de Religions, qui ſont les plus belles du monde ; & comme le Grand Seigneur n'en voit regulierement que quatre ou cinq à qui il prodigue toutes ſes faveurs, les autres ſont obligées de garder la continence malgré elles, étant toutes fort lubriques. Cette grande lubri-

cité dans les femmes eſt ſans doute un effet de celle des Turcs qui ont permis l'uſage de la poligamie ; mais ſoit par une punition du Ciel, ſoit par les philtres communs en Turquie, & dont les femmes ſe ſervent les unes contre les autres pour s'attirer l'affection de leurs maris ; on a toûjours remarqué que les Turcs qui entretiennent pluſieurs femmes, n'engendrent pas tant d'enfans que ceux qui vivent chaſtement, & qui ne s'attachent qu'à une ſeule.

Des autres Femmes.

Toutes les autres femmes ſont à peu près ſemblables aux Turques pour la beauté, l'enjouëment, les attraits, la lubricité, la maniere de vivre & de converſer ; mais comme elles ont plus de liberté, elles ſçavent mieux aſſouvir leurs paſſions & contenter leurs deſirs déreglés : en effet, ce n'eſt parmi celles-ci qu'un

commerce ſcandaleux & perpetuel de galanteries, de fornications & d'adulteres. Les Grecques ont & entretiennent des Serails entiers, où l'on peut choiſir une fille ſelon ſon goût pour s'en ſervir dans ſes beſoins en payant; mais il faut que le Cadi en ſoit averti, & c'eſt ce qu'on appelle le mariage du Cubin: d'ailleurs elles n'ont pas plus de Religion que les Turques, c'eſt-à-dire, point du tout; ſi elles vont aux Egliſes, c'eſt plûtôt pour faire l'amour des yeux que pour prier Dieu; ces femmes s'occupent ordinairement à travailler à labroderie où elles excellent, ſoit pour gagner leur vie, ſoit pour paſſer le tems, les riches y travaillent comme les pauvres, ſans exception de celles du Serail; elles ſont toutes habillées de la même maniere, excepté la couleur verde qui n'eſt que pour les Dames Turques, & qui eſt ſeverement défenduë à toutes les autres; leur habillement eſt non ſeulement avantageux pour faire

briller leurs attraits, mais encore ſi ſuperbe & ſi magnifique à cauſe des pierreries, qu'il s'en trouve qui coûtent plus de dix mille écus : il approche celui des hommes, en voici une fidelle deſcription. Premierement, elles ont une chemiſe très-fine, extrêmement tranſparente, faite de ſoye & de lin ; cette chemiſe n'eſt point renfermée dans leurs culottes ou caleçons, elle eſt volante & deſcend juſqu'au milieu de la jambe ; en Hiver elles ont une culotte d'étoffe de ſoye, mais en Eté elles ne portent qu'un caleçon de la même toile que leur chemiſe, au travers duquel on voit facilement toutes les belles carnations de leurs cuiſſes ; leurs bas de maroquin ſont attachés à la culotte ou au caleçon comme ceux des hommes ; leurs babouches ſont auſſi ſemblables, excepté qu'elles portent un talon plat & haut de deux doigts ; elles ne ſe ſervent jamais de corps ; leur gorge qui eſt extrêmement bel-

le, eſt pendante & ſeulement couverte de la chemiſe qui n'ôte pas aux yeux, le plaiſir d'admirer ces beautés naturelles ; ſur cette chemiſe elles portent une veſte ou caffetan d'une belle étoffe de ſoye à fleurs d'or ou d'argent ſelon leurs moyens, qui eſt ouvert depuis le col juſqu'à la ceinture avec des boutons & de belles agrafes d'or, d'argent, & ſouvent garni de perles ou d'autres joyaux ; il croiſe par embas, & eſt attaché avec une ceinture très-riche ſemblable à celles des hommes ; ſur ce caffetan elles ont une plice de riche étoffe doublée d'hermines, dont les queuës pendent tout autour des épaules & ſur les côtés ; elle eſt volante & ne s'attache point par en haut comme celles des hommes, elle eſt auſſi plus courte ne deſcendant que juſques au gras de la jambe ; quand elles vont par les ruës, elles prennent par deſſus ces habits une eſpece de grande robe de chambre

qui deſcend juſqu'aux talons, qui croiſe & qui cache leurs habits, leur gorge & leurs mains, les manches étant très-longues ; il y a par en haut une eſpece de collet doublé de velours comme à un manteau ou à une capotte, c'eſt ce qui s'appelle un *Faireges* : ainſi on ne voit rien lorſqu'elles vont par les ruës qui puiſſe exciter à la tentation, étant extrêmement couvertes & le viſage & la tête voilés. Ces voiles ſont de mouſſeline en trois ou quatre doubles. Si leur maniere de s'habiller eſt belle & galante, leur coëffure a quelque choſe encore de plus éclatant, tant à cauſe d'un grand nombre de pierreries qui ornent leurs têtes, qu'à cauſe de leur maniere de ſe coëffer, qui eſt extrêmement avantageuſe ; elles ont toutes les cheveux d'un beau blond, les filles & les jeunes femmes les portent treſſés en trois treſſes qui leur deſcendent quelquefois juſqu'aux talons, Mais ſouvent il y en a de

poſtiches tout comme en Europe. Elles ont autour du col un gros collier de diamans ou de perles fines; aux oreilles des boucles d'or fermées par des diamans avec un pendant d'Emeraude de la groſſeur d'un œuf de pigeon ; entre le pendant & la boucle elles ont deux files de perles une de chaque côté qu'elles attachent derriere la tête,& qui pendent en maniere de feſtons ; ſur la tête elles ont un Tarpoche ou une eſpece de bonnet d'un très-beau drap, fait en forme de coëffe de nuit avec un galon d'or ſur les coutures en forme de croix, & comme ce Tarpoche eſt profond, elles le plient par en haut & le font pancher comme une queuë ſur l'épaule droite ; au bas de ce bonnet qui n'eſt qu'au haut du front, elles mettent de beaux mouchoirs de gaze de ſoye brodés en or, qu'elles plient en cinq ou ſix doubles autour de la tête, & qui forment une groſſe Couronne ou Turban. Tous ces bonnets

devant & derriere la tête, auſſi-bien que leurs eſpeces de Turbans, ſont garnis de perles, d'Emeraudes, de diamans & autres joyaux d'un grand prix, & de fleurs artificielles ſelon leurs facultés; mais elles ſont toutes ſi avides de ces choſes, & ſi envieuſes les unes contre les autres, qu'il ne faut point ſe marier ſi l'on ne veut pas donner à ſon épouſe ces bijoux: auſſi ruinent-elles pour la plûpart leurs maris (je parle des femmes Chrétiennes & francques) jugez ſi un Turc qui en a pluſieurs doit être riche. Les femmes de Turquie ſe fardent rarement, mais elles ſe lavent le viſage d'une eau qui les rend extrêmement belles & vermeilles; on prétend que par le long uſage elle rend le teint jaune; cependant on s'en apperçoit rarement même dans les plus âgées qui ſont encore belles: auſſi les femmes de ce Pays, comme celles d'Europe, ſont idolâtres de leur beauté; c'eſt pourquoi elles prennent un ſoin extrême de ſe la

conſerver. Voilà ce que je puis dire des femmes de Conſtantinople, qui ſans hyperbole ſurpaſſent toutes celles de l'Univers, pour les attraits, la beauté, & l'enjouëment. Outre les défauts que je leur ai attribués, elles ſont comme celles de nos Pays très-ſuſceptibles de preſens : il n'y a rien qu'elles ne faſſent & qu'elles n'accordent à un homme liberal à leur égard ; quand elles ſe marient, tous les conviés ſont obligés de porter leurs offrandes qu'elles ont ſoin d'étaler aux yeux de tout le monde, afin d'engager ceux qui n'ont rien offert à ne pas manquer à ce devoir. Celui qui donne le plus eſt le mieux reçû, & acquiert facilement les graces de la Dame ; riches ou pauvres toutes pratiquent cette maxime.

Fin du ſecond Tome.

5642883